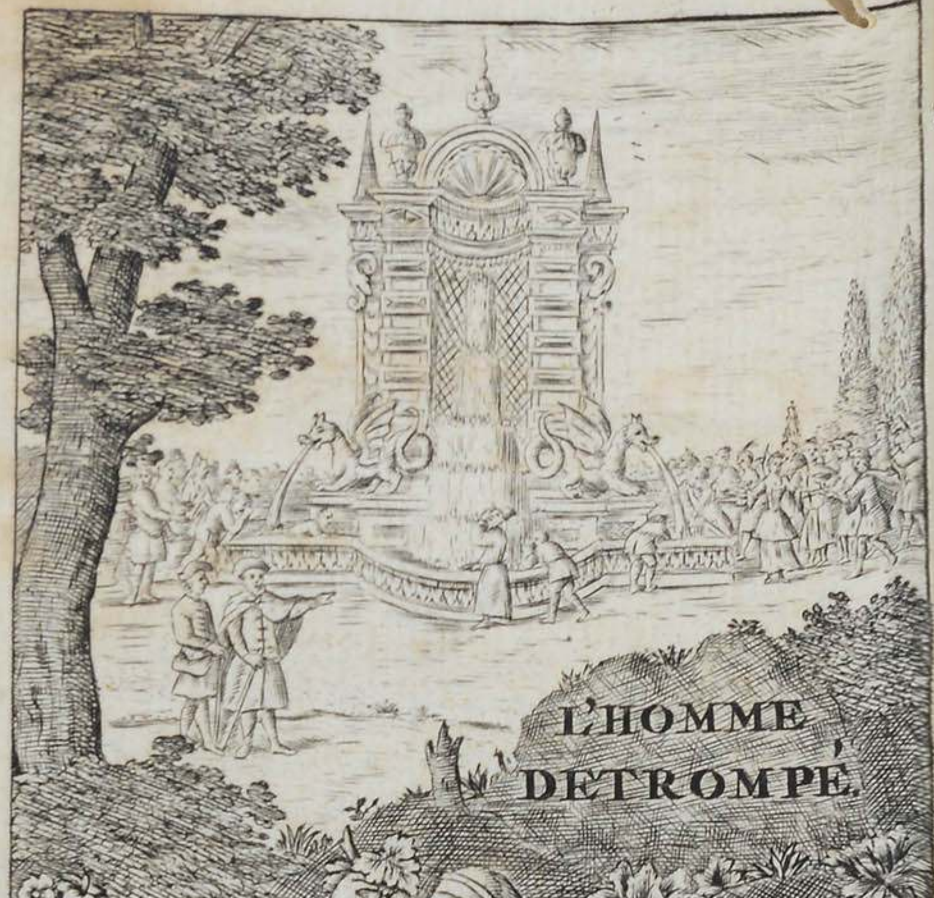

L'HOMME
DETROMPÉ.
D. Coster fecit

L'HOMME DETROMPÉ, OU LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

Traduit de l'Espagnol.

TOME TROISIEME

A LA HAYE;
Chez PIERRE GOSSE, & Compagnie.
M. DCC. XXV.

L'HOMME DETROMPÉ, OU LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

LE CRITICON DE BALTAZAR GRACIAN.

TROISIEME PARTIE.

De la Vieilleſſe.

CHAPITRE PREMIER.

Les avantages de la Vieilleſſe, & ſes incommoditez ordinaires.

TOus les hommes ont leurs caprices, leurs bizareries, leurs travers; ils ne different en cela que du plus au moins. Ceux qui paroiſſent les mieux ſenſez quitent quel-

quefois la route du bon ſens, & on diroit alors qu'ils ne conoiſſent point la raiſon. En voici un exemple.

Certains perſonages qui ſe piquoient de bel eſprit, eurent un jour l'inſolence d'oſer critiquer la Nature ſur le cours qu'elle tient dans la vie humaine. Rien, diſoient-ils, n'eſt plus mal ordonné que de faire commencer l'homme par l'enfance: c'eſt un âge infructueux, enſeveli dans les tenebres de l'ignorance, & tout-à-fait inutile par raport aux autres âges. Quelle imprudence, s'écrioient-ils; le Monde eſt un vrai labirinte: la malice & la fourberie y forment mille detours; & cependant on nous y fait entrer ſans conoiſſance: n'aurions-nous donc pas beſoin de toute la penetration de l'eſprit pour aprendre la Carte du païs, & pour nous demêler de tous ces dangereux embaras? Sur une ſi belle & ſi judicieuſe reflexion, ils reſolurent de faire leurs plaintes, & de demander par une Requête que la choſe fut reformée. En un moment leur remontrance parvint juſques au Tribunal de la Nature (car les Souverains ont l'oreille fine, ils entendent de loin.) Il fut ordon-

ordonné que ces habiles Reformateurs comparoitroient, & qu'il leur seroit permis d'exposer leurs raisons. S'étant donc presentez, le Juge les écouta tranquillement, & avec une patience que leur folie ne meritoit assurément point. Leur plaidoié fini, la resolution de la Cour fut que ces Messieurs choisiroient l'âge le plus utile pour entrer dans le monde: à condition qu'on finiroit ses jours par la partie opoſée à celle par laquelle on les commence, & qu'au lieu qu'on s'introduit par le beau Printems de l'Enfance, & qu'on sort par le triste Hyver de la Vieillesse; au contraire en commençant sa course par l'Automne de l'âge meur, on la finiroit par le brûlant Eté de la jeunesse. Pensez y bien, leur dit la Nature, je vous en donne tout le tems; & quand vous aurez vos conclusions, vous n'avez qu'à revenir, je ne manquerai pas de profiter de vos lumieres, & de vous donner satisfaction. Jamais on ne vit de confusion pareille à celle qui regnoit dans leurs deliberations. Ils étoient tous d'un avis different, & ne pouvoient convenir de rien. Chaque resolution leur faisoit découvrir cent in-

conveniens, & dès qu'ils penchoient d'un côté, la balance les remettoit en équilibre. Quelques-uns proposerent qu'on commençât la vie par l'Adolescence: car, disoient-ils, les folies de la Jeunesse sont encore plus suportables, que les simplicitez de l'Enfance. Que vous l'entendez mal, répondit un des Membres de ce Conseil: ce ne seroit pas commencer à vivre, ce seroit se jetter d'abord dans l'abîme, si l'on entroit dans le Monde par la porte du vice plutôt que par celle de la vertu: & si une fois les passions avoient pris le dessus sur la raison, comment feroit-on ensuite pour les dompter? Les enfans sont de tendres plantes; quand elles penchent du mauvais côté, on peut les redresser: mais dans un âge plus avancé on ne seroit plus disciplinable; car les jeunes gens regardent, comme leurs plus grands ennemis, ceux qui veulent leur aider à sortir de l'abîme où leur dissolution & leur intemperance les ont plongez. Ne voit-on pas même que les corrections ne servent qu'à irriter leur mauvaises inclinations, & qu'à les exciter davantage au dereglement? S'il faut donc indispensablement

ment choſir, ou l'Enfance ou l'Adoleſcence pour commencer à vivre; il eſt certain que la ſimplicité & l'ignorance ſont moins dangereuſes que la folie, & que le deſordre des paſſions. On ne diſputa pas beaucoup en faveur de la vieilleſſe. Quelques-uns la propoſerent pourtant, & ils alleguoient pour raiſon, que par là on n'oublieroit rien. Mais les moins fous de la compagnie répondirent: helas? la vieileſſe vaut-elle la peine d'être comptée parmi les âges de la vie? ce n'eſt que la ruïne du bâtiment, ce n'eſt tout au plus que le chemin qui nous conduit à la mort: il eſt vrai que dans ce tems-là les paſſions ſemblent éteintes, mais il eſt aiſé de voir qu'elles dorment de laſſitude, & qu'elles n'en peuvent plus, tant elles ſe ſont fatiguées à tyranniſer le cœur.

Après une longue & tumultueuſe conteſtation, la pluralité des voix ſe declara pour l'âge viril. Cet âge, diſoient ces pretendus Eclairez, eſt aſſurément le plus propre pour entrer dans le labirinte de la vie: car alors la raiſon a toute ſa lumiere; le jugement eſt dans toute ſa force; l'eſprit humain eſt dans ſon plein midi: enfin on peut

nommer l'âge viril, le Roi des âges, & la plus belle partie de la vie. Auſſi l'Auteur de la Nature forma-t-il le premier homme dans cet âge-là: cet homme ſortit des mains de ſon Createur ſans defauts; il entra dans le monde comme un ouvrage accompli, & qui étoit au plus haut point de ſa perfection. Il ne faut donc plus perdre de tems à conſulter, diſoient nos beaux eſprits; ſurement la vie doit commencer par la maturité de l'âge; retournons au Tribunal, & declarons y nôtre dernier ſentiment. Tout beau, tout beau, leur dit en les arrêtant quelqu'un qui voioit plus loin qu'eux: vous allez trop vite. Qui a jamais vû commencer par ce qui eſt le plus difficile? cela eſt entierement contraire à tout ce que nous voions; contemplez les ouvrages de la nature; regardez ceux de l'art, vous trouverez toujours que le commencement doit être le plus ſimple, & le plus aiſé. La Nature & l'Art avancent par degrez; leurs premieres demarches ſont les moindres; ces grands ouvriers vont de progrès en progrès; & enfin ils arrivent à la perfection qui eſt leur but. Pour monter

une

une montagne, on commence par le pied, & non pas par le sommet; si l'homme entroit dans la vie par l'âge viril, ne se trouveroit-il pas d'abord accablé de mille soucis? car enfin il seroit chargé tout d'un coup de cette foule de devoirs qui sont attachez à l'âge raisonnable; & si les incommoditez de la vieillesse ne nous laissent point assez de force pour commencer nôtre course, combien plus les inquietudes & les chagrins, maux que l'homme fait ne peut éviter, nous mettroient-ils hors d'état de suporter une entrée dans le monde? D'ailleurs qui voudroit y entrer? si chacun conoissoit sa malheureuse condition; & si on savoit ce que c'est que la vie, qui seroit assez foû pour la souhaiter? Laissons, croiez moi, laissons les choses dans leur premier état. Oter à l'homme son commencement ordinaire, c'est lui ôter ce qu'il a de meilleur; l'homme ne vit proprement que dans cette saison-là : l'enfance & une partie de l'adolescence sont les jours les plus agréables, ils sont presque les seuls beaux jours de nôtre carriere.

Nos Reformateurs prirent goût à ce raisonnement, & aiant recommencé à

deliberer, il fut conclu d'un consentement unanime, qu'il valoit mieux l'aisser les choses comme elles étoient. Ainsi ces Messieurs n'étant point retournez au Tribunal, la Nature suivit son chemin, & continua son plan ordinaire. L'homme vient au monde enfant & ignorant, & il en sort vieux & experimenté.

Pour revenir à nos deux gens qui faisoient le pelerinage de la vie, ils arriverent au pied des Alpes. Andrenius commençoit à blanchir; mais Critile avoit déja des cheveux tous blancs. L'air de ce païs-là est fort mauvais, & tout y paroit affreux; si bien que nos Voiageurs, en y abordant, sentirent que le sang leur glaçoit dans les veines. Hélas! s'écria Audrenius; je me suis trompé bien grossierement; je m'imaginois que nous allions entrer dans cet heureux Port de la vie, que nous cherchons avec tant de fatigues, & nous voici je croi aux portes de la mort.

Quand nous passions les Pirenées, nous étions tout en sueur, nous mourions de chaud: à present que nous montons les Alpes nous sommes transis de froid, & attaquez d'une toux violente

lente qui ne nous donne aucun relâche. A force de monter ils aperçurent les ſommets: les uns étoient couverts de neige, les autres nuds & découverts. Les ruiſſeaux ne murmuroient plus, & leurs petits flots clairs comme l'argent s'étoient endurcis comme un criſtal épaix. Les arbres depoüillez de leur verdure ne ſervoient plus que de triſtes monumens, & faiſoient regretter davantage la belle ſaiſon. On ne voioit plus ces charmantes fleurs, qui par leur diverſité, & par leur émail font de la terre un autre firmament. Les neiges & les glaces leur avoient ſuccedé. Le Roſſignol, au lieu de chanter, gemiſſoit de la perte de la belle ſaiſon, & de celle de ſes amours. Enfin la Nature n'avoit pas un de ſes agrémens; elle paroiſſoit tombée en foibleſſe, elle étoit comme morte. Où ſommes nous? s'écria Andrenius. Quel païs? diſoit Critile; nous ne ſommes plus ici nous-mêmes: nôtre ſang ne circule plus, il ſe refroidit. Notre gaieté eſt changée en melancolie, nôtre joie en douleur: tout eſt froideur, tout eſt triſteſſe. C'étoit ainſi qu'ils deploroient leur triſte metamorphoſe. Ou-

vrant de grands yeux, & pour examiner le petit nombre d'hommes qui arrivent à ce passage; & pour regarder ces montagnes de neige, ils aperçûrent quelqu'un qui sembloit tantôt venir vers eux, & tantôt s'en éloigner; ils ne savoient s'il avançoit ou s'il reculoit. Ce qui augmentoit leur doute, c'est que cet homme avoit le visage tourné de leur côté, quoi qu'il semblât marcher de l'autre. Andrenius disoit qu'il aprochoit: Critile soutenoit le contraire. Voila ce qui arrive souvent dans le monde: on pense differemment sur le même sujet, & quoi que tous les hommes soient éclairez de la même lumiere, rien n'est pourtant si diversifié que leurs opinions. La curiosité fit doubler le pas aux deux Voiageurs, & ils firent si bonne deligence, qu'ils joignirent bien-tôt cet homme à marche équivoque. Mais quelle fut leur surprise en remarquant qu'il avoit deux visages; & que sa maniere de marcher étoit effectivement si extraordinaire, qu'on prenoit son éloignement pour son aproche, & qu'il s'enfuioit quand on pensoit le tenir. Ne vous effraiez pas, leur dit-il, car vous saurez que sur ce sommet

de la vie il n'y a personne qui n'ait deux visages : l'un est pour sourire, & l'autre pour nous froncer le sourcil : avec l'un nous prenons un air ouvert, obligeant, complaisant : avec l'autre on se ride, on se regarde de travers : une bouche est pour le oui, & l'autre pour le non ; le tout pour le profit & pour l'interêt. Quand on nous somme de tenir nôtre parole, nous emploions le visage fâché : vraiment, disons-nous, il est bien plus facile de promettre que d'executer ; il y a une fort grande difference entre dire & faire ; la langue est bien éloignée de la main, & par cette excuse nous nous tirons d'embaras. Henri Quatre ne signa t-il pas d'un même trait de plume deux Paix tout-à-fait contraires ? Nous faisons nôtre devoir en aparence, & nous le trahissons en effet. Au dehors nous consentons, & sous main nous rendons de mauvais offices. On nous croit fort reconoissans, lors que nous avons dans l'ame une lâche & noire ingratitude : on compte sur nôtre sincerité, lors que nous sommes des traitres & des fourbes. Combien de fois mêlons-nous nos larmes avec celles des affligez, & puis dès que

nous ne les voions plus, nous rions de leur foiblesse ; Allez vous chez un Grand pour implorer sa faveur, pour lui demander quelque grace, il vous reçoit le plus obligeamment du monde, il vous tend la main, il vous assure de sa protection & de son amitié ; vous le croiriez un vrai patron. Vous a-t-il perdu de vuë, il querelle ses domestiques de vous avoir fait entrer, & il leur ordonne très-expressément de vous refuser la porte une autre fois. Cette Comedie arrive tous les jours. Se nourir de creme de Cour, & fonder ses esperances sur les promesses des Grands, quelle simplicité ! Examinons à present les deux visages par raport à la jeunesse & à la vieillesse. Vous allez voir la grande oposition qui est entre ces deux âges. Dans la jeunesse la simplicité regne ; & la vieillesse est ordinairement accompagnée de la duplicité. La jeunesse est gaie, prevenante, sociable ; la vieillesse triste, reservée, solitaire. Les jeunes gens aplaudissent à tout, ils sont de tous bons accords, on ne fait tout ce qu'on veut. Les vieillards au contraire chicanent sur tout, desaprouvent tout, contre-

disent

disent tout, font des querelles sur tout: il semble que la colere & la mauvaise humeur soient nichées dans leurs rides. Ce sont là les leçons dont vous avez besoin à present, continua le Janus: la Princesse de ce païs-ci vous obligera sans doute à les mettre en usage; car elle-même les pratique très-exactement. Andrenius demanda en soupirant qui étoit cette Tiranne: Tu ne la conois point? répondit l'Instructeur, il y a pourtant bien long-tems qu'elle regne: tout le monde la craint; chacun l'évite autant qu'il peut: on ne la voit qu'avec horreur; sa malice & sa cruauté font detester son Empire. Combien y en a-t-il qui se noircissent les cheveux, qui se rougissent les joües, & qui s'emplissent la bouche, pour tromper, s'ils pouvoient, cette tirannique Reine, & pour éviter d'être trop tôt du nombre de ses Sujets? Ils voudroient bien marcher en écrevice dans le chemin de la vie, & quand quelqu'un arrive ici, c'est la violence du tems qui l'y pousse contre son inclination. Vous la verrez; cette Reine, laide, difforme, sa mechante mine, hideuse, branlant ses machoires, faisant des grimaces,

& plus vous vous avancerez vers elle, plus vous lui remarquerez de desagrement. Ce sont les années qui l'ont mise en cet état, ce sont ces cruelles années qui l'ont renduë si effroiable. Mais nous voici, ajouta le Janus, dans l'endroit où les Ministres de l'inexorable Vieillesse se saisissent de tous les passans, & pas un ne peut leur échaper, ils tirent par les cheveux, les plus riches, les plus puissans, les plus galans, les plus braves, & les maltraitent jusqu'à les laisser souvent tout moulus de coups. Les uns ne cessent de pleurer; d'autres qui toussent jour & nuit; & tous en general se plaignent d'être tourmentez sous le poids des impitoiables années. On pretend même que cette Souveraine, nommée Vieillesse, est sorciere; que toutes ses favorites sont dressées à succer le sang de ses malheureux Sujets; à les reduire en squeletes; enfin à les énerver, à les épuiser, à les affoiblir si fort, qu'ils ne sauroient plus ni marcher ni se soutenir sans bâton. On assure aussi qu'elle est Cousine germaine de la Mort: cependant elles ne demeurent pas ensemble, & elles se regardent plutôt comme

amies.

amies & comme bonnes voiſines, que comme parentes : quoi qu'elles occupent un même corps de logis, elles ne ſont pas dans le même apartement, une cloiſon les ſepare; mais elles ont une porte de communication, par laquelle elles peuvent ſe voir & ſe viſiter quand il leur plait. C'eſt pour cela que le Proverbe dit, * que les vieillards mangent leur ſoupe ſur leur cercueil. Je ne vous dirai pas comment elle eſt faite: vous la verrez bien-tôt, & vous devez vous eſtimer heureux d'être en âge de la conoitre.

Une femme qui étoit là ne goutant pas cette morale, s'écria, plutôt, plutôt mourir tout à l'heure que la voir ! Andrenius n'étoit pas ſi attentif à tout ce que le Janus lui diſoit, qu'il ne prêtât auſſi l'oreille à ſon autre bouche, & il remarqua que de cette autre bouche il parloit tout autrement à Critile. Il faiſoit à celui-ci l'éloge de la vieilleſſe: il l'apelloit ſage, diſcrete, moderée : elle eſt, diſoit-il, veritable, honnête. genereuſe: elle recompenſe ſes Sujets; elles les éleve ſuivant leur merite aux premieres dignitez, aux plus hautes fortu-

* Proverbe Eſpagnol.

fortunes, aux plus grands honneurs ; elle leur accorde mille prerogatives : enfin l'homme à deux faces ne pouvoit assez exagerer le bon accueil qu'elle faisoit aux passagers. Ha, s'écria alors Andrenius, que le Satire de la fable avoit bien raison de detester ces ames doubles, qui tout à la fois font couler la douceur & l'amertume, qui souflent en même tems le froid & le chaud ! Dieu me garde de ces gens-là ! mais le Janus lui répondit ; vôtre comparaison ne vaut rien : ce sont ceux qui de la même bouche disent le pour & le contre, qui sont à detester & à fuir. Mais moi, qui ai deux bouches, je puis dire la verité de l'une, & de l'autre je la dis en effet, & si vous ne voulez pas me croire, je vous renvoie â l'experience. Dans le moment nos Pelerins virent courir de tous côtez les années : c'est la Vieillesse qui les envoie ; & elles ne marchent que pour executer ses ordres : quand on ne se défie point elles agissent traitreusement, & tuent sans faire semblant de rien : mais se sont-elles une fois impatronisées dans un lieu, elles se font bien sentir ; elles servent d'espion à la mort, qui apuiée de ses poten-

potences, les attend patiemment proche du tombeau vers où elles courent d'une viteſſe inexprimable. Leur troupe eſt ordinairement de ſoixante ou de ſoixante & dix. Il y en a quelquefois de quatre-vingt, & celles-là ſont les pires.

Les paſſans donc qui avoient le malheur d'être attrapez, les barbares années les condamnoient pour le reſte de leurs jours à mille peines & à mille tourmens; ne leur laiſſant pour toute défenſe & pour tout appui qu'un miſerable bâton, qui ſupleoit à la foibleſſe de leurs jambes & de leurs pieds. Ceux qui tâchoient de leur échaper, & ceux-la n'étoient pas en petit nombre, cette troupe malfaiſante leur jettoit des pierres, & elles viſoient ſi juſte que la pierre demeuroit attachée aux reins: ou bien elles caſſoient les dents & les machoires: enfin on n'entendoit dans ces ſolitudes que des plaintes & que des ſanglots. C'eſt, dit le Janus, que chaque pas qu'on fait dans la vieilleſſe mene aux douleurs & aux infirmitez; chaque matin les vieillards s'aperçoivent de quelque nouvelle & très-fâcheuſe aquiſition. Une troupe de ces exe-

executeurs de la haute Justice du Tems, au nombre de soixante & dix, Ministres plus terribles qu'une legion de Diables; (car il n'y a point d'exorcisme qui puisse les conjurer) tenoient une femme qui se debatoit, & qui faisoit tout son possible pour se tirer de leurs mains, ils l'enchainerent pourtant sans avoir aucun regard à ses raisons. Cette femme fut prise lors qu'elle passoit son chemin d'un air fort degagé couverte d'un voile noir, soutenant d'un air asseuré qu'elle étoit encore jeune. La Troupe lui demanda en souriant, pourquoi elle avoit donc si grand soin de se cacher. La Dame sur cela fit cent grimaces affectées & degoutantes, vous l'eussiez vuë se rengorger & & tâcher par d'autres minauderies de prouver sa jeunesse: mais un accident la découvrit; ce fut une toux si forte, si opiniatre, & en même tems si sourde qu'elle sembloit sortir du fond d'une cave. On lui arracha son voile par force, & on lui reconut trois ou quatre infirmitez de vieillesse: sur tout en lui ôtant son voile on tira une fausse chevelure, & sa tête demeurant toute pelée, elle parut un monstre en laideur,

deur, quoi qu'elle eut été la plus dangereuſe de toutes les Sirenes.

Nos gens virent auſſi paſſer par là un grand homme ſec; mais dont les jambes paroiſſoient néanmoins aſſez fournies: un des Miniſtres de la vieilleſſe ſe mit à l'examiner, & faiſant reflexion qu'il n'avoit point de laquais; il ſe tourna vers ſes camarades, & leur dit, conoiſſez-vous bien cette homme-là? on l'apelle par raillerie *le Maitre au Valet.* Comment au Valet? lui répondit-on; il n'en a point. Il eſt vrai qu'il n'en a point, reprit-il, mais vous ne ſavez pas pourquoi? Un jour qu'il en avoit pris un, ce domeſtique, comme de raiſon, ſe preſenta le ſoir pour deshabiller ſon Maitre; mais il fit bien plus qu'il ne penſoit; car au lieu qu'il croioit ne tirer que des habits, il tira auſſi des membres. Prens ma perruque, dit le Maitre, & le valet en l'ôtant vit une tête plus chauve & plus nuë que la main: enſuite le Monſieur detachant deux rangées de dents, ſa bouche reſſembloit à une caverne. Ce n'eſt pas tout, ſe tirant bien delicatement avec deux doigts un de ſes yeux, il le fit metter ſur la table: alors le Valet qui

qui n'avoit jamais rien vû de ſemblable, eut grande peur, & prit ſon Maitre pour un fantôme. Mais il n'y étoit pas encore, quand il fut queſtion de le déchauſſer, on n'en fit point à deux fois; on tira bottes & jambes tout enſemble. Le Maitre conut bien l'étonnement, & la fraieur de ſon domeſtique; mais ne s'en mouvant pas davantage, il lui dit : Que crains-tu? aproche & ſoutiens moi la tête. Il avoit raiſon, car elle remuoit comme ſi elle eut été à vis & à reſſort; Mais le Laquais n'y pouvant plus tenir, ſe mit à fuir de toute ſa force, croiant que la tête de ſon Maitre le ſuivoit. Il conta ſon avanture dans tout le voiſinage. Ce grand homme ſec que voila, eſt le Maitre, & ce que je viens de vous dire l'a fait apeller par excellence *le Maitre au Valet*. Croiriez-vous bien cependant qu'avec tous ſes membres poſtiches & de raport, il ſe met dans une furieuſe colere quand on dit qu'il eſt vieux? Tant il eſt vrai, que quoi que chacun ſouhaite de vieillir, perſonne ne veut avoüer ſa vieilleſſe; chacun fait tout ſon poſſible pour paroitre jeune, & pour être cru tel.

Les Voiageurs aiant avancé, entendirent

dirent un bruit épouvantable : ils distinguerent bien que c'étoit une foule de gens qui toussoient & crachoient sans cesse : mais ils ne savoient pas bien d'abord d'où cela venoit. Après avoir regardé de tous côtez, ils aperçurent un bâtiment qui avoit dans sa structure quelque chose de grand & de majestueux ; mais qui paroissoit ruïné, & tout prêt à tomber. Le cœur palpitoit quand on passoit par là, tant le danger étoit évident. Ce Chateau étoit de marbre blanc ; les pilotis sur lesquels il étoit bâti n'étoient que de bois, & beaucoup trop foibles pour le soutenir long tems. La place n'étoit rien moins que forte, quoi qu'entourée de fossez & de parapets : parce que ces dehors étoient tous crevassez, & que les fortifications aussi bien que l'édifice tomboient à vûë d'oeuil. Voila l'ancien Palais de la Vieillesse, dit le Janus. Il est facile de juger, répondit un des Pelerins, que ce lieu n'est pas une maison de plaisance. On dit, ajouta-t-il, que de tout tems la vieillesse & le plaisir sont très-broüillez ; qu'ils ont une antipatie mortelle l'un pour l'autre ; & qu'ils sont mal ensemble,

jus-

jusqu'à ne pouvoir se souffrir. Si cela est, & que la vieillesse soit triste & melancolique, c'est un double mal : car cela produit infalliblement chez elle la médisance & la malignité. En effet, ne voit-on pas ordinairement que ces vieux Matusalems, ne manquent jamais de matiere pour dechirer la reputation des gens ? Quoi qu'ils aient perdu toutes leurs dents, ils trouvent toujours quelqu'un à mordre. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que lors qu'il s'agit de ces mauvaises conversations, ou on peint en noir, ou le prochain n'est pas épargné; le catarre que ces vieux ont presque toujours sur la langue, leur descend aux pieds; & les empêche de quitter le foier autour duquel ils jettent leur venin.

Ce qui restoit de la façade du Palais de la Vieillesse, donnoit une belle idée de ce qu'il avoit été. Il y avoit deux portes fort antiques, gardées par de vieux chiens qui grondoient toujours comme leur maitresse. La distance de l'une à l'autre n'étoit pas grande : à l'une il y avoit une garde pour en défendre l'entrée, & à l'autre un portier pour faire entrer. Dès que quelqu'un

se

ſe preſentoit, il faloit rendre les armes; le Cid même n'en eut pas été diſpenſé. On uſa de cette rigueur contre le Duc d'Albe; mais qu'il falut de ruſe & d'adreſſe pour lui tirer ſon épée! Ce portier obligea auſſi Antoine de Lema à deſcendre de cheval: mais lui animé du beau feu de la gloire, ſe faiſoit porter en chaiſe au milieu de la mêlée où d'une valeur incomparable il animoit ſes ſoldats, & les exhortoit à bien faire. Dans le tems même que Critile & Andrenius étoient là, le portier obligea un General d'Armée a rendre ſon bâton de commandement, & lui donna en la place une canne pour s'apuier en marchant. Ce ne fut qu'avec une repugnance extrême qu'il conſentit à cet échange: mais on lui fit entendre qu'il étoit tems de penſer à Dieu, & de laiſſer la guerre & les combats. On ne privoit point les Rois de leurs Sceptres, ni les Bergers de leurs houlettes, on les leur laiſſoit pour s'en ſervir comme d'un appui; mais on avertiſſoit les premiers de ne ſe pas repoſer ſeulement ſur leurs forces; & on marquoit aux autres qu'on n'arrachoit jamais à perſonne, quel qu'il fût, ſon bâton de vieilleſſe.

Mais admirez, je vous prie, la diversité du caprice humain. Croiriez-vous que plusieurs venoient d'eux-mêmes pour se soumettre à l'Empire despotique de la vieillesse? Bien loin d'en craindre les infirmitez & les langueurs, ils les demandoient avec empressement, & ils faisoient les plus grandes instances pour obtenir le bâton, sans lequel on ne pouvoit entrer dans le Palais. Mais le portier ne voulut pas leur accorder ce qu'ils souhaitoient avec tant de passion; & surpris d'une avanture si extraordinaire, il fut curieux de savoir ce qui les engageoit à souhaiter ce que les autres avoient en horreur. C'est, répondirent-ils, que nous sommes tous en concurrence pour un riche benefice qui est vacant, & auquel l'âge viril ne peut esperer. Retirez-vous leur dit le portier en colere; il n'est pas pour vous ce benefice, mais pour les veritables vieillards. Ce n'est pas le bâton de vieillesse que vous cherchez, vous n'en avez pas encore besoin; mais vous voulez tromper le monde, afin de vous mettre plus à vôtre aise. Vous ne demandez pas ce bâton pour fraper aux portes de la mort; mais pour vous affermir

fermir dans la moleſſe, & dans l'oiſiveté. Il en arriva auſſi un, qui par ce même eſprit de moleſſe ſollicitoit une place dans la Communauté des vieillards : gros & gras comme un Moine, il viſoit à une Prebende d'Infirmerie. Voulant donc qu'on le crût infirme & uſé, il affectoit une toux ſeche; il ſe plaignoit; il n'omettoit rien pour faire pitié. Loin d'ici, lui dit le portier, nous croiez-vous aſſez ſimples pour ne pas bien voir que vous avez dix ans moins que vous ne dites? C'eſt ainſi que certaines gens, pour éviter le travail, groſſiſſent leur âge, empruntent des années, & ſe donnent des maladies qu'ils n'ont point. Il y a dans le monde des genies de toute eſpece, les uns font les vieux, & ne le ſont pas; les autres voudroient qu'on les crût jeunes à quatre vingts ans. Ceux qui aſpirent à la fortune, & qui vivent dans l'eſperance ſe trouvent toujours trop âgez, l'impatience leur allonge le tems; mais ceux qui ſont dans les biens, & dans les honneurs ſont jeunes; parce que leur vie voluptueuſe & toujours diſſipée paſſe comme un ſonge.

Voici comment un homme tout-à-

fait decrepite tâchoit de prouver qu'il n'étoit point vieux. *Les accidens inſeparables de la vieilleſſe*, diſoit-il, *ſont de voir peu, d'avoir beaucoup de peine à marcher, & d'être incapable de commander.* Pour moi c'eſt tout le contraire: je voi plus que jamais; car je voi tout double; un homme me paroit quelquefois quatre: & une mouche me ſemble un élephant. Pour ce qui eſt de marcher, qui peut diſconvenir que mes jambes ne me ſervent beaucoup plus qu'elles n'ont fait dans ma jeuneſſe? Quand j'étois jeune, je ne faiſois que cinq ou ſix pas pour arriver en quelque endroit; à preſent j'en fais cent. Quant au commandement, je le fais auſſi mieux que jamais; car je commande bien des fois avant qu'on m'entende & qu'on m'obéiſſe. Il faut bien auſſi que mes forces aient doublé: autrefois je deſcendois legerement de cheval; & à preſent j'entraine avec moi la ſelle: je me fais entendre de loin, & je fais même peur aux gens par ma maniere de trainer mes pieds en marchant, & par le bruit que je fais en touſſant & en crachant. Ce plaiſant raiſonnement fit rire, & quelqu'un dit à ce ſubtil vieil-

vieillard, joüissez, à la bonne heure, de vos aquisitions imaginaires, contentez-vous de vôtre plaisir chimerique. Mais vous nous permettrez de croire que vous êtes encore plus vieux que vous ne le paroissez, puis que vous rentrez en enfance.

Critile & Andrenius, sous la conduite de l'homme à deux visages, s'étant aprochez des deux portes du Palais, y remarquerent deux écriteaux. Au dessus de la premiere il y avoit en grosses lettres: *C'est ici la porte des honneurs*; & sur la seconde, *C'est ici la porte des horreurs*. Ces inscriptions étoient fort justes; car en effet rien n'étoit plus magnifique ni plus beau que la premiere porte, ni rien de plus obscur & de plus afreux que l'autre. Les portiers examinoient soigneusement ceux qui se presentoient pour entrer; quand ils conoissoient que quelqu'un venoit des prairies de la volupté, & qu'il s'étoit repû des vains plaisirs du siecle, ils le faisoient passer par la porte des horreurs, lui declarant qu'il étoit destiné à souffrir, par la raison qu'une jeunesse dereglée est suivie d'une vieillesse douloureuse & accablante. Allez, lui di-

ſoient-ils rudement; entrez à preſent dans la demeure des chagrins & des remords. Ils ne faiſoient pas la moindre reſiſtance (car le courage & la volupté s'accordent rarement.) Au contraire la porte des honneurs étoit ouverte à ceux qui venoient des ſommets raboteux de la vertu, de la ſcience, & de la bravoure. Ainſi la vieilleſſe ſert de recompenſe aux uns, & de châtiment aux autres : elle éleve les uns en dignité, & elle plonge les autres dans les infirmitez.

Dès que les Gardes eurent reconu Critile, ils lui ouvrirent la porte des honneurs; mais ils obligerent Andrenius d'entrer par celle des horreurs. A peine avoit-il les pieds ſur le ſeuil de la porte, qu'il tomba. Prenez garde, lui dit le portier, on n'a pas ici les jambes plus fermes que les ivrognes les ont. Quand Andrenius fut dans le vieux Palais, il entendit un bruit affreux; il vit des ſpectacles tragiques, des objets épouvantables: mais ce qui lui fit plus d'horreur, fut une Furie, monſtre terrible, la ſeule idée en fait trembler. C'étoit une grande vieille toute décharnée, pâle, livide, le front ridé,

les

les jouës creuses, enfin un squelete vivant & hideux. Elle étoit assise sur un Trône construit des instrumens de la douleur, comme étant celle qui preside sur toutes les maladies. Autour de cette effroiable Reine paroissoient des boureaux sans nombre, tous ennemis declarez de la vie, tous espions de la mort. Ces cruels executeurs n'étoient jamais oisifs; continuellement occupez à donner la question aux criminels, pour leur faire avoüer qu'ils étoient esclaves de cette Souveraine: C'étoit là le serment de fidelité qu'on leur faisoit prêter, & dès qu'ils avoient reconu leur servitude, on les condamnoit à differens suplices. A l'un on mettoit un gros poids sur la poitrine, afin de le faire tousser sans cesse, sans qu'il eût même le tems de cracher. On jettoit l'autre sur un lit, où, bien loin de reposer, il étoit dans une agitation horrible par des inquietudes mortelles, & par des douleurs toujours plus aprés, & toujours plus aiguës. Il faloit pourtant que ce malheureux demeurât là; & sa foiblesse le rendoit si paresseux qu'il n'avoit pas même le courage de vouloir en sortir.

Il y en eut un entre autres qui donna bien de l'exercice aux boureaux : ils le tenoient à la torture la plus violente, & le faisoient souffrir comme un damné, lui disant dans ses cris, qu'il confessât donc que ses tourmens étoient les fruits des débauches de sa jeunesse; mais ils ne pouvoient tirer cet aveu. L'opiniâtre vieillard tenoit ferme; & secoüant la tête aussi fort que sa foiblesse pouvoit le permettre, il disoit toujours non. Notez, qu'il est aussi ordinaire aux vieilles gens de dire non, qu'aux petits enfans de dire oüi. Quand on demandoit à ce tourmenté d'où il venoit, il ne répondoit point, soit qu'il ne voulut point, entendre, ou qu'il fût effectivement sourd. Si on tachoit en redoublant la torture, de le faire expliquer touchant les aproches & les suites de sa fin, il se mettoit en colere, ne voulant absolument point qu'on lui touchat cet article-là. Moi mourir! s'écrioit-il; suis-je en âge de cela? Quoi, vous me croyez assez fou pour vouloir quitter la vie, & pour laisser tous ces biens que j'ai pris tant de peine à amasser, à des heritiers qui les prodigueront dès qu'ils en seront les maitres? Non,

non,

non, je ne penſe pas à partir ſi-tôt de ce monde. On vint à un autre qui ne ſe défendoit pas avec moins de reſolution. Je ſuis encore vigoureux, diſoit-il, je me ſens l'eſtomac bon, la tête ſaine & ferme, & les pieds agiles. Il eſt aiſé de te convaincre du contraire, dirent les executeurs. Je vous en défie, repliqua le vieillard, avez-vous des témoins oculaires? Ce ne ſont pas ceux-là qu'il nous faut, répondirent les tourmenteurs, ce ſont des témoins abſens, & nous en avons ſuffiſamment. Les bons yeux que tu as eu autrefois, les dents qui te ſont tombées, & les cheveux que tu as perdu, tout cela témoigne contre toi : ou eſt ton ancien enjoûment? qu'as-tu fait de ta belle humeur? où ſont tes forces? Avouë donc, avouë que c'eſt avec juſtice qu'on te propoſe ton départ. Un vieux qui n'en pouvoit plus fit bien rire toute l'Aſſemblée : il ſoutenoit fort ſerieuſement qu'il n'étoit point du tout dans le cas de mort; & qu'on ne pouvoit l'y mettre qu'avec la derniere injuſtice. Voici comment il pretendoit prouver ſa theſe. Si je n'entens pas bien, diſoit il, c'eſt la faute de ceux qui parlent, & non

pas la mienne. Nous vivons dans un mauvais ſiécle : tous les hommes étant des artificieux & des fourbes, parlent bas pour cacher leur marche, & parce qu'il eſt de leur interêt que les honnêtes gens ne les entendent point, tous les hommes ſont des traîtres qui parlent bas. Du tems que les hommes valoient quelque choſe, ils parloient bien plus haut, & ils ne craignoient rien, parce qu'ils diſoient la verité. La depravation du ſiécle eſt tombée juſques ſur les miroirs. Autrefois c'étoit un vrai plaiſir de ſe regarder dans une glace, on ſe trouvoit le viſage plein, frais, vermeil : la mode eſt un tiran qui gâte tout, qui perd tout. On vend aujourd'hui des ſouliers bien faits; mais ces ſouliers ſont tout-a-fait incommodes; ils ſont ſi étroits qu'on a les pieds a la torture, & vous ne ſauriez faire quatre pas ſans vous fatiguer. Il en eſt de même des habits : autant on y étoit à l'aiſe par la largeur, autant y eſt-on en preſſe, tant ils ſont ſerrez ; & on a toute la peine du monde à ſe remüer & à ſe ſouffrir dans ſon juſtaucorps. La terre même n'a plus ſon ancienne vertu : les fruits qui autrefois

étoient

étoient d'un suc excellent, sont aujourd'hui fades, insipides, & ne sentent que l'eau. Il n'y a pas jusques aux climats qui n'aient changé: j'ai vû que nous respirions ici un air pur & bon, que le Soleil n'étoit jamais couvert, que le Ciel étoit toujours serain: à present nôtre climat est le plus intemperé du monde. On n'entend parler que de rhumes, que de toux, que de catares, que de maux d'yeux, que de goutes, & que de mille autres infirmitez. Tout est changé, je vous le dis, tout est changé. Les domestiques ne savent plus ce que c'est que d'obéïr promptement; ils sont menteurs, faineans, mal adroits, ils ne réüssissent à rien. Le manger qu'ils apprêtent ne pique point le goût; le lit qu'ils font est dur, negligé, on ne peut y dormir: la maison est tout derangée, mal propre, sale, on ne peut vivre; & avec tout cela, le maitre a toujours tort, & s'il se plaint, on le traite de vieux radoteur. Rentrons dans le Palais de la Vieillesse. Ce qu'il y avoit de plus deplorable & en même tems de plus risible, c'étoit de voir arriver dans ce lieu ceux qui avoient fait les Adonis & les galans,

ceux qui par leur beauté avoient fait force conquêtes; ceux qui comme d'autres Narcisses, avoient été charmez de leurs propres attraits. Tous ces voluptueux étoient les plus difformes & les plus dégoutans qui fussent dans le Palais de la Vieillesse. Les femmes étoient encore plus hideuses que les hommes. Celles qui avoient été des Venus & des Helenes, n'aiant plus ni cheveux ni dents, ressembloient à de vraies Furies; car le tems & les années, tirans inexorables, fletrissent & racoupent les fleurs de la beauté: ils ravagent les roses & les lis de ce beau teint qui étoit d'un entretien si difficile: c'est ce tems impitoiable qui anéantit tout le pouvoir des apas les plus triomphans: c'est lui qui enleve tous les ornemens de l'édifice; embonpoint, dents, cheveux, taille, bon air: enfin les années, quand elles tiennent la beauté la plus accomplie, fut-ce une Venus, elles en font un objet afreux.

Il y avoit là un certain personnage qu'on ne pouvoit croire vieux, parce qu'il n'avoit pas encore de jugement; mais la Vieillesse donna le mot de l'énigme, & dit: ce sont des arbres sau-

vages

vages dont le fruit n'eſt jamais bon. Il s'en trouva dans la vieille troupe un grand nombre qui, à la verité, n'étoient pas fort chargez d'années : mais les uns étoient chauves, & les autres avoient les cheveux tous blancs. Ces Meſſieurs-là pretendoient donc ne devoir pas être incorporez parmi les vieillards : qu'on liſe nôtre Baptiſtaire, diſoient-ils, & qu'on nous juge ſur cette piéce autentique & inconteſtable ; Mais il leur fut répondu, qu'on ne s'arrêtoit pas au nombre des années, qu'ils avoient avancé leurs jours en ſe plongeant tout jeunes dans la debauche ; & que par là s'étant aquis, à la ruïne de leur temperament & de leur ſanté, un titre de vieilleſſe, ils devoient ſubir toutes les peines des vieillards. Andrenius fit remarquer que parmi cette foule ſurannée ; il y en avoit quantité dont les cheveux paroiſſoient jeunes : mais quelqu'un plus experimenté qu'il n'étoit lui dit ; tâchez de voir ces gens-là à leur toilete ; & vous conviendrez que ceux qui paroiſſent des corbeaux le jour, ſont des cignes la nuit.

Il en arriva un autre qui étoit boiteux : celui-ci courut bien vîte au de-

vant du ſoupçon. Ecoutez, dit il, gardez-vous bien de faire un jugement temeraire: ce n'eſt ni la goute, ni aucun autre fruit de jeuneſſe, qui m'empêchent de marcher droit, c'eſt qu'en voulant me hâter je me ſuis fait une entorſe. Prenez donc bien garde de broncher une autre fois, lui dit-on; car chaque faux pas ſera pour vous une grande avance vers le tombeau.

On ne maltraita point un homme, qui quoi que fort âgé n'avoit pas un cheveu gris; & la raiſon pourquoi on le diſpenſa de la Loi commune, c'eſt qu'il s'etoit ſervi d'un grand ſecret pour ne pas blanchir, qui eſt de ne prendre point de chagrin. Il lui fut même permis de jouïr de tous les privileges de la jeuneſſe, & on loüa fort ſa maniere de vivre. Il ſe preſenta auſſi une femme qui ſe ſcandaliſoit de ce qu'on l'apelloit vieille; & Martial, Poëte courtiſan & malin, dit là-deſſus en ſouriant, ſi elle n'a pas plus d'années que de cheveux, je gagerois bien qu'elle n'a pas plus de douze ans. Une autre éventée ſoutenoit que les belles dents & les beaux cheveux blonds qu'elle portoit étoient à elle. Sans doute, reprit

le même Satyre; car ils lui coutent son argent. Il faloit entendre crier & se plaindre ceux que la gourmandise & leur ivrognerie retenoient au lit, par les douleurs de la goute, ou de la gravelle. Ils étoient en petit nombre pourtant; car très-peu de ces sortes de gens parviennent à la vieillesse. Tous se plaignoient, tous pleuroient, on ne voioit que des tortus, des bossus, des boiteux, des borgnes, & enfin des gens qui n'avoient pas une partie du corps qui fut bien saine : ils ne faisoient que tousser & cracher, encore avoient-ils bien de la peine à se donner ce soulagement.

Le malheureux Andrenius, quoique sortant à peine de l'age viril, tomba donc entre les mains des barbares Ministres de la Vieillesse; & ils le traiterent fort cruellement. Mais avant de dire ce qui se passa entre eux, allons voir ce que fait Critile. Lors qu'il entra, comme nous l'avons vû, par la porte des honneurs; la Prudence & l'Autorité vinrent le recevoir, & le menerent d'abord dans une grande Sale : là sur un thrône magnifique étoit assise une Reine fort majestueuse, & qui par son air grave & venerable imprimoit le res-

pect

pect à tous ceux qui la regardoient. Elle avoit devant son thrône un cercle nombreux de Senateurs, tous illustres en merite, tous celebres en capacité. Cette Princesse qui est la Reine des âges, avoit sur la tête une Couronne d'argent, symbole de sa candeur ; & en vertu de sa Roiauté, elle dispensoit ses graces & ses faveurs. Dans le tems que Critile entroit dans la Sale, la Reine donnoit des marques de son estime à un grand personnage, qui par un esprit solide, & par une longue experience s'étoit aquis une sagesse consommée. Critile demanda à son Janus, car il ne l'abandonnoit point, le nom de ce Seigneur. C'est, lui répondit-il, un Atlas politique. Vous voiez qu'il est tout courbé ; n'en soiez pas surpris, il soutient un monde entier : mais il faut que vous sachiez que plus lui & les Grands de son rang sont vieux, plus ils ont de force pour soutenir ces sortes de poids ; au lieu que les jeunes gens succombent sous la pesanteur d'une charge. Et en effet lors que le Janus disoit cela, Critile aperçut un autre vieillard qui de son petit bâton remuoit à son gré une montagne de diffi-

cultez :

cultez : plusieurs jeunes Seigneurs emploioient toute la force de leur âge pour ébranler cette même montagne ; mais ils se donnoient une peine inutile, & il ne pouvoient en venir à bout. Voilà, disoit le Janus, voilà ce que peut l'adresse d'un habile vieillard. L'un apuioit de son bâton une quantité de Couronnes prêtes à tomber : l'autre, quoi que tout tremblant, fait trembler les Armées les plus nombreuses. Tel étoit Dom Philippe de Sylve, lors qu'un Trompete François lui disoit : *Le Maréchal de la Mote mon Maitre ne se rassure point sur cette goute qui vous tient par les pieds, il se défie de vôtre tête, qui fort saine veille & agit toujours.* Ce Roi qu'on appelle le Vieux, s'est pourtant mis en possession de deux mondes. Ce Roi d'Arragon qui ne voit presque plus, n'a pas laissé de rompre bien des lances & bien des épées avec son bâton. Il y avoit aussi dans cette Sale dix vieillards tout chauves, Conseillers de la Reine, & lesquels elle avoit nommés pour aller auprès d'un jeune Prince qui avoit besoin de leurs lumieres, & de leur experience. On pouvoit aussi distinguer là ceux qui

voient

voient clair la nuit, ceux qui pénétrent comme en plein jour les ténébres les plus épaiſſes, & les profondeurs les plus obſcures. Ce vieillard ici, dit le Janus, découvre plus d'un coup d'oeuil, que les jeunes gens qui ſe vantent d'avoir la vûe excellente, ne ſauroient jamais découvrir. C'eſt qu'à meſure que les vieillards perdent la vûe, ils acquierent l'intelligence, ils ont le cœur ſans paſſions, & l'eſprit éclairé. Celui-là que tu vois aſſis, parce qu'il n'a plus la force de ſe tenir de bout, fait pourtant le tour de l'Univers en moins d'une minute: on dit même qu'il peut tourner le monde comme il lui plait; car quand un habile vieillard commance il ſe fait craindre & obéïr. Cet autre avec ſa langue empêchée, avec ſon halaine courte & aſmatique, dit plus en un mot que de jeunes gens en cent. Ne vous aviſez pas de mépriſer celui-ci, à cauſe de ſes incommoditez & de ſes maux: je vous répons qu'il a le jugement ſain, & que ſon cerveau n'eſt pas attaqué: quoi qu'il ait mal aux pieds, il marche ferme; & quoi qu'il boite, il fait aller droit bien des gens. Je m'étonne, dit Critile, de ce que nous ne trou-

trouvons ici personne du commun peuple. Eh ne savez vous pas, répondit le Janus, que parmi les vieillards il n'y a point de vulgaire? qui dit vulgaire, dit ignorant. Or comment l'ignorance pourroit-elle se fourrer parmi des gens, qui aiant beaucoup vû, & beaucoup lû, doivent savoir beaucoup? Remarquez-vous celui-là qui marche en tortüe, qui compte ses pas, qui va si doucement? C'est qu'à present qu'il est vieux, il repare par sa lenteur ce qu'il perdit étant jeune en allant trop vîte. La conversation de ceux-ci est fort instructive & fort savante: chacun d'eux paroit un Oracle: il y a bien du plaisir, & bien du profit à les entendre raisonner; & les jeunes gens ne les quittent jamais, sans avoir apris quelque chose de nouveau. Qu'ils paroissent tranquilles & heureux! s'écria Critile. C'est chez eux, répondit le Janus, que demeurent le repos, la concorde, la maturité, la prudence. On ne voit point ici des confusions, des disputes, des querelles: on n'y entend point d'instrumens de musique, ni de guerre: la Sagesse les leur defend; la Prudence & la Tranquillité ne les leur permettent pas.

En-

Enſuite le Janus invita Critile à s'aprocher du thrône de la venerable Reine; & il s'offrit à le preſenter. Critile y conſentit: Nos gens s'avancent donc juſqu'au pied du thrône; le conducteur fait ſon compliment, & la Princeſſe les reçût de l'air du monde le plus gracieux. Au moment que Critile, pénétré de cette faveur alloit ſe proſterner devant la Reine pour l'en remercier; on tira deux voiles qui étoient aux deux côtez du thrône: & quel fut ſon etonnement lors qu'il vit Andrenius accablé de peines! Ces deux amis ſe reconurent d'abord. Comme la Vieilleſſe avoit un double viſage, elle preſidoit également des deux côtez, diſpenſant ici ſes graces & ſes honneurs; & condamnent là aux peines & aux tourmens, qui ſont les effets de ſa juſtice. Cette double Souveraine ordonna de la bonne bouche, qu'on lût à haute voix les nouveaux privileges qu'elle accordoit aux heureux vieillards, pour recompenſer leur merite & leur vie bien reglée; & de ſa mauvaiſe bouche elle commanda qu'on denonçât aux autres la triſte condition où ils devoient finir leurs jours. Comme

ces deux pieces meritent un redoublement d'attention, & qu'on devroit se les inculquer dans la memoire, nous en ferons le sujet d'un Chapitre.

CHAPITRE XIII.

La source des Vices.

L'homme, disoit avec beaucoup de justesse le divin Platon, est un instrument animé : quand toutes ses parties sont bien d'accord, il rend un son tout-à-fait agréable, c'est une harmonie qui enleve : mais si au contraire il est discordant, bon Dieu ! quelle dissonance, quelle cacophonie, quelle confusion ! Cet admirable instrument est composé d'une infinité de cordes, toutes differentes, toutes rétives à l'accord, toutes très-disposées à decliner de l'unisson. On demande quelle est la touche la plus difficile à accorder & à conduire; les sentimens sont fort partagez. Les uns disent que c'est la langue à cause de sa volubilité : les autres soutiennent que ce sont les mains, toujours prêtes à prendre & à retenir mal à pro-

propos: il y en a qui veulent que ce ſoient les yeux, parce qu'ils ne ſe laſſent jamais de voir la vanité; d'autres que ce ſont les oreilles, parce qu'elles aiment à entendre la flaterie & la médiſance: Pluſieurs accuſent l'eſprit, alleguant pour raiſon qu'il forge à tous momens de nouvelles folies: d'autres, les ſens, à cauſe de leur inſatiabilité: quelques-uns le cœur, à cauſe de ſa diſſimulation; & d'autres les entrailles, à cauſe de leur dureté. Pour moi, je ſoutiens que la corde la plus diſſonante de cet inſtrument animé, c'eſt le ventre, & cela dans tous les âges de l'homme. Dans l'enfance par la gourmandiſe; dans l'adoleſcence par la volupté; dans l'âge viril par la debauche, & dans la vieilleſſe par l'ivrognerie. Quoi que le ventre ſoit la partie la plus baſſe & la plus mépriſable de l'homme; hé combien en font leur Dieu! N'eſt-ce pas ce brutal ventre, qui fait broncher & tomber preſque à chaque pas la plus grande partie des hommes? N'a-t-il pas été de tout tems le plus grand ennemi de la raiſon? il ne l'écoute jamais, principalement dans la vieilleſſe où l'ivrognerie eſt le vice favori, quoi

qu'elle

qu'elle ſoit la ſource des plus grands maux, & de toutes ſortes d'abominations: lorſque dans l'âge avancé les vices ſemblent aſſoupis, le vin les reveille, & ranimant les paſſions, il tiranniſe l'homme tout de nouveau. Combien de troubles, de diſſenſions, de violences cette ivrognerie ne cauſe-t-elle pas ſur la terre? ſouvent elle allume le feu de la diſcorde dans les Etats, & les plonge dans un tumulte afreux. C'eſt par elle que les deux Allemagnes, la haute & la baſſe ſont toujours en diviſion: elle eſt la compagne inſeparable de la Cruauté; on le vit en Angleterre lors qu'on y coupa la tête à un Roi & à une Reine; elle eſt une des ſources les plus fecondes du crime & du vice: c'eſt l'écueil de la vieilleſſe, contre lequel l'homme va ſe briſer au moment qu'il alloit entrer au port. Cette verité paroitra dans un plus grand jour, après que nous aurons raporté les Loix que la vieilleſſe fit publier par tout ſon Empire, & dont les unes étoient auſſi favorables aux ſages, qu'elles étoient rigoureuſes pour les fous. Un des Secretaires de la Vieilleſſe étant monté ſur une eſtrade, lût à haute voix l'Or-

l'Ordonnance, voici ce qu'elle contenoit.

A nos bien aimez Senateurs & gens de probité, qui ont toujours bien vêcu, & qui ne tremblent point à la penſée de la mort; nous ordonnons, commandons, enjoignons premierement qu'ils ſoient toujours francs, ſinceres, veritables dans ce qu'ils diſent, ſans craindre de paſſer pour ſimples; car puiſque leur âge ne leur laiſſe qu'un petit reſte de vie, ils ne doivent menager perſonne, ni s'en ſoucier aux dépens de la verité. En conſequence de ce commandement il leur eſt très-expreſſément défendu de tomber dans aucune adulation active, ni paſſive; car il ſeroit très mal-ſéant à des gens qui doivent ſe bien conoitre eux-mêmes, & ſavoir le juſte prix des choſes, de prendre goût à la loüange; & il ne conviendroit point à des hommes de leur poids de trahir la verité. Item que leur principale occupation ſoit de donner de bonnes leçons à la jeuneſſe, à quoi ils ſont obligez & autoriſez, comme étant les Maitres & les Profeſſeurs dans les Ecoles de la Prudence & de l'Experiences: ils donnerent leur inſtruction ſans

ſans attendre qu'on la leur demande, car la preſomption & la vanité qui dominent chez les jeunes gens leur donnent de l'éloignement pour le conſeil des vieillards ; toujours remplis de la bonne opinion d'eux-mêmes, ils croient qu'il n'y a qu'eux de parfaits. Mais comme les paroles ſeroient peu de choſe pour les perſuader, nous enjoignons à nos bons Sujets d'y joindre l'exemple, & de ſuivre exactement la route qu'ils tracent. La jeuneſſe a d'autant plus beſoin de correction, que quand on la laiſſe faire, elle prend ce ſilence pour une aprobation tacite. Ainſi il eſt de la derniere importance que mes Vieillards reprennent les jeunes gens, afin d'empêcher qu'ils ne ſe precipitent dans le vice, & qu'ils ne s'endurciſſent arrogamment dans leur ignorance. Item ils loueront toujours le tems paſſé, & en feront valoir la difference d'avec le preſent : car il eſt vrai auſſi que le bon tems n'eſt plus ; les mauvais jours ont pris ſa place ; le bien, la vertu, l'équité ſont à bas ; c'eſt le mal qui regne. Permis à eux d'être difficiles à contenter ; car comme ils ont éprouvé de tout, il eſt juſte de s'en ra-

porter à leur goût. On leur accorde aussi de dormir, de ronfler même au milieu d'une conversation, lors qu'ils la trouveront si pauvre qu'elle ne vaudroit pas la peine d'être écoutée, telles que sont presque toutes les conversations : on leur donne la liberté de contrôler & de gronder dans leur domestique ; car il apert par l'experience qu'une maison est perduë quand il n'y a pas quelque vieillard qui en tienne le timon. Item nous consentons volontiers que plusieurs choses leur échapent de la memoire ; car la plus grande partie de ce qui se passe dans le monde ne merite pas qu'on s'en souvienne, & souvent même n'est bon qu'à oublier. Ils pourront entrer librement chez leurs amis, s'asseoir auprès de leur feu, demander à boire, se mettre à leurs tables si le cœur leur en dit : car il n'y a rien à craindre de leur honnête liberté, & leur vieillesse veut qu'on les revere en tout & par tout. Quoi que nous ne trouvions par mauvais qu'ils se mettent quelquefois en colere, parce que les occasions de se fâcher étant si frequentes dans le monde, on attribueroit à foiblesse & à stupidité la patience

du vieillard qui ne se fâcheroit jamais: cependant nos sujets doivent éviter tout emportement, qui pourroit prejudicier à leur santé: Item qu'ils aient la liberté de parler beaucoup, parce qu'on supose qu'ils parlent bien; on ne leur défend pas même de repeter souvent la même chose, & de recomencer leurs contes & leurs histoires, tout autant de fois qu'ils croiront que cela peut servir à instruire. Cette repetition s'appelle une Philosophie domestique: Qu'ils ne soient point trop liberaux; car ils ont besoin de ce qu'ils ont, pour se donner toutes leurs commoditez dans un âge qui exige beaucoup. On les dispense des formalitez ordinaires de la civilité; à condition qu'ils ne joüiront pas de cette franchise par fierté, mais qu'ils s'excuseront de faire comme les autres, sur ce qu'ils ont la vûe courte, & qu'ils ne voient pas le monde; ou plutôt sur ce qu'ils méconoissent les hommes d'à present. Ils feront repeter deux ou trois fois ce qu'on leur dit, enfin que chacun prenne garde comment il parle, & à ce qu'il faut dire: Qu'ils soient incredules, n'ajoutant foi qu'aux choses bien con-

firmées : car l'experience à dû leur aprendre que la plus grande partie de ce qu'on dit dans le monde eſt faux & inventé. Ils ne rendront compte à perſonne de leurs actions ; & ils ne ſeront point obligez non plus de demander conſeil, à moins que ce ne ſoit pour le donner eux-mêmes en le demandant. Ils ne ſouffriront point que les autres ordonnent chez eux ; autrement ce ſeroient les pieds qui commanderoient à la tête. On les diſpenſe de s'habiller à la mode, & nous trouvons bon qu'ils ſe mettent à leur commodité. Ils porteront des ſouliers larges ; car ceux qui ſont chauſſez étroitement ne ſauroient marcher ferme. Item ils pourront manger & boire pluſieurs fois le jour, peu & bon. Item on les autoriſe à aimer un bon repas, ſans pouvoir être accuſez de ſenſualité ; car ils ne doivent rien negliger pour prolonger une vie, qui en vaut cent autres par raport aux jeunes gens. Ils occuperont les premieres places en toutes ſortes de compagnies, & quoi qu'ils arrivent tard on ne manquera pas de les leur ceder, parce qu'ils ſont venus au monde les premiers, & que tous ceux qui les ont

ont ſuivis leur doivent de l'honneur. On leur recommande d'avoir toujours beaucoup de flegme & de tranquillité ſur toutes choſes, en quoi on doit les reputer prudens & ſages, bien loin de les taxer d'indolence & d'inſenſibilité. Ils ne ſeront tenus ni de porter l'épée, ni de s'en ſervir : le bâton leur en tiendra lieu, & ils s'en ſerviront non ſeulement pour ſe mieux ſoutenir, mais auſſi comme d'un inſtrument pour ſe défendre des inſultes des jeunes gens, & pour les corriger de leur libertinage s'il étoit poſſible. Ils pourront touſſer, cracher, trainer les pieds en marchant, fraper fort contre le pavé, comme gens qui ſont en droit de faire du bruit dans le monde. On leur permet d'être un peu defians & ſoupçonneux ; car il ſe fait bien des choſes chez eux à leur inſû. Pour cette raiſon ils ſeront très-ſoigneux de s'informer de tout ce qui ſe paſſe, ne faiſant point une affaire de demander la même choſe plus d'une fois : car s'ils ne s'en informoient pas exactement, ils courroient riſque de ne le ſavoir jamais ; il eſt donc de leur prudence d'uſer dans leurs maiſons d'une grande curioſité :

Nous leur permettons la secheresse de conversation, à cause qu'ils ont perdu beaucoup de l'humidité radicale, & aussi parce que leur serieux tempere souvent l'épanchement insensé de la jeunesse. Ils ont la liberté de s'ôter des années, parce que les autres leur en donnent plus qu'ils n'en ont, & parce que dans leur jeunesse ils se faisoient plus âgez qu'ils n'étoient. Ils auront permission d'être impatiens, difficiles à servir, & de gronder leurs domestiques; car leur vieillesse est cause qu'on les sert très-mal : un valet prend pied sur les infirmitez du vieux maitre, pour negliger ses ordres, & pour s'attacher au jeune. Chacun tourne le dos au Soleil couchant, & le visage vers le Soleil levant : mais sur tout que le vieillard se fasse craindre d'un gendre ingrat qui le hait, & d'une fille denaturée qui voudroient le voir en terre pour disposer de ses biens. Enfin on les oblige à n'être point badins, mais severes, montrant en tout un jugement mûr, & faisant paroitre en toutes leurs actions beaucoup de bon sens, de droiture, & de candeur.

Ce sont là les Loix qu'on lût publique-

quement. Il y en avoit d'autres ſecretes & très-importantes; pluſieurs de ceux à qui elles furent intimèes les prirent pour de veritables peines; mais les autres plus ſenſez les reçûrent comme de beaux droits, & comme des marques d'eſtime & de diſtinction.

Enſuite le Secretaire ſe tournant de l'autre côté, lût à la troupe opoſée la Sentence qui ſuit.

A tous ceux qui ſont vieux malgré qu'ils en aient, & qui ſont pourris avant d'être meurs; à tous ceux qui ſont caducs avant le tems: Nous denonçons premierement qu'ils doivent ſavoir & être bien perſuadez qu'ils ſont réellement vieux; ſi ce n'eſt en âge, c'eſt en infirmité; ſi ce n'eſt en maturité d'eſprit, c'eſt en afoibliſſement du cerveau; & ſi ce n'eſt en experience, c'eſt en debauches. Item, que comme les jeunes gens doivent avoir atteint un certain âge pour ſe marier, les vieillards au contraire aient à s'en abſtenir, ſous peine d'en être chatiez en cent manieres differentes. S'ils prennent une jeune femme, ils perdront les biens & l'honneur; ſi leur épouſe eſt belle, ils doivent s'attendre à aimer ſans

être aimez, & a dépenser infructueusement leurs biens en cadeaux & en presens; car l'amour d'un vieillard attire le mépris, & sert de divertissement au public. Une Dame disoit un jour fort spirituellement à un vieillard qui l'importunoit par ses protestations de tendresse; Promenez-vous dans les Cimetieres; vous ne manquerez pas de vous souvenir dans ces jardins d'ossemens, que vous êtes engagé avec la mort: ceux qui sentent le drap mortuaire, doivent renoncer aux parfums, aux dorures, à tous les ornemens somptueux, & les vieillards ne sauroient trop comprendre que les airs & les parures de la jeunesse ne leur conviennent nullement. Ceux qui se sont plongez toute la vie dans les voluptez, ne doivent pas s'eriger en censeurs du public: outre qu'ils se rendent par la ennuieux & importuns, il leur sied très-mal, après en avoir pris tout leur avis, de prêcher aux autres le jeûne & l'abstinence. Nous leur défendons sur tout de se rendre malheureux par leur avarice, vivant en pauvres pour mourir en riches; c'est une verité qu'ils devroient se repeter chaque jour, qu'il n'y

a

a pas de plus grande folie que de se priver d'un bien pour le laisser à des ingrats, à des heritiers qui sauront bien s'en divertir, & rien n'est plus ridicule que de s'habiller de guenilles quand on a de bons habits dans le coffre.

Nous condamnons tous ceux qui se sont plongez dans le plaisir des sens, à sentir chaque jour quelque nouvelle incommodité, & à être contraints de confesser que le fruit de la debauche est le repentir & une douleur presque continuelle; car les plaisirs qui ne sont que des biens passagers causent des maux eternels. Item nous condamnons nos mauvais sujets à marcher toujours la tête branlante; par là ils n'auront jamais le plaisir solide de regarder fixement la mort; ils trembleront toujours à la vûë de cet objet inévitable; & ils seront punis en même tems, de ce que pendant leur jeunesse ils se sont ébranlé le cerveau par leurs legeretez & par leurs folies. Qu'ils sachent aussi qu'ils ne vivent plus pour le monde, mais pour descendre au tombeau; & que par consequent la pensée de la mort doit les occuper sans cesse. Puis qu'ils ont vécu sans nulle regle ni retenuë,

que ce ſoit leur ſort de pleurer toujours, qu'ils ſoient des Heraclites dans la vieilleſſe, puis qu'ils ont été des Democrites dans les âges precedens. Item, ils ſouffriront patiemment & ſans murmure les railleries de la jeuneſſe, quand même on les traiteroit de cervelles épuiſées, de rêveurs, & de radoteurs. Défenſe à eux de ſe plaindre lors qu'on leur reprochera qu'ils rentrent en enfance, puis qu'ils n'en ſont jamais ſortis, & qu'ils ne ſe ſont jamais fait conoitre pour des hommes faits. Ils ne s'étonneront point ſi on mépriſe leurs enfans, puis qu'ils n'ont pas ſû leur donner d'éducation ni de bons exemples. Aiant déja un pied dans la foſſe ils ne tiendront pas l'autre dans les delices. Enfin ils marcheront courbez comme des gens qui vont au cercueil, & qui n'ont plus que la terre à eſperer. On leur ſignifia toutes ces obligations, avec pluſieurs autres dont le détail ſeroit ennuieux. Mais on leur dit encore une fois qu'ils ſeroient chargez de maledictions par leurs enfans, par leurs gendres, par leurs belles filles, & par leurs domeſtiques.

Apres cette lecture la Reine commanda

manda que Critile & Andrenius aprochassent de son trône, & cette Princesse les reçût tous deux bien differemment. Elle presenta la main à Critile; mais elle regarda Andrenius d'un air severe; elle fit donner à Critile un bâton tout semblable au bâton de commandement: mais celui qu'elle fit prendre à Andrenius paroissoit une verge, ou un bâton de châtiment. La Reine voulut que les cheveux blancs, qu'on mit sur la tête de Critile, lui servissent d'ornement & de Couronne; & que ceux dont on couvrit la tête d'Andrenius, fussent comme les messagers, les avant-coureurs, les trompetes d'une mort prochaine. Critile fut honoré du titre de Senateur, & la Princesse défendit à Andrenius de prendre un autre nom que celui de vieillard; lui ordonnant d'y ajouter dans peu la honteuse épithete de decrepite. On les congedia ensuite pour les laisser passer à la derniere Scene de la Tragi-Comedie de leur passage sur la Terre. Alors la Vieillesse se tournant vers le Tems, qui de tous ses Ministres est le plus avant dans sa confidence, lui fit signe d'expedier: car presque tous avoient re-

 pugnan-

pugnance à finir ; & quoi que leur prison fut afreuse, ils ne laissoient pas de s'y plaire ; ils ne demandoient pas mieux que d'y rester ; sachant bien que c'étoit fait d'eux si on les congedioit, & qu'on ne les feroit sortir que par la porte de la mort.

Nos Voiageurs se remirent donc en chemin : Critile comme étant le guide, alloit devant, & Andrenius suivoit; A peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils rencontrerent un homme de ceux qu'on nomme fâcheux & importuns ; de ces gens qu'on trouve si souvent dans son chemin, & qu'on peut apeller avec justice bourdons incommodes. Celui que les deux amis eurent le malheur de rencontrer, étoit un de ces grands parleurs, qui étourdissent par leur flux de bouche, & par des discours impertinens. Il y a des personnes qui ne savent jamais rien, par la raison que ce qui leur entre par une oreille sort par l'autre : mais celui ci par un caractere tout different faisoit sortir de sa bouche tout ce qui lui étoit entré par les oreilles ; & cela avec tant de rapidité qu'il ne pouvoit même garder les secrets les plus importans. En vain on recom-

mande le ſilence à ces ſortes de gens ; en vain tâche-t-on de leur faire conoitre que la confidence doit être ſacrée. Ils ne peuvent ſe taire ni dans leurs affaires ni dans celles des autres : ſur tout quand quelque paſſion les domine ; quand leur imagination échauffée les porte à la colere ou à la joie ; alors ce ſeroit perdre le tems que de leur faire ſigne de ſe taire, & que de détourner adroitement la converſation ſur un des autres ſujets. Ce fatiguant perſonnage avouoit lui-même ingenument qu'il ne pouvoit retenir ſa langue ; qu'il n'avoit jamais pû garder le ſecret ſeulement un demi jour ; & qu'à cauſe de cela on lui avoit donné le ſobriquet de *l'homme à langue percée.* On ſe ſervoit de lui comme d'un Trompette. Quand quelqu'un vouloit publier quelque nouvelle, il n'y avoit qu'à lui en faire part en lui recommandant bien le ſilence : car auſſi-tôt il couroit la repandre de tous côtez. Malheur à celui qui par indiſcretion ou par mégarde laiſſoit échaper devant lui quelque affaire d'honneur ; une heure après il s'entendoit dechirer & deshonorer au milieu de la place. Il eſt vrai que ſouvent

on le faisoit parler, & que les mauvaises langues n'épargnoient rien pour se décharger sur lui de leurs médisances, & de leurs traits envenimez. Enfin c'étoit la Gazete generale, sa langue étoit au service de tout le monde ; un babillard achevé. Cet homme joignit donc nos Voiageurs, & ne cessa de leur debiter des sotises, elle couloient de sa bouche comme un torrent. Qui pourroit conter toutes les pauvretez qu'il enfila pour faire l'histoire de sa vie? Il ne crachoit point de peur qu'on ne l'interrompit: il n'avoit garde non plus d'interroger; car il ne craignoit rien tant que de s'attirer une réponse. On a dit fort judicieusement de ces sortes de gens, que toute leur salive tourne en paroles, & que tout ce qu'ils disent n'est que de l'écume. Suivez moi, disoit-il à nos Voiageurs, & je vous ferai voir le plus beau Palais du monde: plusieurs en ont oüi parler; heureux ceux qui l'ont vû! Il n'y a personne de ceux qui le conoissent, qui n'ait envie d'y entrer; mais ceux qui ont eu ce plaisir-là sont en petit nombre. Comment le nomme-t-on ce Palais, se demandoit-il a soi-même. Ah c'est le Palais de la

joie, répondit il en faiſant mille grimaces. Critile & Andrenius agréablement ſurpris, lui dirent, & pourquoi ne le nomme-t-on pas le Palais du plaiſir? nous n'avons jamais ouï parler du Palais de la joie; & ſi pourtant nous avons bien vû des lieux enchantez & pleins de treſors imaginaires. Il ne faut pas vous en étonner, répondit le grand parleur; c'eſt que tous ceux qui entrent dans la charmante maiſon dont je vous parle, y reſtent, & ils ne ſont pas ſi ſimples de quitter un lieu rempli d'agrémens, pour rentrer dans les peines & dans les chagrins. Mais toi, repliqua Critile, pourquoi es-tu dehors? Oh, pour moi, dit-il, c'eſt une affaire à part: j'ai le privilege d'entrer & de ſortir quand il me plait; je ſuis le guide des paſſagers; & d'ailleurs ma grande envie de parler ne me permet pas de demeurer long-tems dans un même lieu. Allons, allons, ſuivez moi, vous verrez la joie en perſonne; vous verrez un viſage auſſi rejouiſſant que le Soleil. L'on paſſe la vie à boire dans ce Palais, ce qui nous rend le teint couleur de ponceau, & la face enrichie de rubis: rien de plus doux que nôtre vie,

cha-

chacun eſt de bonne humeur, & de bon goût: on invente tous les jours quelque nouveau plaiſir; on n'entend jamais là de fâcheuſes nouvelles; & malheur au valet qui en ſeroit le porteur: enfin tout y eſt delices, tout y eſt agréable paſſe-tems. On ne s'embaraſſe point dans ce Palais ni des revers de la fortune, ni du changement de tems & de ſaiſon; ni du mauvais air, & des malignes influences des aſtres: point de peines, point d'inquietudes: les plaiſirs n'y ſont jamais traverſez, perſonne n'y eſt chagrin, ni mécontent, ni malicieux, ni emporté, ni ſatirique, point d'eſprit de contradiction: on mange très-bien là, on y boit encore mieux; encore un coup, ſuivez moi ſur ma parole; vous trouverez tout ce que je vous dis; je vous mene au veritable païs du bonheur. Trouver ici bas un bonheur durable! s'écria Critile; c'eſt promettre beaucoup. Je ne vous exagere rien, repliqua-t-il, la choſe eſt comme je vous la dis, croiez la ſur ma bonne foi. Mais il eſt bon que je vous faſſe la deſcription de ce lieu, afin que vous aiez plus d'empreſſement pour le conoitre, &

pour

pour y arriver. Dans la grande Cour de ce Palais delicieux, il y a une fontaine qui ne tarit jamais, & qui au lieu d'eau, fournit une liqueur dont la bonté eſt inexprimable. Chacun en boit tant & plus, mais avec des inſtrumens differens: les Princes & les Rois dans une taſſe d'or; les gens de mediocre fortune dans une coupe d'argent; & les autres dans un verre de criſtal. Le bruit que cette liqueur fait en tombant dans la coupe eſt mille fois plus agréable que le concert le plus harmonieux; & ſon murmure vaut mieux que tous les agrémens de la Muſique. Admirable effet du divin Nectar! Tous ceux qui en boivent ſe ſentent Parfaitement heureux; & ils s'imaginent que rien ne manque à leur bonheur. Il y en a qui affirment que cette fontaine eſt un ruiſſeau du Fleuve Elicou; & cela pourroit bien être; car Horace, Martial & Arioſte, après avoir pris pieuſement de cette admirable boiſſon, faiſoient des Vers incomparables. D'autres à la verité n'ont pas ſi bonne opinion de nôtre liqueur, & ils pretendent que c'eſt un ſubtil poiſon. Que chacun en juge comme il voudra, pour moi je ſai que

ſes effets ſont merveilleux, & tout-à-fait rejoüiſſans. Un jour on engagea, par une partie de plaiſir & de divertiſſement, une grande Reine à venir voir nôtre Palais: cette Princeſſe étoit tourmentée d'une melancholie profonde, & ſans avoir le moindre ſujet de chagrin, elle étoit dans un abatement dont il n'y avoit pas moien de la tirer. Rien n'étoit capable de la divertir: ſes revenus immenſes, ſes ameublemens d'or & d'argent, ſes perles, ſes bijoux, ſes pierreries, toutes ſes richeſſes, toutes ſes magnificences ne lui faiſoient point d'impreſſion. Le Bal, la Comedie, les ſpectacles les plus beaux ou les plus riſibles, enfin tous les plaiſirs les plus piquans ne trouvoient chez elle aucune ſenſibilité. Elle étoit toujours chagrine, degoutée de tout, inſuportable a ſoi-même, & fatiguant les autres par ſa mauvaiſe humeur. C'eſt tout vous dire enfin qu'on la croioit une Atrabilaire incurable. Mais quand elle fut entrée dans la cour de ce Palais, & que s'étant aprochée de la fontaine elle eut bu de ce Nectar, alors ce fut une vraie metamorphoſe de ſon eſprit; les nuages ſe diſſiperent, la

joie parut peinte ſur ſon viſage, les ris les danſes, les jeux ſuccederent à ſa noire triſteſſe ; ſans avoir aucun égard à ſon rang, elle ſe divertiſſoit de tout; avouant qu'elle étoit auſſi heureuſe ; qu'elle avoit été miſerable. Quand je vis cette admirable cure, ce changement prodigieux, je ne balançai point à prendre mon parti : ce fut de renoncer à toutes les grandeurs, & de m'en tenir à une bonne bouteille de cette liqueur enchantée. Ne voit-on pas tous les jours les plus ſeveres Catons faire mille folies plaiſantes après en avoir bû ? Auſſi apelle-t-on avec juſtice cette divine boiſſon la joie du cœur.

Nos Voiageurs joignirent pluſieurs autres Pelerins qui prenoient la même route: ils étoient tous vieux, tous foibles: & comme le chemin étoit rude, on voioit bien qu'ils avoient fort fatiguez, & qu'ils avoient grand ſoif. Ces bons vieillards, dit le babillard, en veulent à la merveilleuſe fontaine de nôtre Palais; ils cherchent cette divine liqueur, parce qu'elle a la vertu de fortifier, & de rajeunir beaucoup. Quand les Pelerins eurent un peu avancé, ils oüirent un bruit qui leur paroiſſoit

com-

comme des éclats de joie; & aiant tourné la tête vers l'endroit, ils découvrirent que ces voix venoient d'une petite maison qui n'avoit nulle aparence. Elle étoit couverte de feüilles de vigne, & les murailles étoient tapissées de lierre. Voici la maison de la joie, le Palais du plaisir, s'écria le conducteur; contemplez le bel aspect que font ces feuilles de vigne & de lierre: les jardins les plus magnifiques, les tapisseries les plus rares & les mieux travaillées n'aprochent point de cette beauté naturelle: tous les ouvrages de l'art ne sont que les ombres des ouvrages de la Nature. Ah, s'écria Andrenius, que ce feüillage est charmant! je suis ravi d'être venu ici. Mais, dis moi cette verdure ne seche-t-elle point? Non, répondit le guide; on la conserve parce qu'on a grand soin de la bien arroser. Etant arrivez à la grande porte, ils remarquerent, qu'au lieu que le Palais de la Fureur étoit gardé par des Tigres, le Palais de la Valeur par des Lions, le Palais de la Science par des Aigles, le Palais de la Prudence par des Elephans, au contraire la porte de cette maison étoit gardée par des Loups endor-

endormis. On les invita fort obligeamment d'entrer, parce qu'on les reconut étrangers. Etant dans le Palais ils voioient aller & venir des Nimphes qui avoient le teint enluminé, rouge comme une betrave, ou blanc comme du linge, à la beauté Flamande ; & qui tenoient avec des mains tremblantes de beaux verres pleins d'une liqueur fumeuse, dont la couleur seule excitoit à boire. Cette maison de plaisir étoit située au milieu du passage de la vie : tous les Voiageurs y arrivoient si fatiguez, & avec une telle secheresse de gorge & de poumon, qu'ils avaloient les bouteilles entieres tout d'une haleine, n'aiant pas besoin de verre pour les desalterer. Ces Buveurs s'invitoient les uns les autres à se faire raison, & si quelqu'un moins alteré refusoit à boire, il avoit cent brocards a essuier ; on se railloit jusqu'à ce qu'il fit comme les autres, & qu'il s'enivrât aussi par compagnie. Courage ! disoient les meilleurs Officiers de Bacchus, à nôtre âge nous ne devons pas nous faire un scrupule de boire beaucoup : nous avons perdu nos forces, reparons les ; nôtre temperament est des-

desséché, humectons le; cela nous excuse, & ne vous souvenez-vous pas que du consentement de tous les autres hommes, cette boisson est nôtre lait. Courage donc, encore un coup : c'est une liqueur a qui rien ne manque pour contenter nos sens. Les yeux sont charmez de sa couleur, l'odorat est frapé de sa senteur, la bouche enchantée de son goût, les oreilles de l'agréable son des verres & des pots; en un mot ce jus c'est la source des plaisirs. D'ailleurs il n'y a pas de meilleur remede pour la santé, c'est la medecine universelle. Cette liqueur renouvelle le sang, rechauffe l'estomac, ranime les esprits, redonne des forces & de la vigueur, pour ce grand nombre d'obstacles qu'on rencontre dans le voiage de la vie. Il est vrai que nos pretendus sages veulent qu'on en use sobrement, & qu'on ne boive que pour la necessité; mais ne les croions pas: imitons la grande coutume, & bûvons jusqu'à tomber par terre comme des bêtes. Andrenius fut un de ceux-là, malgré le conseil & le bon exemple de Critile. Voila justement ce que produit le vice; il cause des chutes, il jette par terre;

au

au lieu que la Vertu éleve jusqu'au Ciel. Pendant qu'Andrenius dormoit privé de cette raison, qui est la veritable vie de l'homme, Critile fut curieux de voir toute la maison. Il remarqua bien des choses dont il resolut sagement de faire son profit. Premierement toutes les chambres de ce lieu étoient sales, enfumées, dégarnies, ou pleines de meubles viles, méprisables & malpropres. Il entra dans une où ceux qui se trouvoient là dansoient & sautoient comme des fous. La maitresse du logis accourut au bruit pour le faire cesser, mais dès que les danseurs la virent, ils la prirent par la main; & elle se mettant aussi à danser, fit de bon cœur ce qui auparavant la fâchoit si fort. Son mari ne pouvant resister à ce tintamarre vint à son tour pour mettre le hola, & fit tout comme sa femme. Quelques-uns disoient que cela venoit d'un charme qu'un passager avoit laissé dans cette chambre: mais Critile conut d'abord que c'étoit l'effet de l'ivrognerie, & il se retira. Il passa de-là dans un autre endroit, où des gens transportez de fureur, & armez differemment étoient aux prises. Les uns

uns tomboient morts ſous les poignards, les autres ſous les épées; les autres ſe bleſſoient à coups de couteaux; les autres ſaignoient de ce qu'on leur avoit jetté à la tête; enfin c'étoit un carnage affreux. Critile aiant diſtingué dans cette mélée un homme extraordinaire, & couvert du manteau Roial, il le reconut auſſi-tôt, & dit: ce Prince eſt le maitre du monde, mais il eſt l'eſclave du vin: dans ſon ivreſſe il poignarda ſon plus grand ami. On lui donna le ſurnom de grand Roi; mais celui de grand ſoldat lui convenoit mieux. Ce fut au même endroit que Critile vit la grande coupe dans laquelle un autre Roi bût, lors qu'étant ſur le point de mourir, il dit, je perds en mourant le Roiaume, le Ciel, & la vie, bûvons pour nous conſoler. Dans une autre place on en entendoit pluſieurs qui crioient; bûvons juſques à ce que nous ne puiſſions plus voir: ça, qu'on nous aporte du vin des deux couleurs; du rouge pour nous endormir, & du blanc pour nous reveiller: enfin Critile fut méné par ſon infame guide dans une cave qu'on appelloit *le Cabinet de la joie, & la retraite du plaiſir.*

sir. Il y trouva une groſſe femme, dont la ſeule vûë cauſoit du degout; quoi qu'elle fut poſtée en Reine, elle n'avoit rien qui imprimât le moindre reſpect. Le trône ſur lequel elle étoit aſſiſe étoit conſtruit de futailles toutes ſimples; & qui n'étoient couvertes ni relevées d'aucun ornement, Cette figure de Princeſſe avoit le teint de pourpre, le nez garni de boutons, & ſes yeux reſſembloient à deux eſcarboucles. Son Septre étoit une branche de vigne, chargée de feüilles; elle le tenoit d'une main, emploiant l'autre à boire de copieuſes razades à la ſanté de tous ceux qui l'aprochoient, & elle exigeoit rigoureuſement qu'on lui fit raiſon. C'étoit une choſe remarquable qu'à chaque fois qu'on réïteroit les ſantés, les bûveurs changeoient de viſage; car le premier verre de cette liqueur ne faiſoit que deſalterer; le ſecond rendoit gai; le troiſiéme troubloit un peu la raiſon; mais le quatriéme les rendoit abſolument ivres & brutes. La Reine voiant Critile l'invita à boire; mais il s'en excuſa, & il auroit tenu ferme ſans ſon guide: celui-ci lui remontra qu'il commettoit une incivilité, &

qu'il ne pouvoit pas honnêtement se dispenser de prendre le verre. Critile en gouta, puis se tournant vers son conducteur; Quoi, s'ecria-t-il, ce n'est que du vin? est-ce donc là ce que tu nommes *le Nectar des Dieux?* tu devrois bien plûtôt l'appeller du poison, puis qu'en effet il tuë la raison, & qu'il fait perir le corps & l'ame. Oh tems! oh mœurs! Autrefois dans ces heureux jours qu'on peut nommer le siecle d'or, puisque le bon sens & les vertus y regnoient, on ne prenoit du vin que par medecine: il se vendoit chez les Apoticaires, comme on vend à present les drogues des Indes par gros, ou tout au plus par once: les Medecins l'ordonnoient comme un cordial. Une once de vin, disoient-ils, mêlée avec une livre d'eau: avec cette temperature il produisoit des effets merveilleux. Un tems fut même qu'il n'étoit pas permis de vendre du vin dans les villes; tant on en craignoit la proximité. On l'avoit relegué dans les fauxbourgs. Si dans ce vieux tems-là on avoit vû entrer un homme dans un cabaret, ô Ciel! il auroit été perdu de reputation. Mais helas! qu'on est éloigné dans nôtre

tre siecle de cette bonne & loüable coutume! Les villes sont pleines de cabarets, & ces lieux de debauches sont souvent plus frequentez que les Eglises. Enfin on a converti en poison universel ce qui étoit auparavant un remede specifique.

Un bon serviteur de Bacchus qui entendoit ces reflexions ne put souffrir cette morale, & interrompant brusquement Critile, il lui dit; es-tu assés hardi pour injurier ici le vin, & pour le nommer poison? tu ne le conois guere, chetif bûveur d'eau; saches, saches que le vin rend mille bons offices à l'homme, & qu'il est son meilleur ami. Il corrige la crudité des fruits; il est essentiel sur le melon, sur les poix & sur les figues. Sans vin les legumes, le poisson, & le jambon feroient crever. On sait qu'il est admirable sur le lait; & quoi que son goût soit gâté par les alimens insipides, on a pourtant besoin d'en boire alors pour se remettre le cœur. C'est à cause de cela que dans les Païs marécageux où l'on boit peu de vin, on ne se porte jamais bien. De plus non seulement le vin repare le corps; mais il rejoüit aussi l'esprit; il

radoucit les amertumes de l'ame. C'eſt un manteau qui couvre la nudité du pauvre : il délaſſe la grande aplication des Rois. C'eſt le lait des vieilles gens. Il fortifie l'eſtomac, il nettoie les dents, il apaiſe la faim, il étanche la ſoif, il colore le viſage, il chaſſe les inſomnies, enfin on ne peut nombrer les biens qu'il procure, & les maux dont il preſerve, ou dont il guerit. Critile répondit à cela ; je pourrois vous faire voir le contraire de tous ces bons effets que vous attribuez au vin ; mais le lieu n'eſt pas propre, & je me contente de vous ſoutenir, que ceux qui en boivent trop ſe donnent plûtôt la mort, qu'ils ne ſe conſervent la vie. Le vin n'eſt bon que pour la neceſſité, & c'eſt à cauſe de cela même qu'il ne faudroit pas en uſer ordinairement ; car quand on s'y eſt accoutumé dans la ſanté, on ne peut plus s'en ſervir, comme d'un remede dans la maladie.

Il eſt à remarquer qu'à la Cour de cette Reine des bûveurs, il y avoit peu d'Eſpagnols, un peu plus de François, mais une infinité d'Allemans. Sur cela l'homme à langue percée dit à Critile : Savez-vous ce qui arriva quand on intro-

introduisit dans le monde le bon usage du vin? Un Marchand avide de profit chargea sur son vaisseau une grande quantité de tonneaux de vin, & les envoia d'abord en Allemagne. Comme cette pretieuse liqueur se trouva fort du goût des habitans de ce païs-là, ils en bûrent jusqu'au dernier excès. Delà le Marchand fit passer son vin en France; mais en traversant le Brabant, comme les futailles étoient entamées, on les remplit en passant de l'eau de l'Escaut; par consequent le vin n'aiant plus tant de force, ne produisit chez les François que de mediocres effets, il leur inspira simplement l'envie de danser, de rire, & de faire des caprioles; ensuite le Marchand passa en Espagne, & remetant encore de l'eau dans ses tonneaux, son vin n'étoit proprement que du lavage: ainsi il ne troubla point la raison des Espagnols, n'enflamma point leur flegme, & ne leur fit aucun mal. De là vient, ajouta le grand parleur, que les Allemans boivent leur vin pur; en quoi ils sont imitez par les Suedois & par les Anglois; que les François boivent leur vin avec un peu d'eau; & que les Espa-

gnols boivent plus d'eau que de vin.

Il arriva dans ce moment une chose assés ordinaire, mais qui n'en fit pas moins d'horreur à Critile. Cette Reine enivrée degorgea en si prodigieuse quantité qu'elle étoit presque noiée dans son vin; toute la cave en fut empestée d'une odeur si infecte, qu'il étoit impossible à ceux qui n'étoient pas ivres de la suporter. De plus on vit sortir de ce Lac empoisonné une infinité de monstres. Le premier étoit l'Heresie, principal fruit de l'ivrognerie; c'est ce fruit qui porte la confusion par tout, qui souleve les Sujets contre leur Roi, qui cause la tirannie des Princes envers les peuples. Mais puisque l'heresie est une rebellion contre Dieu, & contre la Religion, il n'est pas surprenant qu'elle produise la division entre les hommes A la suite de l'Heresie marchoient les harpies levant la tête, la Médisance, qui par son haleine empestée ternissoit l'honneur & la reputation des honnêtes gens; l'Avarice toujours prête à succer le sang des pauvres; l'Envie qui empoisonne les belles actions des Heros, & le merite de tout le monde. On remar-

qua

qua auſſi la fureur brutale des Minotaures, gens plus bêtes qu'hommes ; & la fauſſe ſubtilité du Sphinx, ſimbole des ignorans & des ſimples qui ont de la preſomption. La diſcorde, la guerre, la cruauté, parurent à leur tour ; trois forces pires que l'Enfer ; car elles portent partout la barbarie & la deſolation. Les Sirenes trompeuſes, & dont les attraits ſont mortels ; les Satirs & les Faunes, qui ſous une figure humaine ſont de veritables bêtes, n'y manquerent pas : en ſorte que ce Lac étoit une ſource de monſtres afreux que l'ivrognerie avoit fait naitre. Ce qu'il y avoit de plus ſurprenant, c'eſt que ces monſtres paroiſſoient des beautez aux yeux des partiſans de l'ivrognerie. On appelloit les Sirenes laſcives des Anges : on diſoit qu'un emporté, qu'un furieux étoit brave, intrepide. La médiſance & l'envie paſſoient pour des ſubtilitez d'eſprit ; on nommoit la diſcorde la guerre, & la cruauté juſtice, valeur & fermeté d'ame. La vanité & la preſomption s'appelloient élevation d'eſprit, enfin il n'y avoit rien là de ſi horrible, de ſi épouvantable qu'on ne lui trouvât un beau nom.

Critile apercevant qu'un de ces monstres aprochoit de lui, tout effraié voulut fuïr; mais le mauvais guide le retenant lui dit: ne crains point, il ne te fera pas de mal: il cherche plûtôt à te faire du bien. Ce n'est pas un monstre comme tu te l'imagines, c'est une beauté très-conuë dans les monde, & principalement dans les Cours: on ne peut vivre sans elle ni sans son amitié. Ceux qui sont desoccupez font tout leur plaisir de converser avec elle; & les plus sages lui font la cour. Comment l'apelles-tu? lui demanda Critile. Nous verrons dans le Chapitre suivant ce que le Causeur répondit.

CHAPITRE III.

La Verité en travail d'enfant.

L'Homme tomba dans une maladie qui attaquoit sa raison. Il lui survint une fiévre maligne de convoitise, laquelle fiévre redoubloit tous les jours par le dereglement de ses passions. Il sentoit des douleurs aigues; & ses sens étoient appesantis; il avoit perdu le

goût

goût des bonnes choses; il étoit tout de glace pour toutes les fonctions utiles & necessaires ; tourmenté d'une soif ardente & continuelle d'appetits dereglès ; la bouche amere du fiel de la médisance ; la langue noire de mensonges ; tous simptômes mortels. Dans ce pitoiable état le Ciel lui envoia ses Medecins, & le Monde les siens. Leurs sentimens étoient fort opposez sur la maniere de traiter le malade. Les Medecins du Ciel n'accordoient rien à son goût depravé ; mais les Medecins de la terre lui complaisoient en tout. La methode de ces derniers leur attira l'estime & la confiance de l'Homme. Au contraire il n'écouta point les Medecins du Ciel, à cause de leur trop de severité. Ils n'ordonnoient pourtant que de très-bons remedes, & ils apuioient leurs ordonnances sur l'autorité des Livres Divins. Les Medecins de la terre s'opiniatroient à ne donner point de remédes, disant que le moien de vivre sainement & longtems étoit de s'en passer, & que la santé ne depend pas des aphorismes. Ainsi lors que les uns lui prescrivoient l'abstinence, les autres lui ordonnoient de ne refuser rien à son

goût ; & de se satisfaire, tant pour la quantité que pour la qualité. Les premiers lui défendoient de contenter ses passions; les autres lui premettoient toute debauche & de boire l'iniquité comme le poisson boit l'eau. Les Medecins du Ciel étoient d'avis de purger toutes les méchantes humeurs, pour ôter la source du mal; mais ceux de la terre soutenoient qu'on devoit conseiller au malade tout ce qui pouvoit lui donner de la joie & du plaisir. L'homme voiant cette contrarieté d'ordonnances, se fit à soi-même cette leçon. Il y a une maxime qui dit, *Si de quatre Medecins trois ordonnent la purgation, & l'autre la défend, il ne faut pas se purger.* Cela est vrai, répondirent les Medecins du Ciel; mais une autre maxime de nôtre art dit : *Si de quatre Medecins trois défendent la saignée, & l'autre l'ordonne faites vous saigner.* Commençons donc par la saignée; la premiere chose que vous devez faire, c'est de restituer le sang des pauvres, & de rendre ce qui n'est point à vous. Comment, s'écrierent les Medecins de la Terre, affoiblir son malade, épuiser ses forces, & le reduire dans un état incura-

curable? Ces Medecins du Ciel, répondirent les autres, ne font point de cas du ſang d'autrui. Faiſons auſſi en ſorte, ajouterent-ils, que nôtre malade ne s'endorme point dans ſon mal; car le ſommeil pourroit le conduire à la letargie. Non, dirent les autres; il faut le laiſſer dormir; le repos lui fera du bien. Les Medecins du Ciel voiant qu'on n'egligeoit leurs remedes; & que le malade, bien loin de guerir, alloit de mal en pis, juſques là même qu'il ne lui reſtoit que fort peu de vie, lui declarerent l'extremité où ils le trouvoient. Mais le malade n'en voulut rien croire; il ſe moqua de leurs bons avis, & appellant un de ſes domeſtiques, il lui commanda de congedier les Medecins du Ciel; ce qui fut executé. Ces ſages Medecins ſe retirerent donc, & le malheureux homme étant demeuré ſous la ſeule conduite des Medecins de la terre, ſon mal augmenta de plus en plus, il ne fit que paſſer d'infirmité en infirmité, de vice en vice, & pour concluſion il mourut accablé de miſeres, & fut enterré dans l'Enfer.

Celui qui debitoit cette morale à Critile étoit un homme fort experimenté

dans le monde. Critile l'écouta avec plaisir, & faisant de serieuses reflexions sur ce qu'il venoit d'entendre, il conclut que les vices conduisoient l'homme à une mort certaine & éternelle; & que les vertus sont des remedes absolument necessaires pour lui conserver la vie, & pour lui procurer l'imortalité. Rien n'est plus vrai que cette morale, disoit-il, on ne guerit pas de l'avarice en amassant des richesses, ni de la gourmandise en vivant toujours dans la bonne chere. L'on ne devient point chaste parmi les plaisirs, ni humble dans les charges & dans les honneurs. Tant s'en faut, c'est là entretenir son mal, & l'aigrir de plus en plus. Lors se tournant vers son Guide, il lui demanda ce que c'étoit que ce monstre affreux qui avoit tâché de le surprendre, & qu'il avoit eu tant de peine à éviter. Je m'étonne, répondit le Guide, qu'il vous soit inconnu: il est pourtant, comme je vous l'ai dit, fort en vogue dans le monde; sa civilité, & sa politesse lui donnent entrée chez tous les Grands & dans toutes les Cours. C'est à cause de cela même, répondit Critile que je ne le conois pas, car on voit

tant

tant de ſortes de monſtres dans les Cours, qu'il eſt mal-aiſé d'en diſtinguer aucun. Celui-ci, repliqua le Guide, eſt le chef de tous les autres monſtres; faut-il vous le nommer? c'eſt l'ambition. Le nouvel ami de Critile, c'eſt-à-dire, l'homme à la morale, entendant cela, s'ecria; oh monſtre vraiment commun! oh vice univerſel! oh peſte de nôtre ſiecle! oh folie à la mode! ſi je le voiois encore, je lui dirois: Va monſtre dans la Babilone; va vivre parmi ceux qui te cheriſſent; va chercher tes compagnes, la tromperie, le menſonge, la fauſſeté, la trahiſon, la médiſance, & les chimeres: va parmi ceux qui s'imaginent d'être grands Seigneurs, & qui ne ſont pourtant que des phantômes; hommes ſans eſprit, & ſans diſcernement; très-ignorans, entêtez d'eux-mêmes pleins de preſomption, & de folles idées. Va parmi les flateurs effrontez qui loüent tout, & qui mentent toujours. Va chez les ſimples qui ajoutent foi à la flaterie, & qui veulent bien paier cherement la fumée d'un faux encens. Va parmi ceux qui ſe laiſſent amuſer & tromper dans leurs pretenſions; chez

certains Miniſtres d'Etat toujours trompeurs, qui promettent tout, qui rempliſſent les malheureux ſuplians de vaines eſperances, & qui les nouriſſent de vains & ſteriles complimens. Va parmi ces Creſus aparens, qui n'étant au fond que des gueux, promettent aux autres de les rendre riches. Va parmi ces politiques capricieux, amis de nouveautez dangereuſes, inventeurs de ſubtilitez mal-fondées, qui voulant s'ériger en gens d'Etat, ſont de vrais broüillons, & mettent tout en confuſion. Va chez ces Auteurs modernes, qui avec toute l'enflure de leur ſtile n'ont ni élevation, ni Solidité, & dont les ouvrages peſez à la bonne balance ne valent rien; des fleurs ſans fruits; de gros tomes ſans aucune ſubſtance, enfin des corps ſans ame. Va dans ces tribunaux où l'on n'entend que des menſonges, & dans ces Ecoles où l'on n'enſeigne que des Sophiſmes. Va chez ceux qui veulent paſſer pour nobles, & ſe fourer partout, & ne ſont pourtant que de la plus baſſe extraction. Va parmi ceux qui trompent pour ſe bien marier. Va chercher les Adonis & les femmes fardées, les jeu-

nes

nes gens qui mentent, les vieux qui trompent, & les amis qui trahiſſent. Va te joindre aux autres vices qui infectent ce monde criminel que j'ai quitté, & qui eſt un vrai labirinte de pieges & de fauſſetez. Ce ſera par de telles invectives que je me défendrai contre ce monſtre de l'ambition, & que je l'éviterai en toutes occaſions, quoi qu'en faiſant cela ce ſera fuïr tout le monde. Je me trouve fort heureux de m'être echapé de lui, dit Critile, & d'avoir pris ſi à propos le chemin de la verité, puiſque j'ai eu le bonheur de rencontrer un nouveau Guide qui me paroit fort éclairé. C'eſt beaucoup, répondit le Devin (car on l'appelloit ainſi) que tu aies pû ſortir d'un lieu ſi dangereux. Ce n'a point été ſi heureuſement, reprit Critile, que je n'y aie laiſſé la moitié de moi-même Il a falu m'y arracher d'un ami qui s'apelle Andrenius. Helas! la brutale ivrognerie l'a emporté: les ſoupirs, & les larmes l'empêcherent de continuer. Conſolez-vous, repliqua le Devin, il n'eſt pas juſte que vous ſouffriez pour les ſottiſes des autres: cependant pour vous ſatisfaire, retournons où vous

avez

avez laissé vôtre ami; & ce sera là que je vous ferai voir l'admirable vertu de l'antidote que je porte contre le poison du vin. L'ivrognerie, ajouta-il, est le dernier coup que le vice porte contre l'homme, & la plus mortelle atteinte qu'il puisse donner à la raison. On raconte sur ce sujet que les vices aiant fait une ligue contre l'homme, pour mieux faire réüssir leur projet, lui declarerent la guerre chacun par ordre. La gourmandise attaqua son ennemi dés la naissance: l'impureté le batit dans la jeunesse: l'avarice, dans l'age viril: & l'ambition dans la vieillesse. Mais les vices voiant que l'homme avoit eu le dessus, & qu'il triomphoit même de l'ambition dans sa vieillesse, ils élurent pour leur chef l'ivrognerie, & ils lui confierent toutes leurs forces. Ils ne se tromperent pas dans leur choix; car l'ivrognerie s'étant introduite chez l'homme par ruse, par finesse, & cachée sous le voile de la necessité lui inspira l'amour du vin sous le nom du lait, du soutien, de la consolation des vieillards: peu à peu elle se rendit maitresse de la place; elle ferma les yeux de l'homme, elle obscurcit sa

rai-

raiſon, & elle ouvrit la porte à toutes ſortes de vices: de ſorte que l'homme qui juſques là s'étoit conſervé integre & vertueux dans ſa vieilleſſe, ſe trouva tout enſemble impudique, emporté, médiſant, grand parleur, ambitieux, avaricieux, extravagant, & tout cela parce qu'il s'enivroit.

Nos Voiageurs s'entretenant ainſi arriverent à la maiſon de l'ivrognerie, & conſequemment à la ſource des vices. Ils y trouverent Andrenius couché par terre, enſeveli dans le ſommeil & dans le vin. Ils l'apellerent par ſon nom: mais, lui chagrin de ce qu'on l'éveilloit, repondit: laiſſez moi, laiſſez moi dormir: vous m'avez fait grand tort; j'étois dans un ſonge admirable. Se peut-il, dit le Devin, qu'un ivrogne faſſe de beaux ſonges? C'eſt le propre des grands hommes, ils ont de grandes rêveries. Laiſſez moi, vous dis-je, reprit Andrenius, je voi mille merveilles. Dis plutôt mille monſtres, repliqua le Devin. Que pourrois-tu voir, aveuglé comme tu es par le ſommeil & par le vin? Je voi, dit-il, que la terre n'eſt point ſtable, puis que je ſens qu'elle tourne & que tout

tourne

tourne avec elle. Je ne trouve presque point de gens raisonnables dans ce monde-ci ; car la plus grande partie des hommes regardent le Ciel avec mépris. Tout ce que je voi me semble de l'air, du vent, de la fumée. Le Soleil & la Lune n'ont point de clarté, les étoiles sont obscurcies. Je voi les prairies changées en des terres affreuses, & les fleurs converties en charbons. Les droits boitent, & les boiteux vont droit : les sourds ont l'oreille bonne, & ceux qui n'ont pas l'ouïe mauvaise, ne veulent point entendre. Ceux qui devroient être les derniers sont les premiers : on saute du haut en bas sans passer par les degrez. L'or n'est plus pesant, les plumes l'emportent : les plus habiles sont les plus méprisez : les moins capables & les plus hardis parviennent aux charges. Je voi voler & piller sans qu'on s'y oppose, car les grands voleurs volent impunément. Les jeunes gens méprisent les vieillards & les traitent avec une fiere hauteur : la protection tient lieu de merite : on donne le commandement des troupes aux plus lâches, & les plus braves gens sont sans emploi : toutes les

les recompenses sont pour un favori souvent très-indigne homme: La pudeur s'attire la honte; le mensonge est en credit, il faut savoir mentir pour réüssir. On est sourd aux conseils du sage, & on plaisante sur les sinceres avis. Le Devin vouloit faire taire Andrenius, mais il n'y eut pas moien, l'ivrogne continua sur le même ton: Oüi, je dis que tout va à rebours, du haut en bas, du bas en haut; que les gens de merite ne sont bons à rien; que les plus sages sont les moins estimez; que ceux qui n'ont point d'honneur sont les plus honorez: les bêtes passent pour des hommes, & les hommes passent pour des bêtes: le plus ignorant est savant, pourvû qu'il soit riche. Ceux qui ont le plus de bien sont les plus inquiets, & les plus chagrins: plusieurs Seigneurs sont miserables. Je voi quantité de malheureux avant la naissance, & beaucoup d'heureux après la mort. On parle par énigme; on ne se sert que de mots à double entente; enfin on n'est jamais prèt à executer ce qu'on promet.

Andrenius en auroit dit bien davantage, sa langue étoit un torrent, &

ses

ses rêveries auroient duré bien longtems, si le Devin ne lui eut appliqué son remede pour lui faire passer le sommeil & le vin. Ce fut de lui mettre dans une coupe de vin, non pas une anguille, suivant l'opinion mal fondée du vulgaire; mais un serpent, simbole de la prudence. Si-tôt qu'Andrenius eut pris ce remede il revint à soi-même, & conçut dès ce moment-là une aversion particuliere pour le vin, ce poison mortel du jugement & de la raison. Le Devin lui aida à sortir du bourbier des vices, & du lac des monstres où il étoit, pour le conduire à la contemplation des merveilles qui ont de la réalité,

Ce Devin étoit un de ces éclairez qu'on rencontre quelquefois dans le pelerinage de la vie; son habileté étoit si grande, qu'il disoit à tous ceux qu'il rencontroit les plus considerables époques de leur vie passée; & leur predisoit tout ce qui devoit leur arriver jusques à la mort. Nos deux Pelerins l'écoutoient avec admiration; & ils ne pouvoient s'étonner assez de ce qu'il savoit tout ce qu'ils avoient fait. En poursuivant leur chemin ils trouverent

un

un homme de très-mauvaiſe mine ; le Devin le regardant dit ; n'eſperons rien de bon de cet homme-ci ; & il ne ſe trompa point. Il vit un louche, & il declara qu'il voioit tout de travers. Voiant un boſſu il devina qu'il avoit de méchantes inclinations. Il dit à un boiteux qu'il s'engageoit dans de mauvais pas. Il découvrit la diſſimulation d'un ſourd : enfin il montroit au doigt tout homme qui avoit quelque défaut naturel, diſant qu'il faloit s'en garder. Voiant entre autres un Seigneur riche & fort prodigue, on voit bien, dit-il, que celui-ci n'a point travaillé pour amaſſer ſon bien ; car qui ne l'a pas gagné ne ſait pas le garder. C'étoit ainſi que ce Devin expliquoit les choſes comme s'il les avoit vûës ; mais il en reveloit d'autres encore bien plus difficiles ; & qu'il n'étoit preſque pas poſſible de ſavoir. Voiant paſſer un Seigneur dans un équipage magnifique, il dit : vous voiez ce caroſſe-là ; avant deux ans vous le verrez changé en charrete, pour conduire ſon maitre à l'Hôpital, ce qui eſt arrivé dans un lieu où on bâtiſſoit un Palais ſuperbe, qui s'imagineroit, dit-il, que cet Hôtel

de-

deviendra un jour un Hôpital? Ce qui peu de tems après ne manqua pas d'arriver effectivement; car cette maiſon devint la retraite de certains pauvres invalides & malheureux. Il dit d'un certain perſonnage qui avoit beaucoup d'amis, qu'il ſeroit avancé dans les charges, & la choſe alla de même. Il predit au contraire d'un autre qui n'avoit nul ſuport, qu'il ne réüſſiroit jamais dans ſes entrepriſes: ce qui ne fut que trop vrai. Un ſimple lui demandant combien de tems il vivroit, il examina ſa phiſionomie, & aſſura qu'il vivroit cent ans; & que s'il eut continué à vivre dans ſa ſimplicité, il auroit vécu dix ſiécles. A un autre qui ne ſe mêloit point des affaires des autres, il pronoſtiqua qu'il ſurpaſſeroit l'âge de Mathuſalem. Il lui ſuffiſoit de parler à un homme, ou méme de l'enviſager pour lui dire a point nommé qu'elle étoit ſa patrie. S'il lui reconnoiſſoit de l'invention & de l'induſtrie, il concluoit qu'il étoit Italien: à un homme fier de ſa beauté, il diſoit qu'il étoit Anglois: à un homme groſſier, qu'il étoit Allemand; à un éventé, un eſcarbillard, qu'il étoit François; & ainſi

de

de toutes les Nations. De plus il devinoit les conditions & les emplois. Voioit il quelqu'un qui avoit l'air affable & ouvert, & qui avoit toujours le chapeau à la main; qui prendroit, dit-il, cet homme-là pour un enchanteur? effectivement c'en étoit un, car il charmoit tout le monde par ses civilitez. Il en vit qui promettoient tout, qui accabloient tout le monde de belles paroles, & il jugea qu'ils ne contenteroient que les simples. D'un homme qui répondoit à tout le monde avec douceur & sans jamais se rebuter, il soutint qu'il ne faisoit jamais de bien à personne; car comme dit le Proverbe, * *La salive trop douce marque beaucoup de bile.* D'un autre qu'il voioit entrer souvent dans une maison, il dit, celui-ci a quelque affaire d'intérêt en tête. A un homme qui publioit indiscretement plusieurs veritez, il predit beaucoup de chagrins. Il predisoit à chacun l'état où il se trouveroit à la mort: aux prodigues, l'Hôpital; aux avares, l'enfer; aux seditieux, la potence; aux mutins, la prison. Il savoit certainement par quelle mort chacun

* Proverbe Espagnol.

cun devoit mourir. Les usurpateurs, par le poison; les voleurs, par la corde; les calomniateurs, par la bastonnade, &c. mais les prudens, les savans & les gens de merite en general devoient mourir tranquillement, & jouir après cette vie-ci des recompenses éternelles.

Que vôtre savoir est étendu, s'écria Andrenius, & que je souhaiterois en savoir autant que vous! si vous vouliez bien m'aprendre cette Astrologie je vous serois trop redevable. Il me semble, reprit Critile, qu'il ne faut point d'Astrolabe pour tout ceci, & que pour deviner des choses si ordinaires & si naturelles, il seroit inutile de consulter les Astres. Il est vrai, répondit le Devin; l'experience & le tems vous rendront aussi savant que moi; mais avançons chemin, continua-t-il, & je vous conduirai dans un lieu où personne ne veut aller. Pourquoi donc nous y mener, dirent-ils, puis que tout le monde l'évite? C'est par cette raison même, répondit-il; il faut fuïr la foule & chercher la solitude. Je voudrois pourtant bien vous conduire auparavant en Italie, Pais fort celebre en

en Europe : on dit que c'eſt le centre des grands hommes ; mais c'eſt auſſi le centre des hommes ruſez, diſſimulez, & qu'on ne peut preſque pas conoitre. Nôtre voiage d'Allemagne, diſoit Andrenius, à été fort remarquable par la diverſité de rencontres. Je me l'étois figuré tel, répondit Critile, & cependant de tous les Païs que nous avons parcourus, c'eſt celui que je trouve le moins agréable. Et moi tout au contraire, reprit Andrenius, c'eſt celui que j'ai trouvé le plus charmant ; ſoit la haute Allemagne, ou la baſſe : le genie de ces Peuples me revient tout-à-fait. Pluſieurs tirent l'étimologie de ce mot *Germania* du verbe Latin *germinare*, qui ſignifie produire ; car en effet l'Allemagne eſt fertile en tout ce qui eſt utile à la vie humaine ; elle eſt una mere feconde de tout ce qui eſt neceſſaire pour l'entretien, pour l'honneur & pour le plaiſir de ſes habitans. Il eſt vrai, repliqua Critile ; elle a abondamment de tout, mais beaucoup plus de mauvais que de bon. Les Allemans ſont de grands corps, mais ordinairement ils ſont plus riches en taille qu'en eſprit. Ce n'eſt pas une ſeule

Province, reprit Andrenius, mais plusieurs, qui toutes ensemble forment une Contrée de très-grande étenduë: chaque Potentat est un Roi; chaque Ville est une Cour; chaque maison un Palais; chaque Chateau une Citadelle D'ailleurs les Villes y sont fort peuplées, & remplies de la plus ancienne Noblesse; ornées de Temples somptueux, de bâtimens magnifiques; fortifiées de maniere qu'elles sont presque imprenables. Je croi, dit Critile, que ce grand nombre de Souverains qu'il y a en Allemagne, est ce qui fait son plus grand malheur. Toutes ces Têtes differentes ont de differens caprices; & cette diversité est une source inépuisable de divisions: de plus, dans ce païs-là les Sujets paient cherement les sottises du Prince, comme dit Horace. On ne peut au moins disconvenir, repliqua Andrenius, que l'Allemagne ne soit le païs du monde le plus abondant en toutes choses. Si on surnomme l'Espagne, la riche; l'Italie, la noble; l'Allemagne doit être surnommée l'abondante. Quelle quantité de bleds, de bétail, de poisson, de fruits, enfin de tout! Elle est or-

née

née de jardins & de forêts, embellie de prairies; entrecoupée d'une infinité de Rivieres toutes navigables, si bien qu'on peut dire que l'Allemagne seule contient plus de fleuves qu'il n'y a de ruisseaux dans les autres païs; plus de Lacs que les autres n'ont de sources, plus de Palais que les autres n'ont de maisons, & plus de Cours que les autres n'ont de Villes. Je conviens de tout ce que vous dites là, reprit Critile, mais je croi que l'abondance de l'Allemagne lui tourne en ruïne: car sa fecondité lui sert à fournir de quoi allumer des guerres continuelles, & à entretenir contre elle-même de nombreuses Armées. Le Devin prit alors la parole, & leur demanda s'ils avoient été contens des Allemans. Leurs sentimens furent encore oposez sur cela comme sur toute autre chose. Andrenius en étoit charmé, & Critile rien moins que cela. Andrenius ne cessoit d'admirer leur taille, leur beauté, la simplicité de leurs habits, l'abondance dans leurs repas, & sur tout leur bon goût pour le vin. Ils sont genereux, continuoit-il, ils épargnent sur les ajustemens & sur les meubles de quoi re-

galer continuellement leurs amis : enfin tout me charme en eux : Noblesse, personnes, humeurs & inclinations. C'est vous dire tout que je me reconois tout-à-fait dans les Allemans, & que je trouve une simpatie entiere entre eux & moi. Pour moi, dit Critile, je les ai reconus fort grossiers pour la plûpart aimant extremement à boire & guere moins à manger. Ils font en cela des dépenses excessives. Le vin les anime pour le moins autant que l'esprit ; leur langue est la plus ancienne de toutes, mais aussi la plus barbare ; rien de plus impoli que leurs manieres. Ils aiment à voiager, & ils ont raison ; car sans cela ils ignoreroient ce que c'est que la vie civile. Il y a des Allemans assez habiles dans les Arts Mecaniques, mais très-peu dans les Arts Liberaux ; toute leur science consiste en industrie. Ils se piquent de Noblesse, plût à Dieu qu'il se piquassent de Religion & de pieté. Les autres païs de l'Europe ont donné le jour à d'illustres Prelats, à des Chefs d'Ordres Religieux, & l'Allemagne au contraire. . . . .

La conversation de nos Voiageurs fut

fut interrompuë par une foule de gens, qui avec une précipitation extraordinaire se jettoient à droit & à gauche sans savoir où ils alloient, paroissant tout épouvantez & hors d'haleine, d'avoir couru. Le rare de la chose étoit que les plus grands hommes paroissoient le plus effraiez, & que les boiteux couroient plus vîte que les autres. Nos deux Pelerins ne se deconcerterent point, quoi que fort surpris néanmoins de cette nouvelle avanture. Ils s'informerent d'où venoit cette confusion. Quelle folie, disoient-ils, & quel peut en être le sujet? Oh, qui que vous soiez, leur dit alors un de ces fuïards, vous êtes ou très-sages ou très-fous d'aller contre le torrent. Nous ne sommes point sages, répondit Critile, mais nous cherchons la sagesse. Fuions, fuions, crioit-on de toutes parts, car la voici qui enfante: disant cela ils passoient comme des éclairs, & ils alloient tous plus vîte que le vent. Et qui est donc cette enfanteuse? disoient nos Voiageurs. Je me l'imagine à peu près, répondit le Devin. Je suis fort trompé si cette troupe fugitive, ne vient pas du Roiaume de la Verité où nous al-

allons. Malheureux Roiaume, repliqua un de ceux qui fuioit, où l'on est toujours maltraité & toujours en peine. On en deteste la demeure de cette Verité ; sur tout aujourd'hui que tout y est en desordre & en confusion. Pourquoi donc cela? demanderent nos gens, que s'y est-il passé de nouveau ? Vous ne savez donc pas, répondit quelqu'un, la plus grande nouvelle qu'on puisse entendre? Les évenemens arrivent bien tard jusques à vous. Sachez-donc que la Verité est en travail d'enfant. Comment en travail d'enfant ? Ouï, prête à mettre au monde une autre elle-même. N'est-ce que cela ? dit Critile; & cela seul seroit-il capable d'avoir consterné tant de peuples ? Comment n'est-ce que cela? s'écria un Courtisan; il paroit bien que vous venez d'Allemagne car vous êtes armez d'un grand flegme : si aujourd'hui une seule Verité porte le trouble par tout, & cause tant de chagrin qu'aucun homme ne la peut suporter, que sera-ce quand la Verité engendrant d'autres Veritez, & celles-ci en produisant encore d'autres, tout le monde s'en trouvera peuplé ? Qui feront les hommes

aſſez hardis pour oſer habiter la terre? Le monde deviendra un deſert. Ni le Noble ni le Roturier, ni le Marchand ni l'Artiſan, ni le Maitre ni le Valet, enfin perſonne ne ſera propre à vivre parmi tant de Veritez. Si pour une ſeule Verité qui échape, un homme eſt malheureux toute ſa vie, que ſeroit-ce s'il en avoit dit pluſieurs? Ah, on peut deſormais fermer le Palais, & deſerter les Maiſons Roiales. Il n'y aura plus de Cours, ni de Courtiſans. Si une ſeule Verité eſt ſi difficile à digerer: que ſera-ce quand on les entendra toutes? Je croi pourtant, dit Critile, que tous les hommes ne craignent pas également la Verité, & qu'au contraire il y en a beaucoup qui l'aiment? Helas, répondit le Courtiſan, s'il s'en trouve un ſeul qui l'aime, on devroit lui ériger une ſtatuë. Trouverez-vous un ſeul homme qui ſe faſſe un plaiſir de s'entendre dire ſes veritez, ſoit en particulier, ſoit en public? Il n'y en a point: ainſi toutes ces veritez ſeroient autant de bleſſures très-douloureuſes, & il faudroit bien du tems pour les guerir. Dites à une femme qu'elle eſt laide & vieille, vous verrez comment el-

le se trouvera offensée. Reprochez à un grand Seigneur sa fierté & vous verrez comment il s'emportera. Qu'on fasse souvenir à un homme, qui se pique d'une noble extraction, de la bassesse de son orgine ; qu'on fasse conoitre à cet homme qui veut passer pour sage, & qui affecte un dehors bien reglé, qu'on est informé de ses debauches ; qu'on reproche à un riche héritier la mauvaise foi de son Pere, & à un favori son premier état, & on verra les chagrins, les querelles, les procès, les agitations, les troubles, les tourmens, les frenesies que ces veritez causeront. Ne vous étonnez donc plus si nous fuions la Verité : on ne peut trop la fuir, puis qu'elle porte le poison avec elle. Quelques-uns pourtant crioient, Verité, Verité, mais ce n'étoit qu'à l'égard des autres. Andrenius étoit tout à-fait surpris que des Princes & que des Seigneurs s'enfuissent devant la Verité. Encore pour le Vulgaire, disoit-il, passe, car son ignorance fait qu'il ne s'émeut de rien. A ce moment-là les cris redoublerent, & on entendit une confusion de voix qui disoient : Princes fuiez, fuiez grands Seigneurs,

car la Verité enfante. A ces cris on vit quantité de Grands hâter le pas, & courir plus vîte que des cerfs. On remarqua qu'un Prince se jetta dans le chemin d'Italie, païs où l'on craint plus la Verité, qu'on ne craint le regard du Basilic. Andrenius demanda, comment la Verité, qui étoit aussi vieille que le monde, pouvoit avoir des enfans? Ce n'est pas d'à present qu'elle est grosse, lui répondit-on : sa grossesse est fort ancienne; & on dit que c'est le tems qui l'a engrossée. Si cela est dit Andrenius, elle mettra au monde bien des sortes de choses, & très-prodigieuses. Mais pourquoi n'enfante-t-elle pas tous les ans, sans ainsi faire de son ventre un reservoir de veritez? ces enfans seront vieux avant d'être nez. C'est, lui repliqua-t on, que la Verité conçoit dans un siécle pour enfanter dans l'autre, & les Veritez qu'elle enfante ne sont point vieilles, mais éternelles. Ne savez vous pas que semblable à ces fruits, dont le goût n'est agréable que lors qu'ils sont pourris, la Verité n'est bonne que long-tems après que les choses sont passées? Aparemment, reprit Andrenius,

 qu'au

qu'au tems du ſiécle d'or, la Verité enfantoit tous les jours. Point du tout, dit quelqu'un, car comme elle n'avoit rien à dire, elle ne concevoit pas; tout étoit public, rien n'étoit caché: mais à preſent elle craint de mettre au jour, comme la femelle du heriſſon qui craint de mettre ſes petits au monde, parce qu'ils la piquent vivement en ſortant de ſon ventre. Puis qu'il y a ſi longtems que la Verité a concû, & que tant d'évenemens ont ſuccedé les uns aux autres, on doit s'attendre, dit Andrenins, que ce qu'elle enfantera ſera un tiſſu de prodiges & de merveilles. Je crains tout le contraire, reprit Critile, peut-être ſeront-ce des monſtres affreux, des choſes difformes, groſſieres & hideuſes. Le tems nous l'aprendra répondit le Devin; ce qu'il y a de ſûr, eſt que ſi elle a conçû, elle enfantera infailliblement, & comme dit le Sage: *Qui pourra retenir la parole une fois concuë?*

Dites-moi, je vous prie, continua Andrenius, n'a-t-on jamais conſulté les Oracles, pour ſavoir ſi elle enfantera mâle ou femelle? Oui, répondit le Devin: dès qu'on s'aperçut que la Ve-

rité étoit enceinte, tous ceux qui y prenoient intérêt étant chaudement alarmez, & tombant dans une inquietude qui ne leur laiſſoit aucun repos, conſulterent l'Oracle. Celui-ci répondit qu'elle enfanteroit un Monſtre. Imaginez-vous quelle terreur ſe repandit parmi eux. Pour ſe conſoler ils s'adreſſerent à un autre Oracle, qui répondant à leurs ſouhaits, predit que l'enfant de la Verité ſeroit tout charmant, que ce ſeroit un prodige de beautez. Cette opoſition de réponſe jetta ces conſultans dans un embaras terrible; ils ne ſavoient à quoi s'en tenir. Pour ſe délivrer d'une ſi fâcheuſe ſituation, ils entreprirent d'étoufer l'enfant dans le ventre de ſa mere, mais ce fut en vain, & ils ne ſavoient pas que les Veritez ſont immortelles: Et comme la Guadiane ſe cache ſous terre d'un côté, & ſort de l'autre; ainſi la Verité qui aujourd'hui eſt cachée & comme enſevelie, ſe découvre aprés quelque tems, & paroit en public. Mais vous, reprit Andrenius, qui êtes ſi ſavant dans l'art de deviner, qu'en penſez-vous? Ne ſauriez-vous nous dire ſi cet accouchement produira un monſtre ou

une merveille? Je prévois, répondit le Devin, qu'elle accouchera de deux enfans, l'un sera un monstre pour les-fous, & l'autre un enfant merveilleusement beau pour les sages.

Comme nos Pelerins en étoient là, ils furent interrompus par le bruit que faisoit un homme, dont la figure étoit à faire rire. Il crioit en fuiard, & poussant pour se faire taire place tout ce qu'il trouvoit dans son chemin, moi fou; on me traite de fou: moi qui donne la sagesse aux autres? un menteur moi, qui fais profession de détromper tout le monde? Qui est donc cet original-là? demanda Andrenius. C'est, lui répondit-on, le Bouffon d'un tel Prince. Est il possible, reprit Critile, que ce Prince si sage, & qui a merité le beau surnom de Prudent, honore un fou de sa confidence? C'est, lui répondit-on, parce qu'il est excellemment prudent, qu'il veut bien causer familierement avec un fou. Comme il aime à s'entendre dire ses veritez, & qu'il n'y a qu'un Bouffon qui ose prendre cette liberté, il le souffre & lui donne permission de tout dire, afin d'aprendre ce qu'il veut savoir.

Ne vous etonnez pas quand vous voiez les Rois environnez de fous, & leur Cour pleine d'idiots; c'eſt moins pour ſe divertir que pour être informez de ce qui ſe paſſe. Hâtons le pas; je vous prie, continua le Devin; nous aprochons de la Cour de la Verité. Comment, lui repliqua-t-on, la Verité n'a point de Cour, car il n'y a point de Cour ſur la terre où l'on diſe la Verité Peut-on apeller Cour un lieu où on ne ment point, où l'on ne ſait ce que c'eſt que de feindre, où il ne ſe debite pas chaque jour mille fauſſetez? Il n'eſt donc pas permis de mentir dans la Cour où nous allons? reprit Andrenius, ſi pour ſortir d'embaras on avoit beſoin de quelque detour adroit, ne ſeroit-il pas permis de le mettre en pratique? Point du tout; on n'y ſouffre pas même les équivoques ni les mots à double entente. Bien loin de diſſimuler la Verité, comme font les hipocrites, on eſt obligé de la dire en toute occaſion. Ces Loix me paroiſſent trop rigoureuſes, dit Andrenius, je ne m'en accommoderois nullement; ainſi j'ai bonne envie de fuir comme les autres; mais auparavant eclairciſſez moi, s'il vous

 plait,

plait, un peu davantage: A cette Cour de la Verité y défend-on aussi de suposer quelque excuse pour se défaire des importuns? n'y permet-on jamais de dire des flateries aux Princes, & de faire des complimens aux Courtisans? Rien de tout cela; point de deguisement; il faut y parler avec la derniere sincerité, & dire les choses comme elles sont. Je vous repete donc, dit alors Andrenius, que je n'y veux point aller. Je me conois, & je sens bien que je ne pourrois jamais me soumettre à des régles si sévéres: le moien de vivre dans un endroit où quelques petits détours à la mode me seroient interdits? Je renonce dès aujourd'hui à cette Cour de la Verité; & je suis très-sûr qu'en cela j'imite un grand nombre de gens. C'est bien abuser des termes de donner le nom de Cour à un lieu inaccessible à toute adulation: cette Cour seroit donc sans Courtisans? Comment peut-on nommer Cour un endroit d'où la malice & la malignité sont bannies pour jamais? & où c'est un crime que d'emploier l'artifice pour éviter les peines & les embaras? Cette Reine a-t-ella donc une suite? trouve-t-elle des gens

gens qui veulent s'attacher à ſon ſervice? je m'imagine qu'elle eſt toute ſeule à ſa Cour, & qu'elle en eſt le Fenix. Vous vous trompez, répondit le Devin; la Verité a beaucoup plus de Courtiſans que vous ne penſez.

Il faut ſavoir, que lors que la Verité fut bannie du monde, & qu'on plaça le Menſonge ſur ſon Trône, peu de tems après on tint un grand Conſeil, (comme le raporte un ami de Lucien) où l'on propoſa de la faire revenir: & cela à la ſollicitation preſſante, & aux vives inſtances de ces mêmes hommes qui l'avoient chaſſée. Ils ne pouvoient plus vivre ſans elle: leurs femmes, leurs enfans, leurs domeſtiques les trompoient tous les jours: on n'entendoit par tout que des menſonges, ce qui cauſoit de grandes confuſions, & de grands troubles. Le monde étoit comme une Tour de Babel, on ne s'entendoit plus les uns les autres: quand on diſoit oui, cela vouloit dire non; car on jugeoit de la penſée des hommes par le contraire de ce qu'il diſoient; enfin on ne pouvoit faire fond ſur rien. Les hommes ne ſachant donc plus où ils en étoient, reconurent leur

ſotiſe, & reduits à une eſpece de deſeſpoir, ils crioient, Verité, Verité. On chercha divers moiens pour remedier à ces deſordres, ſans pouvoir y réüſſir. Mais voions comment on executa la reſolution de remettre la Verité ſur le Trône. Les Politiques jugeoient la choſe impoſſible, ne conoiſſant aucun païs par où on pût faire rentrer la Verité dans le monde. L'Italie, diſoient-ils, n'y eſt point propre: ce ſeroit une folie de la faire paſſer par la France: pour l'Angleterre, il ne faut pas y penſer: il y a des difficultez preſque inſurmontables pour la faire rentrer par l'Eſpagne. Enfin après pluſieurs ſéances la derniere reſolution fut, qu'on deguiſeroit ſi bien la Verité qu'elle ne ſeroit preſque plus reconoiſſable. En execution de ce deſſein, on convint que la Verité ſeroit enduite ou couverte de ſucre pour cacher ſon amertume; & qu'on emploiroit l'ambre pour empêcher qu'on ne ſentit ſa deſagréable odeur; qu'après l'avoir miſe dans une coupe d'or, on publieroit qu'il n'y avoit point au monde de liqueur ſi douce, de boiſſon ſi delicieuſe que celle qui étoit dans cette coupe, &

que

que tous les Nectars de la terre n'en aprochoient point ; que cela feroit revenir à chacun l'envie d'en boire ; & qu'ainsi on pourroit en donner à toutes sortes de gens. On commença donc par la presenter aux Princes, afin que leur exemple excitât & animât les autres à avaler le calice : mais, helas ! les Princes ont le goût trop fin, & l'odorat trop subtil pour être trompez. Ils découvrirent bien-tôt l'amertume de la Verité, & ils la rejetterent. Des Princes on vint aux savans ; & on ne doutoit point que la Verité ne fut de leur goût, puisque dans leurs écrits ils ne s'étudient qu'à la trouver. Mais à peine en eurent-ils quelques goutes dans la gorge qu'ils les rejetterent, disant que la Theorie les occupoit assez, qu'on ne devoit pas les assujettir aussi à la pratique ; & que fort contens de leurs speculations, ils se soucioient peu d'en venir aux effets De là on passa à la Noblesse ancienne & moderne qui se pique de Verité ; mais si-tôt que ces Gentilshommes avoient seulement moüillé les levres, ils les serroient bien vîte : ils se renvoioient la coupe les uns aux autres, & pas un n'en but. On

fut

fut donc obligé d'inviter les Artisans, & de les presser de boire ; mais ils refuserent constamment la coupe, & dirent, helas! nous mourrions de faim si nous avions la Verité dans la bouche Les Marchands & les Tailleurs ne voulurent pas même la voir ; & c'est depuis ce tems-la qu'ils choisirent toujours des lieux obscurs pour en faire leurs magasins & leurs boutiques : Les Courtisans n'en voulurent point entendre parler; pas une seule femme n'eut envie d'en tâter : quelques-unes même s'écrierent : * *Une femme sans deguisement, c'est une bourse sans argent*. Ainsi la Verité étant rebutée généralement, & pas une condition ne s'accommodant d'elle, on resolut d'en faire l'essai sur les petits enfans, afin que la suçcant avec le lait, leur goût se fit peu à peu à son amertume. Cela eut quelque succès, mais il ne faloit s'adresser qu'à de petits enfans ; car ceux qui avoient tant soit peu de raison, à l'imitation de leurs parens, ne vouloient point de la coupe. On la presenta ensuite aux fous & aux simples, & ils burent tous copieusement. On trompoit les enfans

* Proverbe Espagnol.

enfans par la fausse douceur: mais les fous & les simples se trompoient eux-mêmes; & sans prendre garde si le breuvage étoit doux ou amer, *ils* l'avalerent à bon compte, & se remplirent ainsi l'estomac de toutes sortes de Veritez. C'est pourquoi il n'y a que les enfans, les fous, & les simples, qui disent les choses tout comme elles sont; eux seuls sont aujourd'hui les Courtisans de la Verité.

Nos Pelerins avec cette morale se trouverent à l'entrée d'une grande Ville ouverte de tous côtez: les ruës étoient droites, nettes, larges, sans aucuns tours ni detours, n'aiant toutes qu'une issuë: les maisons étoient de cristal; toutes découvertes & sans toits; on y voioit ni portes, ni fenêtres fermées; les grilles & les jalousies n'y étoient point en usage: on y respiroit un air pur; l'on y joüissoit d'un Ciel toujours serain; jamais de Soleil caché, jamais de nuage sur l'horison. Critile fut surpris de voir un païs si different de tout le reste du monde; & Andrenius s'écria: où sommes-nous? Que cette Cour est deserte! C'est, répondit le Devin, quelle est très-peu frequentée

tée. Un ſavant a dit, que la Cour de Babilone oppoſée à celle de la Verité, a été même juſques à nos jours la plus grande Cour du monde, & celle où s'eſt trouvé un plus grand nombre d'hommes, quoi qu'on diſe qu'il y ait eu dans l'ancienne Rome ſix millions d'habitans ; & quoi qu'on diſe auſſi de Pequin Capitale de la Chine ; qu'un homme monté au plus haut clocher découvre des maiſons à perte de vûë ; encore que la Ville ſoit ſituée dans une plaine.

Les Voiageurs entrant dans la Ville, remarquerent que pluſieurs perſonnes qui paroiſſoient de qualité, avant de mettre pied à terre prenoient la precaution de ſe mettre force coton dans les oreilles. Critile demanda au Devin ce que cela ſignifioit, conjecturant que ces Seigneurs n'aimoient pas la Verité. Vous n'y êtes pas, répondit le Devin ; ils l'aiment paſſionément. Pourquoi donc ſe bouchent-ils les oreilles avec tant de ſoin ? repliqua Critile. Un de ces Seigneurs l'entendant, répondit : y a-t-il un ſi grand miſtere à cela ? Non, dit un autre, mais une grande malice. Sur cela il s'éleva une diſpute entre eux

deux.

deux. Eſt-il d'un homme ſage de donner un dementi? demanda le premier: C'eſt agir en homme ſage d'averer un fait, répondit l'autre, & je ſoutiens que la Verité eſt la choſe du monde la plus douce. Moi, dit l'autre, je ſoutiens que c'eſt la plus amere. Les enfans qui aiment la douceur diſent la Verité, donc elle eſt douce, continua le premier: les Princes qui ſont ennemis de l'amertume ne veulent point gouter de la Verité, donc elle eſt amere, repliqua l'Antagoniſte; celui qui la dit eſt un fou. Celui qui l'écoute eſt ſage, répondit-on. Ils diſputoient de la ſorte lors que le Devin ſe plaçant entre eux, leur dit, mes amis, point tant de mots, & un peu plus de raiſon, avec le ſecours d'une diſtinction vous ſerez d'accord. La Verité eſt douce à la bouche, mais elle eſt dure à l'oreille. Il n'y a rien de plus agréable que de la dire; il n'y a rien de plus chagrinant que de ſe l'entendre dire: & la perfection d'un homme ne conſiſte pas à dire les Veritez aux autres, mais à bien recevoir les ſiennes. Ne voiez-vous pas tous les jours des vieillards remplis de bonne opinion d'eux-mêmes,

mes, ſe plaire extrémement à médire de chacun, ſans pouvoir ſuporter qu'on leur remontre le moindre de leurs défauts ?

Nos gens ſe promenant dans la Ville, Andrenins n'oſoit preſque avancer, tant il avoit peur de rencontrer un enfant, un fou, ou un ſimple. Dès qu'il apercevoit quelqu'un de ces trois ordres, il pâliſſoit, & on auroit crû qu'il alloit évanoüir. Ils ouïrent des choſes qu'on n'avoit jamais entenduës; ils virent des hommes qu'on n'avoit jamais ni vûs ni conus : enfin ils trouverent *l'homme de parole* ; ils reconurent *l'homme d'integrité*, *l'homme raiſonnable*, *l'homme ſans artifice* ; *les femmes ſans déguiſement*, *& ſans tromperie*, tous perſonnages prodigieux. Critile étonné de voir tant de merveilles à la fois : d'où ſortent, s'écria-t-il, d'où ſortent ces gens-ci, qui ſont tout differens de ceux que j'ai rencontrez pendant le long cours de mon pelerinage ? Je ne puis me laſſer de les voir, de les étudier, & de les reconoitre : c'eſt à preſent, contiua-t-il, que je goute le vrai plaiſir de la vie. Je me figure n'être plus ſur la terre, mais au Ciel.

A present je croirai ce qu'on me dira, au lieu qu'auparavant j'étois obligé de suspendre mon jugement, & de prendre une année de tems pour savoir la verité de ce qu'on m'avançoit. Y a-t-il un plus grand bonheur que de vivre parmi des gens de bien, de verité, de conscience, & d'integrité? Dieu me preserve de retourner parmi des menteurs. Mais ce grand plaisir ne dura guere; car lors qu'ils entroient dans la grande place qui est devant le Palais transparent de la Verité, ils entendirent des cris effroiables: c'étoit comme si des Geans avoient crié à plein gosier: prenez garde au monstre; fuiez, car la Verité en est accouchée d'un, qui est laid, horrible, & abominable. Il a des ailes au moins, il vous attrapera: fuiez. A cet horrible tonnerre de voix tout le monde prit la fuite, & personne n'osoit regarder derriere soi. Critile même, qui le croiroit? entrainé par l'exemple, & par la foule, couroit comme les autres, sans que les raisons ni les prieres du Devin le pussent retenir. Où allez-vous? lui cria-t-il. Je vais, répondit Critile, où le torrent m'emporte.

Pen-

Penſez bien à ce que vôus faites, repliqua le Devin, vous abandonnez le Ciel. Il n'eſt pas en mon pouvoir de m'arrêter, reprit Critile. Nous verrons dans la ſuite quel étoit ce monſtrueux enfant d'une ſi belle mere, & où la fraieur conduiſit nos deux Pelerins.

CHAPITRE IV.

Le Monde déchiffré.

ON peut apeller l'Europe la face du Monde : ce viſage eſt majeſtueux en Eſpagne ; beau en Angleterre ; vif en France ; modeſte en Italie ; frais en Allemagne ; agréable en Pologne ; dedaigneux en Moſcovie ; fier en Grece ; & ridé en Suede : c'eſt ce que diſoit à nos deux Pelerins un homme qu'ils avoient rencontré, après avoir quitté le Devin. Vous avez pris là une bonne & loüable reſolution, continua-t-il ; on ne peut rien faire de plus utile, que de voir le monde, & ſur tout les Cours ; ce ſont des Ecoles où on aprend la ſageſſe, la politeſſe, & les belles manieres

res de la vie.. Vous deviendrez hommes en conversant avec des gens qu'on peut veritablement appeller des hommes ; & c'est en effet voir le monde que de le conoitre, & de reflechir sur ce qu'on voit. La vûë est bien peu de chose si l'esprit ne la rend utile par la reflexion. Pour aprendre à vivre dans le monde, nous n'avons pas besoin d'autres instructions que de celles que le monde même nous donne. Les Cieux sont comme des peaux étenduës, dit le Sage, ce sont des parchemins sur lesquels sont imprimez en caractéres lumineux les merveilles qui sont au dessus de nous ; nous n'avons qu'à lire. Mais il n'est pas si aisé de conoitre ce qui se passe ici bas ; car cette partie inferieure du Livre du monde est en chifre. Le cœur humain est deguisé, & impenetrable : on n'y peut rien entendre, à moins qu'auparavant on ne l'ait étudié attentivement ; & à moins aussi qu'on n'ait la clef pour le déchifrer, on se trouve dans le dernier embaras, & on liroit ce Livre toute sa vie sans y rien comprendre. Comment se peut-il, dit Andrenius, que le monde soit en chifre ? Ignorez-vous une chose si importante ?

cante ? répondit l'autre ; avez-vous donc voiagé si long tems sans vous être encore aperçû de cette verité ? Quel jugement avez-vous fait, quel fruit avez-vous tiré de tout ce que vous avez vû ? Quel étoit, à vôtre avis, ce premier enfant de la Verité que tout le monde fuioit, & que vous avez fuï comme les autres. Qui seroit-il, répondit Andrenius, sinon un monstre des plus affreux, puis qu'il remplissoit tous les cœurs d'épouvante & de terreur. Vous ne l'avez point connu, reprit le Moraliste, je vous aprens que c'est la haine, la fille ainée de la Verité : la Verité la produit, mais les hommes la conçoivent : la Verité l'enfante, mais les hommes ressentent les douleurs de l'accouchement. Et l'autre enfant de la Verité, demanda Critile, celui qui est si beau, si agréable, mais que nous n'avons pû voir, ni connoitre ? C'est vers lui, repondit l'interprete, que je souhaite vous conduire, afin que vous le conoissiez, & que vous admiriez ses manieres honnêtes, discretes & civiles. Nous avons eu bien du malheur, dit Andrenius, de n'avoir pû voir la Verité, quoi que nous aions sejourné dans le

le lieu de sa demeure, & que nous aions presque été jusqu'aux portes de son Palais. On m'en a dit tant de bien, que j'ai un regret inexprimable de ne l'avoir point vûë. Vous ne l'avez point vûë? reprit l'Interprete; voilà comment on se trompe. Plusieurs ne reconnoissent la Verité que dans les autres, & ne l'aperçoivent point en eux-mêmes: plusieurs savent à fond les devoirs & les fautes de leurs voisins; ils en parlent publiquement, ils aprouvent ou desaprouvent: mais ils ferment les yeux à leurs propres défauts. Ils sont fort instruits de la mauvaise conduite de la fille de leur voisine, & de la femme de leur prochain; mais ils sont très-ignorans de ce qui se passe dans leur propre maison. N'avez-vous donc pas remarqué toutes ces beautez admirables qui se promenoient par les ruës de la Ville? Oui, répondit Andrenius, j'y ai distingué de très-belles personnes. Et bien, dit l'Interprete, toutes ces charmantes filles étoient autant de Veritez, & celles qui étoient les plus avancées en âge étoient les plus belles; car le tems qui flêtrit toute chose, embellit la Verité. Suivant ce que

vous me dites là, repliqua Critile, je croi avoir vû la Reine ; car elle avoit sur la tête une Couronne d'une branche de Peuplier, entrelacée avec une branche formée d'aulne, ce qui convient très-bien à la Reine des tems ; car les feüilles blanches du Peuplier designent la clarté du jour, & les feüilles noires de l'Aulne marquent les ténébres de la nuit. C'étoit elle-même, répondit l'Interprete. Ah, s'écria Andrenius, m'étant aproché d'elle, & voulant lui baiser la main, je me sentis les levres si ameres que je me retirai bien vite. Et moi tout au contraire, reprit Critile, sa main me sembla plus douce que le miel. Je m'apliquai aussi beaucoup à examiner tous ses traits, je la trouvai aussi belle que douce. Et à moi, reprit Andrenius, elle me fit une impression tout contraire, car elle me parut adominable.

Je reconois, dit alors l'Interprete, que vos goûts & vos esprits sont bien differens, ce qui plait à l'un déplait à l'autre. Ce n'est pourtant pas que je ne sois fort difficile à contenter, répondit Critile. Et moi, dit Andrenius, que je ne me contente facilement ; car com-

comme je ſai que chaque choſe a ſon bon côté, je le prens, & je tâche de m'accommoder à tout: c'eſt là le ſavoir vivre du monde. Ouï du monde fou & ſimple, repliqua Critile. L'Interprete les interrompit pour leur dire; avez-vous déja oublié que tout ce qu'il y a dans le monde a beſoin d'être dechifré, à cauſe que tout eſt contraire à ce qu'il paroit? Ceux qui ſemblent bons, ſont méchans; ceux qui ſe piquent de ſcience, ſont ignorans: juſques aux amis, aux peres, aux meres, aux enfans, tout, dis-je, eſt en chifre. Quand on dit noir, il faut entendre blanc; quand on dit pain, on doit entendre terre; quand ont dit vin, cela ſignifie de l'eau; & puiſque les élemens mêmes ſont ainſi deguiſez, que ſera-ce des hommes? Où vous vous imaginerez trouver quelque ſolide, il n'y aura que de la fumée: où vous eſpererez rencontrer quelque ſubſtance, ce ne ſeront que des dehors: ce que vous aviez crû parfait, vous le trouvez defectueux. Ainſi il n'y a qu'une ſeule choſe au monde qui ſoit effectivement ce qu'elle paroit être; c'eſt la femme. Comment, reprit Andrenius

la femme? qui n'eſt que tromperie, & qu'artifice? C'eſt répondit l'Interprete, que la plus grande partie des femmes paroiſſent méchantes, & elles le ſont en effet. Pour le reſte du monde, il faut être très-expert en l'art de déchifrer pour ne s'y pas tromper : & pour ne point lire tout le contraire de ce qui en eſt. N'eſt-il pas vrai que ſans un grand voiage du monde, vous ne pouriez jamais conoitre que celui qui vous fait force civilitez cherche à vous tromper ; que celui qui vous baiſe les mains, voudroit vous les mordre : que celui qui vous careſſe le plus, eſt le plus diſpoſé à vous trahir ; que celui qui vous promet beaucoup, ne vous tiendra rien; que celui qui s'offre à vous ſecourir, abuſe de vôtre credulité. Combien y en a-t-il qui aiant le malheur de ne comprendre rien à ces caracteres d'eſprit ; & qui n'aiant jamais étudié la matiere des intentions, matiere à la verité impenetrable, ſe laiſſent tromper auſſi aiſément que des aveugles? Les ſavans appellent ce déchifrement l'art de bien raiſonner.

Andrenius lui demanda : ceux-ci que nous rencontrons ne ſont-ils pas hom-

hommes par tout païs ? L'Interprête ne pouvant s'empêcher de rire, lui dit: vous étes bien étranger dans le chifre mon ami, si vous en saviez les régles, vous verriez bien que ces gens ci ne sont que les Diphtongues. Quelle bête est-ce qu'une Diphongue, demanda Andrenius. C'est répondit l'Interprete, un rare mêlange; figurez-vous un homme tout femme dans ses inclinations & dans ses manieres: un mari qui obéït à sa femme; une femme qui commande en maitresse: un homme qui a soixante & dix ans est encore enfant: un homme chamaré d'or & d'argent qui manque de chemise: un Espagnol Francisé, mêlange abominable! un maitre qui se laisse conduire par son valet: un composé d'Ange & de Demon, c'est-à-dire d'un beau corps & d'une vilaine ame. Tout cela, ce sont des Diphtongues. Il y en a aussi de santeté, & d'ambition; mais la plus grande partie des diphtongues qu'on trouve dans le monde, ce sont des assemblages de bête & d'homme, ou d'homme & de bête; comme d'un renard & d'un politique; d'un loup & d'un avare; d'un brave & d'un tigre;

d'un nain & d'un singe ; d'un geant & d'un élant. Vous trouverez que ceux qui ont le moins d'esprit & de merite ont le plus d'orgueil & de presomption ; & que les genies les plus bornez, sont les plus insuportables. Il y en a, dont la conversation est fade & ennuieuse ; on peut les appeller des diphtongues d'homme & de statüe. Il y a des Hercules qui portent une quenouille au lieu de massüe ; ce sont des diphtongues de mâle & de femelle ; le nombre en est très-grand : mais ceux qui sont les pires, & qui empoisonnent le monde, ce sont les diphtongues du Vice sous l'aparence de la Vertu. Ce sont ceux-là qui ruïnent le plus l'Empire de la Verité ; car la Verité n'a point de plus mortels ennemis, que le deguisement, & que l'hipocrisie. Vous verrez des Republiquains préferer leur intérêt particulier au bien public ; des artisans se piquer de Noblesse ; des moutons avec la toison d'or ; & des ânes couverts de pourpre. Tous ces gens-là sont des diphtongues fort remarquables. Il s'en trouve même dans les fruits : on vous vendra un fruit pour l'autre ; & lors que vous vous attendrez

drez à quelque chose d'excellent, vous aurez le chagrin de ne posseder rien qui vaille. Car, croiez moi, il n'y a nul fond à faire sur la parole de l'homme.

Le second chifre est la Parenthese : cette figure, comme vous savez, est une piece hors d'œuvre mais qui néanmoins peut entrer dans le discours sans en gâter le sens. On appelle de ce nom ce qui ne sert qu'à embarasser le monde. Par exemple dans des maisons de Noblesse titrée, & où les qualitez sont grandes & magnifiques, on vous dira, c'est ici le cinquiéme Duc de la famille; cet autre est le sixiéme Comte de sa Maison: faites alors une parenthese de ce cinquiéme Duc & de ce sixiéme Comte, vous verrez que sans faire aucun tort à leurs illustres ancêtres on peut les oublier. Rein n'est plus ordinaire dans la lecture du Livre du monde, que de rencontrer ces Parentheses, & presque toujours elles sont hors de propos. Cet art de déchifrer me plait beaucoup, dit Critile; & je ne manquerai pas de m'en servir en toute occasion, pendant le reste de mon voiage du monde. Et combien y a-t-il de chifres dans le monde? demanda Andrenius. Il y

en a trop pour pouvoir fixer le nombre; répondit l'Interprete ; & de plus tous très-difficiles à connoitre. Tout ce que je puis faire pour vôtre ſervice, c'eſt de vous en expliquer quelques-uns; car il me ſeroit impoſſible de vous les enſeigner tous. Le chifre le plus mal-aiſé, & celui qui comprend preſque la moitié du monde, c'eſt l'*&c.* J'avois bien ouï dire pluſieurs fois qu'on ſe ſervoit de ce chifre, répondit Andrenius; mais je n'avois jamais reflechi là-deſſus, & j'ignore entierement la force & la ſignification de ce chifre. N'avez-vous jamais vû deux perſonnes, reprit l'Interprete, qui ſont arrêtées à cauſer, ou qui ſe promenent enſemble: s'ils voient paſſer quelqu'un ; Conoiſſez-vous celui-là? demande l'un. Si je le connois, répond l'autre, & qui ne le connoitroit ; c'eſt lui qui a fait ceci, cela, telle ou telle choſe, *&c.* Ah je vous entends; à preſent je le conois bien auſſi. Et cette femme que voila, n'avez-vous pas entendu parler de ſa méchante conduite, & de ſes *&c.*, c'eſt elle dont la ſœur, *&c.* Il arrive la même choſe quand deux gens ſe querellent ; ils ſont alors dans la conjoncture du monde la plus

plus favorable pour être bien déchifrez. Ils debutent par se reprocher tout ce qu'ils savent l'un, de l'autre ; vous êtes un voleur, dit l'un, un miserable, un *&c.* C'est bien à toi a parler, lui répond l'adversaire, toi qui es un infame, un debauché, un *&c.* Cet *&c.* comprend tout ; il n'excepte rien. Voiez, dit-on, ce monstre, qui vit en communauté avec cette belle femme, vous croiez peut-être qu'il est son mari. Est-ce que je me trompe? dit l'autre ; Assurément vous vous trompez ; il ne l'est point, & ne le fut jamais. Eh que lui est-il donc ? C'est son *&c.* Celle ci passe pour la fille de cette Dame ; cette autre dit qu'elle est tante ou cousine, il n'est rien de l'un ni de l'autre : ce sont des *&c.* Il y a une infinité de choses que la bien séance & la discretion défendent de nommer, lesquelles s'expliquent parfaitement par un *&c.* ; & je vous assure que ce chifre exprime beaucoup plus qu'on ne sauroit croire. Combien y a-t-il de gens qui ne parlent que par *&c.*, & qui écrivent de même ? Je voi bien, dit Andrenius, que cet *&c.* est un fecond & dangereux terme ; qu'il dit de cho-

choſes ! il n'y a point de folie, de ſotiſe, d'extravagance, de mauvaiſe avanture, qu'il ne puiſſe ſignifier. Dieu nous garde d'un *&c.*; c'eſt en abregé tout ce qu'on peut dire de plus injurieux. Pourſuivons, reprit l'Interprete, je vous aprendrai le ſens d'un autre chifre : il n'eſt pas ſi general, ni ſi commun que le précédent; mais il eſt tout auſſi important, & bien plus difficile : on l'appelle le chifre d'admiration; il faut avoir l'eſprit fin & pénétrant pour le comprendre; c'eſt par lui qu'on dechifre l'affectation des hommes. De ceux, par exemple, qui s'écoutent parler, comme ſi tout ce qu'ils diſent en valoit la peine; ils raiſonnent de tout; ils decident ſur tout ; & cela ſans ſcience & ſans jugement : ces gens ne ſont proprement que des affectez, que des preſomptueux, que de petits eſprits ; en un mot, ce ſont des chifres d'admiration. Vous en voiez d'autres qui marchent gravement, & tout de méme que s'ils comptoient leurs pas, il y en a qui ſe piquent de ſavoir tout ce que les autres ignorent, & qui ne parlent que par énigme : leur but eſt de paſſer pour des hommes rares, pour de grands hom-

hommes, & dans le fond rien n'eſt plus mince que leur merite; ce ne ſont que des chifres d'admiration. N'en voit-on pas pluſieurs qui ſemblent ſe feliciter de ce qu'ils ſont au monde; & qui croient leur vie fort importante à la Republique? ce ſont encore de vrais chifres d'admiration. Ajoutez y ces viſages compoſez qui vous affectent un air doux, honnête, riant; mais ſur tout modeſte; vous les voiez baiſſer les yeux, incliner la tête, & parler à voix ſi foible, qu'on a bien de la peine à les entendre; toujours pleins de complimens, de cérémonies, de façons: ces gens, ſi on veut les croire, ont toujours hâte, ils ſont tous les jours attendus en quelque endroit de conſequence; on les ſouhaite par tout; ceux là, dis-je, dont le caractere n'eſt pas le moins degoutant, ne ſont que des chifres d'admiration. Vous aurez vû auſſi ſans doute de ces Savans à longue robe, qui vendent bien cher leur ſcience; mais peut être n'aurez-vous point fait reflexion que ce qu'on achette d'eux n'eſt pas ſcience; & que ces ſortes d'hommes lettrez ſont plutôt des chifres d'admiration que de vrais ſavans.

Enfin tous les hommes, dont je viens de vous parler, ont l'aparence & la figure de quelque chose, & cependant ils ne sont que des points d'admiration en chifre.

Que doit-on penser, & que pensez-vous vous-même, dit Andrenius, de ces colosses vivans, de ces hommes à si grande stature, & à taille si haute, qu'il semble que la Nature les ait élevez au dessus des autres pour leur commander; Aussi ordinairement ils jettent un regard méprisant & dedaigneux sur les hommes d'une taille petite ou mediocre, & ils nous regardent du haut en bas, comme si nous étions Nains auprès deux. Ne faut-il pas dire que ces grands corps sont bien plus hommes que les autres; car enfin il y a tel de ces Geans d'une hauteur si énorme, qu'il faudroit trois ou quatre petits hommes pour le former.

Vous lisez très-mal dans le Livre du monde, repondit l'Interprete, & vous ne verrez jamais que ceux qui sont d'une taille demesurée aient beaucoup d'esprit. On ne les regarde point dans le commerce de la vie comme des gens avec qui il y ait à profiter: rarement ils ont

ont du ſavoir ; ils ne ſervent ſur la terre qu'a embaraſſer : ils ſont dans la claſſe d'un certain chifre qu'on apelle hyperbole ; car il ne faut pas le meſurer par la hauteur, mais par le prix. Ce que la nature a prodigué dans leurs jambes, elle l'a épargné dans leurs cervelles ; leurs eſprits ſont beaucoup trop petits pour animer de ſi grands corps ; & c'eſt ce qu'on reconoit aiſément, pour peu qu'on les étudie dans leurs diſcours deſtituez ordinairement de ſens & de raiſon. Vous les voiez marcher d'une fierté incroiables ; comme leurs pieds gagnent beaucoup de terrain, ils ne s'inquietent point de marcher vers le Ciel ; & leurs ames toutes occupées des choſes baſſes & terreſtres ſont trop peſantes pour s'élever aux veritez d'en haut. Lors donc que vous rencontrerez de ces hyperboles dans le Voiage du Monde, vous n'avez qu'à les déchifrer de la maniere que je viens de vous l'enſeigner. Cela n'empêche pas que le Vulgaire ne ſe paie de leur bonne mine & de leur grandeur ; car les ignorans font conſiſter la beauté dans la quantité, & non dans la qualité ; ils meſurent les gens à l'aune, comme dit le Proverbe,

&

& dès que quelqu'un a la taille élevée, ils en conçoivent une bonne opinion. Ce n'est pas que je n'avoüe qu'une belle taille & un grand air, pour peu qu'il soit animé, & que l'esprit paroisse dans les yeux, ne satisfasse beaucoup; mais à parler generalement, je vous le repete, ces gros corps sont des chifres d'hyperbole.

Par la raison des contraires, dit Critile, quélle idée devons nous avoir de ceux qui sont comme les Antipodes de ces Geans? de ces petits hommes qui se fourent par tout, aimant à se faire voir, marionettes vivantes, & toujours en mouvement; phioles de vif argent qui n'ont jamais de repos, & qui allongent toujours le coû, comme s'ils sentoient qu'effectivement leur corps est un foureau trop petit pour leur ame. Ces homuncules sont affectation depuis la tête jusques aux pieds, toujours remplis de leurs petites personnes, ils s'enorgueillissent de peu de choses; semblables en cela à ces cheminées basses & étroites qui fument toujours. Ces gens-là, répondit l'Interprete, ne doivent pas être pris comme des lettres dans la lecture du Livre du Monde, mais com-

comme des points, comme des virgules, comme des accens qui servent à faire lire les lettres, les sillabes, les mots & les phrases. Il n'y a qu'à les voir, & qu'à les entendre, pour se persuader qu'ils ne sont pas dignes d'être mis en ligne de compte. J'ai conu un très-habile Ministre d'Etat, qui ne vouloit jamais parler à ces petites machines humaines, ni méme les écouter; car, disoit-il, ils ont la mauvaise foi enracinée, & comme concentrée dans leurs entrailles; ce sont comme certains petits insectes, dont la piquure est très-douloureuse. Mais je ne veux pas oublier à vous enseigner un autre chifre aussi très-utile, & qui est fort à la mode. Ce chifre fait comprendre une infinité de choses, mais toutes par anthitese; & c'est pour cela qu'on doit le lire à rebours. Par exemple, celui-là avec sa grande chevelure & son plumet sur le chapeau, n'a-t-il pas l'air d'un Mars? il n'a pourtant pas plus de cœur qu'une poule, il n'est brave & conquerant qu'en amour. Cet autre avec sa longue robe d'Avocat, & sa gravité Ciceronienne, n'a-t-il pas la mine d'un Bartole? c'est un ignorant

néan-

néanmoins qui sait a peine quatre mots de Latin, & qui a apris par routine la Pratique & les formalitez du Bareau, son ignorance n'empêche pas qu'il n'ait la vogue, & qu'on ne vienne le consulter de toutes parts. A ce propos il me souvient qu'un de ces Avocats vouloit un jour obliger un forgeron à quitter son voisinage, parceque, disoit-il, les artisans, dont le métier étourdit, ne doivent pas avoir leurs boutiques proche les gens de Lettres; mais le forgeron le fit taire en lui disant; je quiterai le voisinage, quand Monsieur l'Avocat m'aura prouvé qu'il est savant, & qu'il est bien fondé pour le qualifier homme de Lettres. Regardez ce Seigneur, c'est un grand Ministre d'Etat; du moins il en occupe le poste: mais au lieu de se sacrifier au bien public, il ne pense qu'à ses propres intérêts; qu'à faire une fortune immense, qu'à profiter en son particulier de l'argent de son Prince; pendant qu'il laisse perir les soldats de misere, & les plus braves Officiers de chagrin. Le Monde est plein de ces sortes de gens qui sont tout autres qu'ils ne paroissent: ce sont des Acteurs qui joüent des Personnages

tout-

tout-à-fait differens de ce qu'ils ſont: ce ſont eux qui donnent le ſpectacle; mais les ſpectateurs font toujours le ſujet de la piéce; & ſoit Comedie, ſoit Tragedie, c'eſt toujours l'Aſſemblée qui defraie le Théatre. Ne croiez pas que tous ceux qui paſſent pour ſages, pour braves, pour ſavans, le ſoient effectivement: Aiez ſoin de les examiner, & pour n'y être point trompez, jugez en par la regle de l'Antitheſe; car le loup ſe couvre ſouvent de la peau de brebis. Vous trouverez des voleurs habillez en gens du premier ordre; vous rencontrerez des brutes dans les chambres Roiales, & des ânes dans le Sanctuaire. Vous verrez des artiſans ſe mettre au rang des Nobles, les petits Gentilshommes pretendre au Titre d'Excellence, & ceux qui ſont élevez à quelque dignité, vouloit être traitez de Princes. Si quelqu'un vous promet d'abord & ſans balancer ce que vous lui demandez, inferez de là qu'il ne s'en ſouviendra plus, dès qu'il vous aura quité. Quand on vous repond ouï, ouï, vous devez l'entendre comme ſi on vous répondit non, non; car comme deux negatives valent une affir-

affirmation, auſſi deux affirmatives valent une negation. C'eſt pourquoi vous devez eſperer tout du non, non, & craindre tout du ouï, ouï. Le Medecin parle en chifre lors qu'on lui preſente de l'argent, & qu'il dit non, non. Quand quelqu'un vous répondra, je penſerai à vôtre affaire, je vous reverrai, c'eſt comme s'il vous diſoit, il eſt tout-à-fait inutile que vous vous repreſentiez devant moi. Quand on vous dit j'irai chez vous, cela ſignifie qu'on n'y metrra point le pied. Si au contraire ils vous diſent de venir chez eux, comptez qu'ils donneront ordre qu'on vous refuſe l'entrée. Quand on vous demandera ſi vous avez beſoin de quelque choſe, cela veut dire qu'on n'eſt point dans la diſpoſition de vous le donner. C'eſt auſſi de cette maniere-là que vous devez interpreter tous les complimens qui ſe font dans le monde. *Je ſuis tout à vous*, ſignifie je ne me ſoucie point de vous. *Je me rejouïs de vous voir*, ſignifie j'évite autant que je puis de vous rencontrer. Les ſimples donnent dans tous ces paneaux-là; mais ſi-tôt que l'occaſion ſe preſente de déchifrer ce qu'on leur a promis, ils ſe trouvent trompez.

Il y a d'autres chifres bien plus difficiles qu'on appelle *la grande Science*. Nous les remettrons à une autre fois. Critile qui avoit gardé le silence pendant tout le tems que l'Interprete avoit parlé, lui dit : les chifres que vous nous avez nommez sont très-communs: les enfans même les savent par cœur : mais je voudrois bien que vous nous aprissiez ceux qui sont plus difficiles. Il est vrai, répondit l'Interprete, que les enfans, dès qu'ils peuvent parler, aprennent les chifres que je viens de vous expliquer; mais avec cela ils parviennent à l'âge meur sans les avoir compris. Contentez-vous donc pour le present de ce que je vous ai dit, étudiez le bien, & faites en vôtre profit: c'est une clef pour l'intelligence d'une partie du Livre du Monde. Je viens de vous donner des leçons pour bien conoitre, & pour bien entendre ; je vous expliquerai une autre fois l'art de bien parler.

Ces entretiens les conduisirent insensiblement au milieu d'une place qu'on appelloit *la place de l'Aparence*. Elle fourmilloit de gens qui y abordoient de tous côtez. Les choses les plus

plus mépriſables y paroiſſoient comme ſi elles avoient eu beaucoup de grandeur & de dignité. Il y avoit ſur cette place pluſieurs boutiques, dans leſquelles des ouvriers travailloient à divers ouvrages avec beaucoup d'induſtrie, de ſubtilité, & d'invention. Dans une de ces boutiques on tiroit du fer & d'autres matieres encore plus communes & plus abjectes; & on les doroit ſi proprement qu'elles paroiſſoient de veritable or. La pierre, le bois, le foin, la paille, on auroit pris tout cela pour ce precieux metal; il n'y avoit pas juſques au fumier qui ne brillât comme de l'or pur. Il eſt vrai que la beauté de tous ces ouvrages étoit paſſagere: que quand la dorure s'effaçoit on découvroit les choſes dans leur naturel. C'eſt bien ici, s'écria Critile, où on peut dire à la lettre, que tout ce qui reluit n'eſt pas or. C'eſt ici, réprit l'Interprete, qu'il faut mettre ſa raiſon en œuvre, & tenir toujours à la main la clef des chifres pour diſtinguer le veritable or d'avec celui qui ne l'eſt qu'en apparence. Par exemple il ſe trouve des Auteurs qui ont ſoutenu, que c'étoit une action belle & loüable, un amour heroï-

heroïque de la justice; d'enfoncer le poignard dans le cœur de son Prince lors qu'il gouverne tyranniquement. Mais on doit regarder ces Ecrivains-là comme des gens qui dorent le fer. On lit dans un autre, qu'un Roi cruel ne doit être nommé qu'amateur de la justice : mais il faut lui répondre, que quand il sera assez habile homme, pour trouver le moien de fermer la bouche à toute une Nation qui est informée des cruautés d'un tel tyran, & qui gemit sous son joug, il pourra alors soutenir sa These. Il y en a qui pretendent que ce n'est point une barbarie à un pere de tourmenter ses enfans, jusqu'à leur faire souffrir la prison, & la mort, mais on répond que le manteau de la justice ne le couvrira jamais, & que ce pere passera toujours pour une bête feroce. D'autres nomment bonté, douceur, clemence, humanité, la complaisance excessive d'un Prince qui ferme les yeux aux injustices de ses favoris ; & qui ne punit point les violences de ses Ministres ; n'est-ce pas là donner de beaux noms a une chose odieuse & criante ? N'est-ce pas là dorer le fer ? Mais à quoi sert l'indigne subtilité de

ces ames venales? Le tems ôte l'éclat de la dorure qui n'eſt que ſuperficielle, & on découvre enfin le fer, & la verité. Dans un autre boutique on confiſſoit des fruits: il y en avoit de pluſieurs eſpeces, mais ils étoient tous aigres, âpres, ou inſipides; & on tâchoit de les adoucir & de les rendrez d'un goût agréable par la quantité du ſucre. On en preſenta en abondance à nos Voiageurs. Ils en prirent, diſant que leur vieilleſſe les autoriſoit à prendre ce petit ſoulagement. Andrenius en mangea avec un plaiſir extrême, ne pouvant ſe laſſer de dire qu'il le trouvoit admirables. Mais l'Interprete en coiſiſſant un, dit, voiez-vous cet excellent morceau? oh ſi vous ſaviez ce que c'eſt! Peut-être quelque conſerve excellente, répondit Andrenius. Vous n'y êtes pas, dit l'Interprete; avez-vous déja oublié la régle des chifres? Tout ce qui vous flatte le palais dans ces fruits n'eſt qu'une morale piquante, & qu'une aigreur ſatirique; ſans cela ce ne ſeroit qu'un morceau de courge inſipide; & cet autre fruit après lequel on court avec tant d'empreſſement, n'eſt qu'un quartier de laituë. C'eſt

ainſi

ainſi que vous pouvez aprendre à déchiffrer ces eſprits fades & ignorans qui ſe ſont aquis de la reputation par une adreſſe à confire leur aigreur, & à donner quelque relief à leur inſipidité. Vous trouverez auſſi une infinité de gens qui ſavent adoucir les refus, & amuſer par de fauſſes eſperances la ſimplicité de ceux qui ſe fient ſur leurs proteſtations. Proche des confiſſeurs ſe trouvoient les teinturiers; ceux-là entendoient admirablement à deguiſer les actions humaines, & à leur donner les plus rares couleurs. Ils ſavoient donner aux divers évenemens telle face & tel tour qu'ils vouloient; ils leur apliquoient de differentes couleurs ſelon qu'on le leur ordonnoit. Entre leurs mains un grand mal avoit le luſtre d'un grand bien. Ils faiſoient ſelon les occaſions paſſer le noir pour le blanc, & le blanc pour le noir, & ils faiſoient paroitre ſous un bel éclat les objets les plus affreux, Ce ſont des Hiſtoriens dont la plume eſt un pinceau, avec lequel ils peignent un viſage laid ou beau, ſuivant leur imagination. Dans la même boutique on travailloit aux parfums avec tant d'art, qu'on donnoit une

odeur très -agréable aux matieres qui ſentent le plus mauvais. Là les plus ſales débauches pouvoient recevoir une bonne odeur ; & une haleine puante, ſortant de là exhaloit l'ambre & le muſc. Aſſez près des teinturies étoit une Corderie. L'Interprete la voiant dit : oh pour ceux-ci vous n'avez pas beſoin de contre chifre : il ſuffit de les voir travailler pour conoitre en quoi conſiſte leur art. Chacun voulant parvenir à ſes fins, croit qu'il faut toujours s'avancer ; & ces artiſans, tout au contraire, plus ils reculent le chanvre à la main, plus ils avancent leurs cordes.

Dans ce moment-là les Voiageurs ouïrent le bruit d'un aplaudiſſement populaire, & s'étant tournez ils aperçurent un Charlatan monté ſur un Théatre, & qui parloit à une grande foule de peuple, tout le monde écoutant avec profond ſilence Ne croiez pas que ce declamateur fut un Hercules Thebain, qui enchainoit par ſon éloquence les oreilles de ſes auditeurs, comme avec des chaines d'or. Celui-ci aprivoiſoit les ſiens comme des bêtes, & les menoit par le nez. Ce brave parleur, d'une emphaſe merveilleuſe, diſoit

ſoit à ſon aſſemblée: Je veux vous faire voir aujourd'hui, Meſſieurs, un prodige, une merveille, enfin quelque choſe de ſi extraordinaire, que cela paſſe la portée de l'imagination. C'eſt par cette raiſon-là que je me felicite, & que je m'eſtime heureux d'avoir à faire à des eſprits éclairez & pénétrans. Mais en même tems je ſuis obligé de vous avertir, que s'il ſe trouve quelqu'un parmi vous qui ne ſoit pas d'un genie très-étendu, il n'a qu'à ſe retirer, il lui ſeroit fort inutile de demeurer ici, car il ne pourroit jamais concevoir des choſes ſi relevées. Vous allez voir que je ne vous en impoſe point. Soiez bien attentifs, ô ſavans. C'eſt l'Oiſeau du Dieu du tonnerre qui va vous parler, c'eſt l'Aigle de Jupiter qui va vous faire une leçon, elle va raiſonner de ſi bon ſens, que le plus rigide Critique ne pourra mordre ſur rien de ce que je vais lui faire dire. Toutes ſes paroles ſont miſterieuſes; elle ne prononce pas un mot ſans faire alluſion à cent choſes differentes; ſes diſcours ſont profonds; ce ne ſont que des ſentences, ce ſont des oracles. Je me trompe fort, dit Critile, ſi cet impoſteur ne veut nous

designer ici un Seigneur fort riche, & fort puissant; il est au moins certain que son discours ne peut être entendu d'un pauvre; car une langue d'argent raisonne bien, & un bec d'or chante à merveille. Sus donc, continua le Charlatan, que tous ceux dont l'esprit n'est pas aussi subtil que le vol de l'aigle, que ceux qui n'ont pas le genie aussi perçant que l'œil de cet oiseau, se retirent. Cependant pas un des Auditeurs ne branla, ni ne fut d'avis de s'en aller: pas un qui, outre la curiosité qui le poussoit, n'eut assez bonne opinion de soi-même, pour se juger digne d'assister au Sermon de l'Aigle, & pour se croire capable de comprendre les misteres que cet oiseau devoit révéler. Enfin le Charlatan tirant un rideau, derriere lequel son rare animal étoit caché, fit paroitre la plus stupide de toutes les bêtes, celle dont le seul nom est injurieux. La voici, la voici, cette Aigle incomparable, s'écria l'Imposteur, Aigle à tous égards, en tout ce qu'elle pense, & en tout ce qu'elle dit: & que personne n'ait la hardiesse de me contredire, à moins qu'il ne veüille passer pour un étourdi, pour un simple, pour un hom-

homme ſans diſcernement. En verité, dit un des ſpectateurs, je lui vois des ailes & mêmes très-grandes: Que ſon plumage eſt beau! diſoit un autre; eſt-ce que vous ne le voiez pas, demandoit-il à ceux qui étoient autour de lui. Non, répondit tout franchement un homme d'integrité & de bon ſens, je ne voi qu'un âne, & je vous répons ſur mon honneur, que c'en eſt un; ne voila-t-il pas ſes quatre pieds, ne voila-t-il pas ſa queüe, qui eſt même très-longue? Oh! ne dites pas cela, lui repliqua-t-on, vous ſeriez lapidé, & vous paſſeriez vous-même pour un âne. N'entendez-vous pas la voie publique? il faut parler comme les autres. Je vous aſſure, repliqua quelqu'un qui n'étoit pas accoutumé à mentir, que ce n'eſt point un Aigle, mais ſon oppoſé: c'eſt le plus grand A..... Gardez-vous bien d'achever, lui dit-on en lui mettant preſque la main ſur la bouche, vous vous feriez ſifler: que vous coute-t-il de dire que c'eſt un Aigle, puis qu'on le veut? Ecoutez bien, crioit le Charlatan, les belles choſes qui ſortent du bec de cette Aigle: voila de quoi exercer la plume des beaux eſ-

prits; car ce ſeroit un dommage irreparable de laiſſer tomber des choſes penſées ſi heureuſement, & dites de ſi bonne grace. Dans le moment un Bachelier élevant ſa voix au deſſus de tous : oh que cette penſée eſt belle, dit-il, que cette ſentence eſt admirable & inſtructive! ce ſeroit dommage en effet qu'on perdit un ſeul mot de ce que ce grand Oracle nous debite, je m'en vai l'écrire. Auſſi-tôt on entendit ce deſagréable animal braire d'une telle force, qu'il n'y eut perſonne qui ne fut ſaiſi de fraieur: & chacun ſe regardant cherchoit preſque à s'enfuïr. Alors l'Impoſteur parlant plus haut que jamais; avez-vous bien entendu, dit-il, chers & ſavans Auditeurs? Vous voiez à preſent ſi j'avois tort de vous ſupoſer beaucoup d'eſprit, & de vous demander une ſinguliere attention: c'eſt cela qu'on peut apeller bien parler! Que vous ſemble de la ſublimité de ce diſcours, de l'élevation des penſées, & du tour de l'éloquence? Les aſſiſtans étoient tous interdits, & n'avoient pas la hardieſſe de faire conoitre leur ſentiment ſur la verité du fait, de peur de paſſer pour des ſots;

au

au contraire chacun lui donna des louanges & des aplaudiſſemens. Une femme qui faiſoit le bel eſprit, dit; vraiment pour moi je ſuis ravie de l'avoir entendu cet oiſeau incomparable, & c'eſt bien mon deſſein de l'entendre tout autant de fois qu'il nous fera l'honneur de nous prêcher. Ma foi, diſoit tout bas un homme d'eſprit & prudent, quoi que ce ſoit un franc ane, je me garderai bien de le dire. Je veux ſuivre la mode. Aujourd'hui une taupe paſſe pour un linx; une grenoüille pour un roſſignol; une poule pour un lion; & on met un âne au rang des Aigles. Laiſſons nous donc entrainer par le torrent: parlons comme les autres, vivons avec tout le monde, c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe prendre.

Critile s'étonnoit de voir l'aveuglement des uns, & la folle complaiſance des autres; eſt-il poſſible, diſoit il, que les hommes ſoient ſi ſimples ou ſi diſſimulez? Quant au Charlatan, ravi du bon ſuccés de ſon impudente Comedie, il ſe ſavoit bon gré d'avoir fait accroire la plus groſſiere de toutes les impertinences, à une ſi grande quantité d'hommes, il ne ceſſoit de crier,

non, il n'y a que des ſtupides, que des ſots, que des fous qui puiſſent conteſter le merite de mon Aigle. Alors l'aplaudiſſement populaire ſe renforça, & Andrenius parloit comme les autres; mais Critile ne pouvant plus ſouffrir tant d'extravagances, ſe tourna vers ſon Interprete qui gardoit le ſilence, & lui dit : juſqu'à quand ce Maitre fripon abuſera-t-il de la ſimplicité de ce peuple, & de nôtre patience, juſques à quand vous tairez-vous ? Encore un peu de patience, répondit-il, le tems qui découvre tout, fera voir la verité; attendez que l'âne n'y ſoit plus, & alors chacun dira librement ce qu'il penſe. Vous verrez que ceux-même qui l'admirent à preſent s'en moqueront. C'eſt ce qui arriva ; car l'Imposteur n'eut pas plûtôt retiré ſon âne de la vûë du public, que tous dirent leurs ſentimens. Se peut-il, diſoit-on, qu'on nous ait voulu tromper ſi groſſierement, & que nous aions été tous de ſi grandes dupes ? Cet âne n'a fait que braire, & nous l'avons aplaudi. Nous meritons bien d'être mis de ſon rang, & d'être apellez ânes comme lui. Ce deſaveu ne rebuta point le

Char

Charlatan : il s'engagea de montrer dans la ſuite un prodige encore plus grand vous verrez, diſoit-il, un merveilleux geant de qui la reputation s'étend par tout. Encelade & Titon paroitroient des Nains auprès de lui ; & je vous avertis que quiconque l'aplaudira ſera comblé de bien & d'honneur; que ceux qui le reconoitront pour un geant d'un merite & d'une diſtinction extraordinaires , ſeront recompenſez largement, & feront leur fortune ; car outre qu'on leur aſſignera un fond de dix ou douze mille livres de rente, ils ſeront de plus élevez aux charges & aux premiers emplois. Au contraire ceux qui ne le reconnoitront point pour tel, ſeront accablez de miſere & d'infortune; ils ne réüſſiront à rien, & jamais ils n'obtiendront aucune grace, ni aucun bienfait. Prenez garde, le voici qui va paroitre. En même tems il tire un rideau, & fit voir à l'Aſſemblée un petit homme ſans mine, un vrai Pigmée. Pourquoi ne vous écriez-vous pas ? continua le Charlatan, & comment, n'aplaudiſſez-vous point à cet admirable Geant ? Que ne diſcourez vous, Orateurs? que ne chantez-

vous, Poëtes ; que n'écrivez-vous beaux esprits ; enfin vantez par tout la grandeur éminente de ce Heros. Tout le monde s'entre-regardoit : ils haussoient les épaules ; ils levoient les yeux au Ciel ; & se disoient les uns aux autres ; qu'y a-t-il donc d'admirable dans ce petit homme ? Mais tout d'un coup une troupe de flateurs s'écria : ouï, rien n'est plus vrai, c'est le geant, le geant vous dis-je, & le premier homme du monde ; c'est un brave General ; c'est un grand Ministre d'Etat ; c'est un Prince incomparable. On vit alors les pistoles pleuvoir sur eux en abondance. les Auteurs firent des Panegyriques ; les Poëtes s'empresserent de faire des Vers à sa loüange ; & personne n'eut la temerité de s'oposer à aucun des éloges outrez qu'on lui donnoit. C'étoit à qui en diroit plus de bien, & la reputation de ce Magot devint si publique, que c'étoit de tous côtez à qui crieroit le plus fort, le geant, le très-grand geant ; chacun esperant quelque recompense. Ce n'est pas qu'ils ne fussent très-persuadés que ce n'étoit qu'un Nain : mais que gagnerions-nous à dire la verité ? disoient-ils ; & que nous

importe que nôtre bienfaiteur ſoit grand ou petit, pourvû que nos revenus ſuffiſent pour ſatisfaire nôtre ambition? nos remplirons nos ecrits des vertus du geant; & nous le ferons paroitre grand par nos langues & par nos plumes, s'il ne l'eſt pas en effet. Andrenius ne manqua pas de s'écrier comme les autres, merveille! merveille! & auſſi-tôt les ducats ſe repandirent ſur lui en abondance, ce qui lui fit dire en les relevant, Heureux qui ſait vivre! Critile au contraire ſe deſeſperoit, & mouroit d'envie de parler. Gardez-vous bien, lui dit l'Interprete, de declarer vôtre ſentiment, vous vous perdriez. Attendez que le geant ſoit parti; & vous verrez ce qui arrivera. En effet, une maladie ſurvient à ce petit homme & l'emporte; eſt-il enſeveli, eſt-il dans le tombeau? La verité commence à parler par la bouche de tous ces adulateurs. Chacun diſoit, que nous étions fous de louer cet homme-là; c'étoit un Nain, & même des plus petits qu'on ait jamais vû. On parle bien differemment des gens, dit Critile, pendant leur vie, & après leur mort: le langage qu'on tient des ab-

ſens eſt bien opoſé à celui qu'on tient en leur preſence : les Auteurs mentent en faveur des perſonnes élevées au deſſus d'eux ; & ils en écrivent toutes les veritez, lors qu'elles ſont ſous leurs pieds, c'eſt-à-dire dans le tombeau.

L'Impoſteur n'en demeura pas là ; il expoſa ſur ſon Théatre des hommes de merite, grands hommes, de veritables geans, ſoutenant impudemment que ce n'étoient que des Nains fort mépriſables, & qui ne valoient pas la peine qu'on s'y arrêtât. Tout le commun de ſes Auditeurs diſoit qu'il avoit raiſon, & la multitude étoit pour lui, ſans que les hommes de bon ſens oſaſſent lui contredire. Montrant un Phenix, il oſa avancer que c'étoit un eſcarbot ; chacun en convint, & le pauvre Phenix fut condamné à paſſer pour eſcarbot. Critile étoit fort ſurpris de voir une farce ſe ſoutenir ſi longtems, & amuſer tant de gens qu'on eut crû ſages ; mais il fut ſaiſi d'une colere épouvantable, lors qu'il vit & entendit l'Impoſteur qui ſe propoſoit de faire encore une ſupercherie. Ce Charlatan prit un grand miroir ; & d'un air hardi & effronté ; voici, dit-il,

la glace merveilleuſe, le miroir ardent du celebre Archimede: le fait eſt averé. Le célébre Jean de l'Epine acheta cette admirable piéce dix mille ducats, pour la mettre dans ſon Cabinet de raretez proche l'enclume de Vulcain. Je vous mets ce miroir devant les yeux, moins pour vous faire remarquer vos défauts, que pour vous y faire voir mille prodiges. Ouï vous y allez voir des choſes qui vous enchanteront, qui vous raviront, qui vous mettront hors de vous-mêmes. Mais j'ai un avis à vous donner, c'eſt que les Païſans, ni même les Roturiers ne découvriront rien de curieux dans cette glace, ni les enfans bâtards & illegitimes, ni les maris dont les épouſes ſont infidéles, ni les ſimples, ni les ignorans, ne doivent pas ſe regarder dans ce miroir. Vous allez le voir, le voici; regardez ſpectateurs. Chacun regardoit, & perſonne n'apercevoit que ſa propre image. Mais, ô force de la tromperie! ô tirannie de l'artifice! pour ne pas perdre le credit, pour ne paſſer pas pour gens de baſſe naiſſance, pour ſimples ou pour idiots, ils s'écrierent tous, nous voions, nous voions

des merveilles. Je voi, disoit l'un, le Phenix avec son plumage doré & son bec de perles. Je voi, disoit un autre, une Escarboucle qui brille au milieu des ténébres, & dont la splendeur forme un plein jour. J'entens, disoit l'un, le chant du Cigne. Et moi, dit un Philosophe, j'entens l'harmonie que font les Cieux en tournant autour de la terre; & plusieurs simples y ajoutoient foi. Il y en avoit d'autres qui assuroient de découvrir *l'être de raison*, & le voir si distinctement qu'ils pourroient le toucher du bout du doigt. Je voi le point fixe de la *longitude du Monde*, disoit un autre; & moi les parties *proportionnelles*; & moi les *indivisibles*, dit un disciple de *Zenon*; & moi, la quadrature du Cercle. Je voi plus que tout cela, s'écria quelqu'un; je voi dans ma main une ame, toute spirituelle qu'elle soit: & moi, dit un autre, je voi quelque chose qui est encore plus merveilleux; car je voi un homme de bien dans le siécle où nous sommes, un homme d'integrité, de verité, de bonne conscience, qui a plus à cœur l'intérêt de son Prochain que le sien propre. C'étoit ainsi que chacun s'é-

crioit ſur le rare & ſur l'impoſſible; chacun parlant contre ſa conſcience, puiſque dans le fonds perſonne ne voioit rien d'extraordinaire dans le miroir: mais qui auroit oſé contredire, dès qu'il s'agiſſoit de paſſer pour un monſtre? Tous faiſoient la guerre à la Verité, & portoient le menſonge en triomphe Critile demanda à ſon Interprete, où eſt vôtre ſavoir en cette occaſion; & pourquoi ne declarez-vous pas hautement que tous ces *Voieurs* ſont des fourbes & des inventeurs de chimeres? Ah que le monde eſt rempli de gens indignes de vivre! Aprenez-nous, je vous prie, continua-t-il, qui eſt cet Impoſteur? Mais le Charlatan aiant remarqué que Critile s'informoit de lui à l'Interprete, & craignant d'être enfin reconu & lapidé, il y pourvût de cette ſorte. Aiant avalé quantité d'étoupes, il fit ſortir de ſa bouche une fumée ſi noire & ſi épaiſſe que la place fut toute couverte: ſemblable en cela à un certain poiſſon de mer, qui ſe voiant en danger d'être pris, exhale une vapeur noire qu'il tire des petites cavitez de ſon corps. De même cet Impoſteur noircit le monde par l'ancre de ſes écrits

fabuleux : Les Historiens menteurs ne cessent avec un hardiesse inconcevable de debiter des faussetez ; Tel est par exemple, cet Historien François qui a osé nier la prise de François Premier à la Bataille de Pavie : & lors qu'on lui reprocha son mensonge, il répondit ; d'ici a deux cens ans je serai aussi croiable que les Auteurs les plus sinceres & les plus exacts : du moins la chose deviendra douteuse, & je tiendrai les esprits en suspens. Pour revenir à nôtre Charlatan, il continua toujours à repandre son épaisse fumée, & à jetter de sa bouche l'ancre frauduleuse, ce qui remplissant tout le monde d'opinions incertaines, & de sentimens contradictoires, chacun perdit sa boussole : depuis ce tems-là on ne sait plus qu'elle route tenir : autant de têtes, autant d'opinions differentes ; & comme il n'y a rien qui n'ait deux faces, le monde est tout rempli de Sophismes. Le Chapitre suivant aprendra qui étoit cet Imposteur.

CHAPITRE V.

Le Palais ſans portes.

LEs monſtres qu'on rencontre tous les jours dans le dangereux Pelerinage de la vie ſont affreux & en très-grand nombre; mais celui qu'on trouve le plus dans ſon chemin eſt, à mon ſens, le menſonge. On le rencontre en entrant dans le monde, & on ne s'en défait ordinairement que quand on eſt prêt d'en ſortir. C'eſt ce qui cauſe tant de bouleverſement ſur la terre: car quand on debute mal dans une entrepriſe, on va toujours de pis en pis juſques à la derniere perdition. Prendre une mauvaiſe route dès l'entrée de la vie, où cela peut-il conduire ſinon dans le fond de l'abîme? Mais qui pourroit avoit diſpoſé les choſes de cette maniere-la? Je me confirme dans mon opinion, que tout le monde va à rebours. De bonne foi tout n'iroit-il pas mieux, ſi la Verité ſe trouvoit à l'entrée du monde à la porte de la vie, afin de ſervir de conductrice d'Ange tutelaire a l'homme? elle le conduiroit

par

par les ſentiers de la Vertu à la felicité qui lui eſt deſtinée. Mais comme il arrive tout le contraire, & que le menſonge s'emparant de l'homme le premier, ne lui donne que de fauſſes idées des choſes: Il le fait broncher ou donner à gauche en tout, & lui faiſant toujours tourner le dos à ſon but, il le mene inſenſiblement par une voie pleine de precipices à ſa perte & à ſon dernier malheur. C'étoient là les reflexions & les plaintes que Critile faiſoit à Andrenius; car aiant perdu ſon Iterprete dans la confuſion univerſelle cauſée par la fumée de l'ignorance, il le cherchoit par tout. Par bonheur un homme qui avoit oüi Critile, & qui voioit ſa peine & ſon chagrin, lui dit: Vous avez raiſon de vous plaindre du deſordre qu'il y a dans le monde; mais il ne faut pas s'en prendre à celui qui eſt l'Auteur du monde, mais uniquement a ceux qui ont cauſé ce dereglement. Lors que le Createur forma l'Univers, le monde étoit bien different de ce qu'il eſt aujourd'hui; il plaça la Verité a l'entrée de la vie, & précipita le Pere du menſonge dans des abîmes ſi profonds, qu'il étoit preſque impoſſible

qu'on

qu'on pût le voir ni l'entendre. Qui a donc renversé ainsi l'ordre des choses, si non l'homme lui-même, cet ennemi de l'ordre & de la regularité? Oüi ce sont les hommes qui ont mis tout sans dessus dessous; eux seuls sont cause du bouleversement qui est aujourd'hui, & dont vous vous plaignez. La Verité, comme je vous l'ai dit, demeuroit dans le vestibule de cette commune maison des hommes: personne n'y entroit qu'elle ne le remplit de lumieres, & qu'elle ne lui aprit tout ce qu'il lui falloit faire & éviter. Prens garde, disoit-elle à chacun, tu n'es pas né pour la terre, ne t'y attaches pas. Tu es né pour le Ciel; c'est là où tu dois avoir le cœur. Les attraits du vice donnent la mort, & les amertumes de la Vertu conduisent à la vie. Ne te fie pas sur ta jeunesse, c'est une glace trop fragile. Point d'orgueil, disoit la Verité au superbe, il ne faut pas considér ta fortune presente, mais te souvenir de ton origine: & faire en sorte que si tes Ancêtres te voioient, ils te reconussent & que tu n'eusses pas honte de les reconoitre aussi. Prens garde, disoit-elle au joüeur, de perdre trois choses, le

tems,

tems, qui eſt ſi precieux, ton bien & ta conſcience. Elle faiſoit remarquer aux femmes qui ſe piquent de ſcience, leur ridicule; aux belles, leurs defauts; aux gens de merite, leur peu de bonheur; & aux heureux, leur peu de merite. Ainſi elle obligeoit le Paon à regarder ſes pieds, & le Soleil même à reconoitre ſes taches & ſes éclipſes. En ce tems-là l'homme de fortune convenoit de la baſſeſſe de ſon extraction, & craignant de redevenir ce qu'il avoit été, il ne s'abandonnoit point à l'inſolence. Celui qui devoit ſon élevation à la faveur craignoit la chute & le precipice; ceux qui étoient tombez reconoiſſoient ingenument que leur peu de merite en étoit la cauſe. Chacun s'entrediſoit librement ſes veritez. On diſoit aux vieillards que le bon ſens commençoit à les quitter; aux jeunes gens, que les paſſions les entrainoient au mal, & qu'ils avoient trop de feu, & trop peu d'experience pour juger bien des choſes. On avertiſſoit l'Eſpagnol de n'être pas ſi peſant, & le François d'être moins leger. On exhortoit le menu peuple à n'être point mutin, & les Courtiſans à s'abſtenir de la flatterie.

Per-

Perſonne ne s'offenſoit d'un bon avis; on prenoit tout en bonne part; & par cette raiſon-là on ſe donnoit la liberté de reprendre même les Princes de leurs défauts. Outre les ſalutaires conſeils que la Verite donnoit à ceux qui entroient dans la vie; elle avoit toujours à la main un miroir qu'elle preſentoit à l'homme, afin qu'en ſe regardent il aprit à ſe conoitre. Mais qu'arriva-t il? Ceux qui étoient mal partagez de beauté, ou qui étoient diſgraciez de la Nature; les borgnes, les camus, les lippus, les tortus, les boiteux, les boſſus, les contrefaits, ceux mêmes qui avoient les cheveux blancs, ou la tête chauve, tous ces gens-là n'aimoient pas à ſe regarder, ni à ſe reconoitre dans ce miroir. Ils s'en prenoient à lui, & diſoient que leurs difformitez n'étoient qu'aparantes, & que ſi la glace eut été fidele, elle les eut repreſenté ſans défaut. Les laides ſur tout ne s'y regardoient pas une ſeconde fois: Les vieilles avoient des pierres toutes prêtes pour mettre le miroir en morceaux. Voila comment la Verité ſe fit haïr dans le monde elle s'y fit tant d'ennemis, qu'on ne voulut

lut plus la ſouffrir : on la maltraita, on la bannit, & preſque tous les hommes s'étant revoltez contre elle, on la relegua juſqu'à la vieilleſſe qui eſt le dernier âge de la vie. Au contraire comme le menſonge étoit complaiſant, inſinuant, & agréable par ſes flateries, chacun le gouta, chacun l'aima, chacun s'attacha à lui, chacun en fit ſon meilleur ami. Le menſonge s'introduiſit donc ainſi parmi les hommes, & s'accoutumant avec les enfans dès qu'il commençoient à avoir de la connoiſſance, il paſſa d'âge en âge, & les accompagna pour la plûpart juſques au tombeau. Le menſonge met un bandeau devant les yeux de l'homme dès ſon entrée dans le monde, & il l'empêche de voir les objets dans leur juſte point de vûë. On pourroit comparer la vie humaine, à la prendre depuis le commencement juſques à la fin, à ce certain jeu, qu'on nomme vulgairement *Colin - maillard*. Les hommes ont les yeux fermez par l'amour, par l'avarice, par la vengeance, par l'ambition, par l'amour du plaiſir & de la volupté; ils portent tous chacun leur bandeau, juſques à ce qu'ils arrivent à la vieil-

vieilleſſe, où rencontrant la Verité qui les débande, leurs yeux s'ouvrent; mais, helas? trop tard, puis qu'il n'y a plus rien à voir, puis qu'il n'y a plus rien à gagner. Tout eſt déja perdu pour eux; biens, honneurs, ſanté, ne reſtant plus qu'un ſoufle de vie: & ce qu'il y a de pire; c'eſt que l'ame n'eſt pas moins perduë que le reſte. Voila les raiſons pourquoi on trouve le menſonge à l'entrée de la vie, & le deſabuſement aux portes de la mort.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette morale, par raport au profit qu'on en doit tirer: c'eſt que, quoi que les hommes ſoient deſabuſez fort tard, ils ne font pas reflexion ſur le bonheur qu'ils ont d'être deſabuſez. N'eſt-ce pas ce qui vous eſt arrivé à vous-même? Vous avez converſé avec le Deſabuſement, vous l'avez pratiqué, & cependant vous ne l'avez point reconu. Quelle énigme eſt-ce donc que cela, dit Andrenius: nous avons, dites-vous, vû & parlé au Deſabuſement? Ouï lui répondit l'homme ſage & éclairé; ne vous ſouvient-il pas de cet Intreprete qui vous déchifroit tout ſans ſe déchifrer ſoi-même? il

vous

vous donnoit des notions de tout; mais il ne vous declaroit point ce qu'il étoit. Cela est vrai, reprit Critile, & je vous avouë que je mourois d'envie de le conoitre. Et bien, répondit l'Inconu, cet Interprete étoit le Desabusement, le fils bien aimé de la Verité, ce fils si beau & si aimable; mais aussi le fils qui depuis l'enfantement à couté tant de douleurs à la mere. Ce fut là un coup de barre, de massuë, de foudre pour Critile, & on vit bien qu'il avoit un sensible chagrin de n'avoir conu l'objet de ses desirs qu'après l'avoir perdu. Helas, s'écrioit-il, on dit bien vrai, qu'on ne goute pas le bonheur lors qu'on le possede, & qu'on le souhaite quand il n'est plus possible de l'avoir. N'est-ce pas par ce travers de conduite que je me suis privé du plaisir de conoitre la verité, la vertu, le contentement d'esprit, la science, la tranquilité d'ame, & tout de nouveau le Desabusement? Andrenius toujours oposé à son compagnon, bien loin de regretter l'Interprete, étoit fort aise de ne l'avoir plus pour guide. Que j'étois ennuié, disoit-il, d'entendre mettre tant de veritez au jour! eh pourquoi se mêler

ler si fort des affaires d'autrui? Je suis du sentiment de ce Seigneur, qui chassoit de chez lui tous les entremetteurs, comme des mouches importunes. Qu'il soit, à la bonne heure, qu'il soit le fils de la Verité; je ne m'y opose point: mais pour moi, il me permettra de le regarder comme l'ennemi du repos & de la douceur de la vie: Peut-on concevoir rien de plus fatiguant que d'entendre continuellement de nouvelles corrections, de nouvelles leçons de morale? sous pretexte de dire des veritez, combien cet Interprete ne vomissoit-il pas d'injures? Tu es un étourdi, disoit-il à l'un sans en marquer la raison: tu es un simple, disoit-il à un autre; toi un fou; vous, une laide coquette. Enfin c'étoit le plus haïssable de tous les hommes; car rien ne déplait davantage que les reproches, & que les invectives. Oh qu'il ne se raproche jamais de moi! Helas, répondit Critile, il m'a quité dans le tems où j'avois le plus de besoin de lui: si je ne l'avois point perdu, il m'auroit dechifré cet Imposteur, ce Charlatan, ce Declamateur qui debitoit ses fourberies dans la grande place de l'aparence.

A propos de l'Imposteur, dit l'homme sage, que vous a-t-il semblé de la bassesse d'ame de ceux qui l'aplaudissoient, & de la bêtise des autres qui croioient toutes les sotises grossieres qu'on leur debitoit ? un nombre infini d'hommes avaler les extravagances à plein gosier ? Il faut avoüer que la voix publique est un vrai tiran, elle ensorcele l'esprit de l'homme, & fait un monopole de la loüange ; lors qu'un Imposteur se met en credit, il empêche par ses charmes la Verité de paroitre ; il dit que les autres n'y entendent rien, & que ceux qui s'oposent à ses sentimens sont des étourdis, & de mauvais conoisseurs : ainsi les simples se laissent persuader, les flateurs sont toujours prêts à aplaudir, & les savans n'osent rien dire. Par cette impudence Aracné triomphe de Pallas, & Martias d'Apollon ; la fadaise passe pour finesse d'esprit, & l'ignorance pour science. Combien d'Auteurs sont aujourd'hui en reputation sur le seul jugement du public, sans que persone soit assez hardi pour faire remarquer leurs bevuës ? Combien de Livres & de Livrets, combien d'ouvrages sont en vogue,

gue, lesquels si on les pesoit à la balance du bon gout, paroitroient absolument indignes de la presse? Combien de personnes sans merite sont illustrées par des Auteurs mercenaires! & parce que ceux que ces plumes venales célébrent sont puissans en bien & en rang; parce qu'ils ont de quoi se faire craindre dans le monde, personne n'ose parler, si ce n'est un determiné de Bocalin. Si ces imposteurs font l'éloge de la beauté ou de la Vertu d'une femme, elle doit passer pour belle & pour sage, fut-elle la laideur & le vice même. S'ils avancent qu'un homme est savant, il en aura la reputation, fut-il un stupide & un chetif ignorant. Telle est la tirannie de la Renommée, encore une fois, telle est la violence dont on use, pour faire croire que le mauvais est bon, & que le bon est mauvais; l'opinion chez les hommes fait tout; elle est la Reine du Monde; c'est elle qui decide de toutes choses.

Ah que j'estime l'art de déchifrer, s'écria Critile, je donnerois beaucoup pour le savoir; qu'il est important pour la vie humaine! A ces paroles l'homme sage, nouveau Moraliste de nos Voiageurs,

geurs, fit un ſouris, & dit à Critile qu'il s'offroit à l'inſtruire dans un art bien plus curieux. Eh quoi, reprit le bon Pelerin, y a-t-il au monde un art qui aproche de celui de déchifrer? Ouï, répondit le Sage, chaque jour fournit de nouvelles lumieres, & les arts ſe perfectionnent par l'experience. Les hommes d'aujourd'hui ſont plus éclairez que ceux d'hier, ceux de demain le ſeront d'avantage que ceux d'aujourd'hui. Tout le monde convient pourtant, reprit Critile, que l'Art & la Nature ſont parvenus au plus haut point de la perfection. Ceux qui parlent de la ſorte ſe trompent fort, répondit-il; tout ce que les anciens ont écrit ſont des fadeſes, au prix de ce qu'on penſe aujourd'hui, & plus encore, eu égard a ce qu'on penſera demain. Tout ce qu'on a dit n'eſt rien par raport à ce qui reſte; & croiez moi, tout ce qu'on a écrit ſur les Sciences & ſur les Arts, ne ſont que des goutes d'eau puiſées dans l'Ocean immenſe du ſavoir. Il eſt ſi peu vrai que les choſes ſoient arrivées au comble de la perfection, qu'au contraire elles ne ſont pas même encore à la moitié de ce à quoi elles

les peuvent aller. Dites nous donc, je vous prie, repliqua Critile, ce que c'eſt que vôtre art ; quelle pourroit être cette ſcience, que vous dites ſurpaſſer toutes celles dont nous ſommes déja inſtruits ; comme de déchifrer un monde entier, de deviner l'avenir, d'ouïr avec cent oreilles ; d'agir avec cent mains, & de marcher avec deux viſages. Tout cela n'eſt rien, reprit le nouveau, Maître, ces arts que vous nommez là, ne ſervent proprement qu'à juger des choſes par l'écorce, & qu'à raiſonner ſuivant l'aparence : mais la ſcience que je veux vous enſeigner eſt de pénétrer l'interieur de l'homme ; de découvrir juſques au plus ſecretes penſées de ſon cœur, d'aprofondir la vaſte étenduë de ſon eſprit, & de meſurer ſon intelligence : Jugez ſi ce n'eſt pas cela qu'on doit apeller une ſcience digne de la curioſité de l'homme. Nos deux Pelerins étoient tout étonnez d'entendre cette promeſſe. Etes vous donc un Dieu, dit Andrenius, pour faire ce que vous dites ? car il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe pénétrer dans le plus ſecret du cœur. Je ſuis, répondit-il, le Controlleur General de la vie :

n'avez-vous jamais oüi parler du * Zahori, autrement le *Conoisseur par excellence?* je suis un de ses *Zahoris*, dont l'œil pénétrant découvre facilement les secrets des cœurs les plus dissimulez : je vois tout ce qui se passe dans l'homme, comme si par une fenêtre on pouvoit lire dans son ame; & je puis vous assurer, que ceux qui ne sont pas experts dans cet art, ignorent plus de la moitié de ce qu'on peut aprendre dans le monde. Quand on ne s'arrête qu'au dehors & qu'à l'aparence de l'homme, on se trompe à tous momens; & si on ne perce ses intentions, il est impossible de juger de lui. Quant à moi un seul regard me suffit pour découvrir son but : je remarque en un instant l'étenduë de sa capacité, & de sa science; je conois s'il a de la sagesse, de la prudence, du courage, de la valeur; & quant à son bon ou mauvais sens, je le voi si distinctement qu'il semble qu'il soit dans une boëte de cristal des plus transparens. De plus je distingue s'il est boüillant ou rassis : je conois aussi quand

* Le nom de *Zahori*, qui est Arabe, signifie celui qui voit & qui est caché, & qui explique les plus grands secrets.

quand la langue n'eſt pas conforme au cœur, & j'en trouve quantité de cette eſpece; enfin je peux conoitre quand un homme n'a point de fiel. Je m'imagine, dit Critile, que les hommes ſans fiel menent une vie bien tranquille, ils ſont toujours de bonne humeur. Il eſt vrai, répondit le Conoiſſeur, ils ne ſavent ce que c'eſt que de s'émouvoir, ne conoiſſant point l'inquietude, toujours gais & contens. Mais ce qui eſt plus rare dans mon art, c'eſt qu'il fait conoitre les hommes ſans cœur. Sans cœur? dit Critile, & comment donc peuvent-ils vivre? Fort bien, répondit le Sage, & même mieux que ceux qui en ont, puis qu'ils ne ſe mettent en peine de rien. Ne ſavez-vous pas que le mot de *cœur* derive du terme *couroux*, à cauſe que celui qui a du cœur eſt ſujet à la colere? Ainſi les gens qui n'en ont point ne doivent pas craindre que leur cœur le conſume, comme il arriva au Duc de Feria, ce grand Heros, & dont la valeur etoit invincible : on trouva en l'embaumant qu'il avoit le cœur tout ridé, tout deſſeché, & preſque conſumé. Je puis voir auſſi, continua ce

Clair-voiant, ſi on a le cœur ſain ou malade; s'il eſt jaune d'envie, ou noir de ſceleratesſe; j'examine ſon mouvement, & ſouvent je ſuis ſurpris de combien de degrès il s'abaiſſe. Ma ſcience me fait pénétrer juſqu'au fond des entrailles, & j'y voi à découvert ſi elles ſont gâtées, ou dans leur entier. J'ai les yeux aſſez bons pour voir couler le ſang dans ſes vaiſſeaux, & je conois d'abord s'il eſt noble & généreux. Je juge ſi on a l'eſtomac propre à digerer les divers alimens: je me ris ſouvent de ces Medecins qui font apliquer le remede à la plante des pieds, lors que le mal eſt dans le bas ventre. Je diſtingue clairement les humeurs de chacun, & je vous diſtinguerai, ſans m'y tromper, les bonnes d'avec les mauvaiſes: c'eſt ce que je remarque principalement lors qu'il s'agit de quelque affaire épineuſe. Oh que vous êtes en effet un grand *Zabori* ! s'écria Andrenius; que vous pénétrez de grandes choſes ! Ma ſcience va encore plus loin, reprit le Sage, je puis diſtinguer aiſément ſi on a une ame. Que nous dites-vous là ? eſt ce qu'il y a des hommes ſans ames ? comment peuvent-ils vivre ?

Ils

Ils vivent comme s'ils étoient morts, & ils se remuent comme des pures machines ; en un mot je puis definer aussi exactement l'interieur d'un homme que son exterieur; quoi qu'à dire le vrai, les hommes, communément parlant sont si peu de chose, ils sont d'une substance si mince, qu'on ne sait comment s'y prendre pour faire leur definition. Cette science est assurément admirable, repliqua Critile, mais dites-moi, l'avez-vous aquise par art, ou si la Nature vous a assez distingué pour vous en faire present ? Elle ne me coute que mon industrie, répondit le Conoisseur, & sachez que l'unique moien de l'aquerir est de pratiquer ceux qui la possedent. Pour moi, dit Andrenius, je me soucie très-peu de l'aprendre, & mon ambition ne s'étend point jusqu'à vouloir être titré *Zabori*. Pourquoi non? dit le Sage. Quoi! voir des cadavres, reprit Andrenius, en faire la dissection; les tirer du sein de la terre, pour foüiller dans leurs entrailles ; quelle horreur! Dieu me preserve d'une si desagréable occupation. Vous m'entendez mal, repliqua le Zahori: ce ne sont pas des hommes morts que

nous examinons ; car qu'y a-t-il de remarquable dans le corps humain lors qu'il a cessé de vivre? ce corps se reduit en poudre, & devient à rien dans le tombeau. Les morts ne m'ont jamais fait de peine; mais les vivans m'ont souvent fait horreur. Les morts qui doivent veritablement nous effraier, sont ceux qui marchent; ce sont ceux-là qui remplissent l'air d'infection, & qui empestent le monde par l'odeur de leur mauvaise conduite. Il y en a même plusieurs de pourris, & on les reconoit aisément à leur haleine puante: d'autres ont les entrailles rongées de vermine; hommes perdus de debauches, femmes abandonnées, & gens sans ame: plusieurs ont la figure d'hommes raisonnables, qui sont de vraies brutes. Ceux-là m'effraient jusqu'à me faire dresser les cheveux à la tête. Puis qu'il en est ainsi, reprit Critile, vous voiez sans doute ce qui se passe dans les lieux les plus secrets. Oüi, répondit le Conoisseur, & j'y découvre bien des maux. Ma vûe porte jusques dans les reduits, dans les ruelles, dans les endroits les plus cachez des maisons: j'y voi toutes les infidelitez

qui

qui s'y commettent, & lesquelles, quelque precaution qu'on puisse prendre, ne laissent pas de sortir par les fenêtres, & de courir de compagnie en compagnie, jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës aux oreilles des maris deshonorez. Sur tout je conois si on a de l'argent, & je ris sous cape de voir quantité de gens passer pour riches & pour puissans, dont je sai certainement que les coffres ne sont pleins que d'air, & que les pretendus tresors sont une vraie chimere. J'en voi d'autres qui passent pour des sources inépuisables de science; mais helas! ce sont des sources bien faciles à tarir. Pour la droiture d'ame, je n'en trouve presque point; & la plus grande partie des cœurs que je tâche d'aprofondir, sont remplis de détours & de mauvaise foi. Je vous le repete, rien n'est caché pour moi. Je lis les lettres & les billets, quoi que bien fermez, & jusqu'à ce qu'ils contiennent, en lisant simplement l'adresse; ou en sachant ceux qui les ont écrits. Je ne suis plus surpris, de ce qu'on dit que les murailles parlent, réprit Critile, & sur tout celles des grands Palais, où il y a tant d'oreilles, puisque

tout ſe ſait, & que tout ſe découvre. Seigneur Zahori, dit Andrenius, puis que vous ſavez tout, dites-moi un peu des nouvelles de moi-même. C'eſt ce que je ne ferai point, répondit le Conoiſſeur, par la raiſon, que plus on ſait, plus on voit, & moins on doit parler. *Tout voir, tout oüir, & ſe taire*, c'eſt le Proverbe.

Nos Voiageurs avançoient ainſi dans leur route, prenant beaucoup de plaiſir aux leçons de morale & d'experience, que faiſoient tous les hommes ſages & judicieux qu'ils rencontroient. Après avoir marché quelque tems, ils ſe trouverent près d'une maiſon de laquelle on entendoit un grand bruit : ils jugerent de là que cette maiſon, qui d'ailleurs avoit belle aparence, étoit le Palais d'un haut & puiſſant Seigneur ; mais comme ils s'aperçurent en aprochant, qu'il n'y avoit ni portes ni balcons, cela les ſurprit étrangement, & ils ne pouvoient s'imaginer ce que c'étoit. Quelle ſorte de bâtiment eſt cela ? demanderent-ils au Conoiſſeur. Vous voila, répondit-il, dans le plus méchant pas où vous vous ſoiez encore trouvez. Au même inſtant on vit ſortir

tir de cette maiſon un monſtre, ſans qu'on pût découvrir par où, ni comment il avoit paſſé : il étoit moitié homme & moitié cheval, & par conſequent de ceux que les Anciens appelloient Centaures. Ce monſtre en deux ſauts atteignit nos Voiageurs ; & après avoir fait une eſpece de manege, il s'aprocha d'Andrenius, & le prenant par les cheveux il le jetta ſur ſa croupe ailée ; car tous les méchans ont des ailes pour voler au mal, & au même inſtant il retourna plus vîte que le vent d'où il étoit ſorti. Les deux Compagnons d'Andrenius deploroient en vain ſa perte, & ils crioient inutilement pour le rapeller : il fut emporté, & on le renferma parmi un grand nombre de nouveaux monſtres. Quelle violence ! diſoit Critile, quelle maiſon ! ou pour mieux dire, quelle retraite des monſtres raviſſeurs ! Le Conoiſſeur lui répondit en ſoupirant ; c'eſt en effet une retraite d'aſſaſſins, qui attrapent les paſſagers ; c'eſt un des plus grands écueils de la vieilleſſe ; c'eſt une pepiniere des crimes : c'eſt un repertoire de fourberie & de méchanceté : & pour le dire en un mot, c'eſt le Palais d'Hy-

pocriphe, & de ses semblables, qui, comme vous voiez, n'habitent plus dans les cavernes. Ils firent plusieurs fois le tour de cette maison, sans en pouvoir remarquer ni frontispice, ni entrée, ni sortie. Le bruit qu'ils entendoient étoit toujours fort grand; & quoi que la confusion fut grande, Critile ne laissoit pas d'assurer que parmi les voix il distinguoit celle d'Andrenius, mais qu'il ne pouvoit pas distinguer ses paroles; & comme il n'avoit pas remarqué l'endroit par où le monstre l'avoit fait entrer, il s'afligeoit extremement, craignant qu'il n'y eut aucun moien de le faire sortir. Prenez courage, lui dit le Zahori, je vous promets que nous trouverons bien-tôt cette entrée que vous souhaitez. Eh comment cela, dit Critile, puis que je ne voi ni portes ni fenêtres. C'est ici que vous aprendrez, reprit le Conoisseur, l'industrie qui est nécessaire pour s'insinuer dans les Cours. N'avez-vous jamais ouï parler de gens si habiles à se procurer l'accès des Grands, qu'on ignore absolument les biais dont ils se sont servis pour s'introduire dans ces lieux de credit, de faveur, de pou-

voir:

voir : si bien que quand on les voit élevez tout d'un coup, & comme des champigrons, chacun se regarde & se dit, quel heureux vent a poussé cet homme là ? comment a-t-il fait pour obtenir une telle charge? par quel merite? quel service a-t-il rendu à la Couronne ? & chacun hausse les épaules. Je vous promets donc de vous introduire dans cette maison, & vous y entrerez comme *Pierre* entra dans la Ville de *Huesca*. Qui est ce Pierre? demanda Critile. C'est cet illustre, répondit le Conoisseur, qui prit la Ville d'Huesca, place qu'on croioit imprenable. Mais je n'y voi ni portes ni fenêtres, dit Critile. Nous trouverons bien une ouverture; car ceux qui ne peuvent entrer par les veritables portes, entrent par les fausses. Je n'en voi point de fausses non plus, continua Critile. Allons, dit le Zahori, allons, entrons par la porte des Entremetteurs; bien d'autres que nous prennent ce parti-là. En effet ils y entrerent très-aisément, se mêlant parmi la foule. Lors qu'ils furent dans cette demeure, ils parcoururent toute la maison, & ils virent des choses fort curieuses, quoi

que très-ordinaires dans le monde. Ils entendoient beaucoup de voix dans des endroits où il n'y avoit personne, & ils ne pouvoient voir à qui ces parleurs nuisibles adressoient leurs discours. Voila un étrange enchantement, dit Critile. Sachez donc, répondit le Conoisseur, que la plûpart de ceux qui viennent demeurer ici ne le font que pour se rendre invisibles. Ils peuvent se satisfaire en tout sans qu'on les voie. Tous les jours vous verrez faire de méchans coups, sans apercevoir la main d'où ils partent; vous verrez la pierre en l'air, mais vous ne verrez point celui qui l'a lancée; tout se fait en secret; le mal paroit, mais l'auteur, non. Pour moi j'ai des yeux, qui depuis long-tems sont accoutumez à pénétrer ces misteres: je découvre tout; & c'est en cela particulierement que consiste l'art de *Zahori*. Suivez moi, & vous verrez le deguisement & l'artifice dans le suprême degré; nous y trouverons sans doute vôtre Andrenius. D'abord il l'introduisit dans le vestibule, qui étoit extraordinairement grand: il avoit quatre cens pas de long, comme disoit un Duc exagerant

la

la longuer d'un de ses Palais ; & lors que d'autres grands Seigneurs qui l'entendirent lui demanderent en souriant combien il avoit de large; le Duc pour soutenir ce qu'il avoit avancé, répondit, que sa largeur étoit environ de cent cinquante pas. Ce Salon étoit rempli de tables à la Françoise, couvertes de napes ouvrées à l'Allemande; & chargées de viandes à l'Espagnole en grande profusion, & très-bien apretées; mais on ne découvroit ni cuisines, ni cuisiniers, ni autres Officiers de bouche : on voioit seulement de tems en tems de belles mains blanches, ornées de bagues, dont les pierreries pour la plûpart étoient fausses. Ces mains avec beaucoup d'adresse & de propreté servoient & deservoient les mets. Les Conviez, ou pour mieux dire, ceux qui vouloient manger, déplioient les servietes, & sans dire un seul mot, mangeoient chapons, perdrix, phaisans, le tout gratuitement & sans rien paier; car ils faisoient grand chere à bon compte sans demander qui étoit leur hôte, ou celui qui les traitoit si splendidement. Qui sont donc ceux-ci, dit Critile, qui mangent comme des

des loups, & qui ne parlent non plus que s'ils étoient des bêtes? Ces gens-là, répondit le Conducteur Zahori, ont toujours mal au cœur, quoi que, comme vous voiez, on les regale si bien; &, s'ils ne parlent pas, c'est parce qu'ils souffrent trop. Peut-on être malade, reprit Critile, & manger de si bon apetit? C'est, repliqua le Zahori, que ce qu'ils mangent ne leur profite point. Mais d'où leur vient une si copieuse quantité de mets? demanda Critile. Elle vient de la Corne d'abondance d'Amathée, répondit le Conoisseur. C'est assez de cette table-ci, continua-t-il, souvenez-vous seulement, que tout ce que vous y voiez ne se fait que par un enchantement des Sirenes. Ils passerent donc à une autre table, où ils reconurent bien des gens qui n'avoient pas un sol de rente, & qui pourtant se nourissoient des viandes les plus exquises, & des plus excellens morceaux. On leur voioit un air aussi fier & aussi haut, que si effectivement ils n'eussent pas été de francs gueux. Voila, dit Critile, un enchantement bien particulier: on sait que tous ces gens-ci n'ont pas un écu de

rente, & cependant ils ſe traitent en Princes. Ce n'eſt pas non plus le fruit de leur travail; car ils paſſent les jours entiers à ne rien faire, ou à ſe promener, & à ſe divertir. Vous qui pénétrez tout, & à qui rien n'eſt caché, dévelopez moi ce miſtere. Attendez, répondit le Zahori, & vous le verrez éclairci. Dans le moment ils virent des faucons, & d'autres oiſeaux de proie qui enleverent ces conviez, qui avoient encore le morceau à la bouche. Alors Critile tout étonné dit: ils s'envolent avec leur butin, ceci peut bien s'apeller une chaſſe. N'avez-vous jamais ouï dire, reprit le Zahori, que les corbeaux & les chiens ont nourri des hommes? mais ceux-ci ſont des Diables. Ce qu'on faiſoit à ces Solitaires, étoit un miracle: mais ceci ſe fait par miſtere. Nous devons voir des choſes encore plus ſurprenantes, paſſons à la troiſiéme table: Aprochons nous. Vous voiez bien ces Seigneurs qui mangent des dix & douze mille ducats de rente? ce ſont des hommes qui avoient à peine une chemiſe quand ils entrerent dans les Fermes du Roi. N'eſt-ce pas le plus beau de tous les enchantemens?

Ne

Ne ſont-ce pas là de bonnes miettes tombées de la table Roiale ? Regardez ces autres ; ce ſont des premiers Miniſtres d'Etat ; & quant à eux, ils avalent des millions entiers, ils ont des eſtomacs d'Autruche pour digerer les metaux.

Ils paſſerent enſuite dans une antichambre qui paroiſſoit proprement une garderobe. Elle étoit remplie de toutes ſortes d'habits : ils y virent ſur des tabourets faits à la Moſcovite des corbeilles des Indes, remplies de vêtemens ſomptueux, d'habits galonnez d'or & d'argent ; de toiles très-fines, & de brocards d'or. Tout cela y avoit été mis ſans qu'on ſût par qui ni pour qui. On diſoit bien que c'étoit pour la chaſte Penelope ; mais en regardant les choſes de plus près, on reconut que c'étoit pour Venus, & pour Flore. On diſoit auſſi que c'étoit pour la chaſte Epouſe ; & cependant la maitreſſe ſe les aproprioit ; mais tout étoit inviſible, tout ſe faiſoit en cachette, & tout étoit enchantement. Au milieu de cette chambre il y avoit deux fontaines, dont l'eau ſe convertiſſoit en Perles pour les impudiques, & rejailliſſant

aux

aux yeux des honnêtes femmes se convertissoit en larmes. On voioit des gueuses s'aprocher de ces fontaines, & en revenir parées & brillantes de pierreries, sans qu'il en coutât rien aux maris ni aux parens. D'où vient cette subite opulence ? demanda Critile. Elle vient, répondit le Zahori, de ces fontaines, qui produisent des perles & de l'or pour fournir aux dispenses de l'honneur. On voioit arriver les maris très-contens, galonnez, brodez, chamarrez, portant un beau chapeau de Castor, ils tâchoient de couvrir leur honte; mais toutes ces magnificences & toutes ces parures enchantées disparurent à la fin, & furent reduites à rien. Ce fut au même endroit qu'ils trouverent le Chevalier à miracles; il n'étoit pas seul de son Ordre, il y en avoit bien d'autres qui comme lui s'habilloient magnifiquement, mangeoient delicatement, passoient la vie dans les promenades, enfin qui vivoient dans l'abondance sans qu'on pût deviner d'où ils tiroient leur argent. Que veut dire tout ceci? demanda Critile; celui qui possede un beau bien, des revenus considerables, des droits & des heritages,

a de la peine à vivre, & à ſubſiſter frugalement; & ceux-ci qui n'ont rien, ou qui ont à peine quelques pieds de terre pour ſe faire enterrer, font figure & triomphent? Ne voiez-vous pas, répondit le Zahori, que les vignes ne ſe gâtent jamais pour ces gens-là? ils ne craignent point que ni les broüillards ni la grêle gâtent leurs fruits, ni leurs bleds, ni que les torrens leur emportent leurs moulins, ni que la mortalité vienne ſur leur bêtail. Comme ils ne ſont ſujets à aucune diſgrace, ils vivent heureux & contens.

Ils paſſerent enſuite à la Salle du deſſert; & ils y virent les ſtratagêmes differens, dont les grands ſe ſervent pour ſuborner les femmes, & les concuſſions qu'ils ſont obligez de faire enſuite, pour fournir aux dépenſes où leurs intrigues les ont engagez. Là ils virent la Madaille d'or qu'on donnoit par devotion; une belle piece qu'on preſentoit par rareté; une chaine d'or qui étoit le preſent de reconoiſſance, un colier de perles, par honnêteté, une bourſe de piſtoles pour rejoüir le cœur le jour de la ſaignée. Comment cela ſe fait-il, diſoit Critile, les douceurs pleu-

pleuvent ici de tous côtez. Helas! répondit le Zahori, lors qu'on s'est mis en devoir de servir une femme on s'est chargé de bien des choses. Il est à remarquer que tous ces presens venoient par l'air, & s'en retournoient de même. Cependant Andrenius se felicitoit en soi-même d'être entré dans un si bon lieu. Que ce Palais est merveilleux! disoit-il; sans se donner de peine, on y boit, on y mange, on y fait belle figure. Que ceux qui nient les Palais enchantez viennent se convaincre ici qu'ils sont dans une grande erreur. Ce qui me surprend le plus dit Critile, c'est de voir les hommes se rendre invisibles; non seulement les petits, mais même les plus grands. Quand je vous parle de petitesse, vous devez l'entendre par raport au pouvoir; mais pour la grandeur, prenez le à la lettre, car je parle de ces Seigneurs puissans qui ne se laissent jamais voir; à qui on ne peut jamais parler : on ne sait où les trouver; ils ne sont jamais chez eux lors qu'il est question de les prier de quelque chose. Ce qui fit dire un jour d'un de ces Seigneurs; Monsieur ne dort donc, ni ne mange pas chez lui, car on vient à

toute

toute heure, & on ne le trouve jamais. Si ces riches ſavent, ou même s'ils ne font que conjecturer qu'on vient les prier de prêter quelque argent, on ne les trouvera point chez eux pendant toute un année; & leurs plus grands ſoins ſeront de repeter ſouvent à leurs domeſtiques, *dites que je n'y ſuis pas.* Les femmes couvertes de leurs grands voiles ſe rendent inviſibles à leurs maris, & méconoiſſables à leurs freres. On fait courir de mauvais bruits contre la reputation des gens, ſans qu'on en conoiſſe les auteurs; chacun s'en défend, & attribuë ſes médiſances à ceux qui en ſont fort innocens. On publie des Satyres & des Libelles que perſonne ne veut avoüer & pour ſa plus grande ſureté on ſuppoſe des auteurs qui ſont morts.

Ils entrerent dans d'autres petites garderobbes & cabinets, où ils trouverent des Lutins qui ne paroiſſoient que la nuit. On diſoit qu'ils ne faiſoient point de mal, mais on diſoit faux; car ils en faiſoient beaucoup, puis qu'ils en vouloient à la reputation. Ils pourſuivoient dans les ténebres des Anges en beauté, je dis des Anges, quoi qu'un

qu'un Sage ait dit très-bien qu'une belle est un Diable avec un visage de femme, & qu'une laide est une femme avec un visage de Diable. Les femmes faisoient aussi les Lutins : outre qu'elles ne paroissoient que de nuit, elles faisoient de grands degats dans la maison : elles faisoient de grandes brêches à l' honneur , & elles fondoient leur mauvaise humeur sur de fort mauvais pretextes. On voioit tomber plusieurs oiseaux noirs, qui noircissoient ceux sur qui ils tomboient, sans qu'on put voir la main qui les jettoit : souvent ces oiseaux partoient de la main du confident, ou de celle de l'ami : c'est pour cela, qu'un Sage conseilloit de ne les point manger : car, disoit-il, la chair n'en vaut rien. Vous verrez à present, dit le Conoisseur, par une telle confusion de choses invisibles, que ce Philosophe avoit raison (quoi que les demi-savans se soient moquez de lui, & qu'ils aient rejetté son opinion) lors qu'ils disoit, qu'il n'y a point de couleurs réelles ; que le verd n'est point verd, ni le rouge, rouge; mais que tout consiste dans la differente disposition de la superficie des objets, & de la lu-

lumiere qui les environne. On a de la peine à comprendre cela, dit Critile. Il n'y a pourtant rien de plus vrai, repliqua le Conoiſſeur ; ne voit-on pas tous les jours que ſur le même ſujet les uns prononcent le blanc, & les autres, le noir ? cela ſe fait ſuivant que l'imagination & la paſſion ſuggerent, & non point ſelon la verité. Nous ne jugeons des choſes que par caprice. La Grece ſe moque de ce que Rome admire, & Rome regarde la Grece comme une perduë. La plus grande partie des hommes ſont des teinturiers : ils donnent les couleurs qu'il leur plait à l'intérêt & à la paſſion. Ce qui nous aprend qu'il ne faut jamais ſe raporter ni à la loüange ni au blâme, mais ſeulement tâcher de bien conoitre ceux qui loüent ou qui blâment. Les choſes changent d'une heure à l'autre : les differentes bouches par où elles paſſent les groſſiſſent ou les diminuent ; & n'eſt-ce point le plus grand de tous les enchantemens, qu'on ne puiſſe pas conoitre la verité ? C'eſt pour cela qu'il faut ſavoir l'art de bien raiſonner, & même de deviner. Il ne ſuffit pas d'entendre la Langue d'un Païs : les intentions

tions de l'homme ſont plus inintelligibles que la Langue Arabe.

D'autres Locataires de ce Palais ne ſe rendoient inviſibles que dans les occaſions; on ne les voioit plus dès qu'on avoit beſoin d'eux; faloit-il, par exemple, ſecourir un ami dans la maladie ou dans la priſon; les ſommoit-on de tenir parole, & d'accomplir leurs promeſſes, ils fuioient; mais s'ils n'avoient rien à craindre, ils vouloient bien comparoitre, ſemblables à ce feu que les Mariniers apellent Saint-Elme. A l'heure de dîner ils ſe rendoient viſibles, attirez par l'odeur de quelque bon morceau: dans les plaiſirs on ne pouvoit ſe défaire d'eux, on les trouvoit toujours. Cependant on entendoit toujours parler Andrenius, mais on ne le voioit point: car depuis qu'il étoit dans cette maiſon il étoit inviſible. Critile qui bruloit d'envie de le voir, & de lui parler, voiant qu'il ne pouvoit ni l'un ni l'autre en etoit penétré de douleur. Mais comment l'auroit-il vû, puiſqu'il étoit enchanté & perdu dans les tromperies du monde? Chacun ſe deguiſe dans cette maiſon; le fils même ſe caçhe de ſon pere, la femme de

ſon mari ; & l'ami de ſon confident. On y hait la lumiere : les uns par hipocriſie, les autres par politique, tout s'y fait en ténébres. Critile deſeſperoit donc de pouvoir trouver ſon Andrenius, & ne pouvoit deviner où il étoit. Ne pouvant plus contenir ſon chagrin : de quoi me ſert vôtre ſcience, dit-il au Zahori, puis que vous ne m'en faites pas profiter dans une occaſion qui me touche ſi ſenſiblement ? comment ne me faites-vous pas voir mon ami avec vos yeux pénétrans ? Le Zahori le conſola, en lui promettant qu'il auroit bien-tôt ce qu'il ſouhaitoit ſi ardemment, & qu'il leveroit le charme. Qui veut aprendre la maniere de deſenchanter les maiſons & les hommes, n'a qu'à lire le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Le Regne de la Science.

IL n'y a point de Maitre qui ne puiſſe encore aprendre, ni de beauté qui ne ſoit inferieure à une autre beauté. Le plus petit vermiſſeau ſurpaſſe même le

Soleil par l'avantage de la vie. L'homme doit ceder au linx la *perspicacité* de la vûë; au cerf, l'oüie; aux dains, l'agilité; aux chiens, l'odorat; aux singes, le goût; & au phenix, la longueur de la vie. Mais de tous ces avantages, celui que l'homme envia le plus, ce fut le ruminement que nous admirons en quelques bêtes sans le pouvoir imiter. Qu'il est agréable, disoit l'homme, de pouvoir savourer une seconde fois ce qu'on a avalé trop vîte! Il conoïssoit combien ce privilege lui seroit avantageux, non tant pour son plaisir que pour son profit, & il ne se trompoit pas. L'homme souhaitoit cela avec tant de passion, qu'il presenta au Créateur une Requête, dans laquelle il exposoit, qu'étant un abregé de toutes les perfections créées, il le suplioit de ne le pas priver de celle de ruminer, qu'il estimoit autant qu'il la desiroit. La Requête fut lûë, & on répondit à l'homme qu'on l'avoit doüé de cet avantage dès sa naissance. Il fut surpris de la réponse, & il demanda comment cela se pouvoit, puis qu'il ne s'étoit jamais aperçû qu'il possedât cette qualité-là, ne l'aiant surement ja-

mais pratiqué. Il lui fut repliqué qu'il s'abusoit grossierement, & qu'il pouvoit ruminer même beaucoup mieux que les animaux brutes, non point à la verité la viande materielle qui nourrit le corps, mais la viande spirituelle qui est la nourriture de l'esprit ; & que pour mettre cette qualité en usage, il falloit faire des reflexions sublimes, se repaitre de science, & se nourrir de la conoissance des belles choses. Ensuite on aprit à l'homme la maniere d'emploier cette perfection ; on lui dit qu'il faloit tirer la matiere du reservoir de sa memoire, la faire entrer dans son esprit, passant & repassant sur ce qu'il avoit conçu trop legerement ; qu'il meditât plus d'une fois sur ce qu'il doit dire, & plus encore sur ce qu'il doit faire ; le ruminement des hommes consiste donc à reflechir, & à raisonner profondément.

Le Conoisseur faisoit cette leçon à Critile, lors qu'il étoit desesperé de ne pouvoir trouver son Andrenius enchanté. Ne vous chagrinez pas, lui dit-il, car comme par nos reflexions nous avons trouvé l'entrée de ce lieu, ainsi en ruminant encore nous en trouve-

rons l'iſſuë. D'abord il trouva le moien de faire entrer un petit raion de lumiere par une ouverture, c'eſt a-dire un raion de verité; &, ô merveille! au même inſtant que la clarté entra dans ce lieu, tout cet édifice tomba. (Car la fauſſeté diſparoit à l'aparence de la lumiere.) L'enchantement donc s'évenoüit; les murailles tomberent, tout demeura ouvert: on ſe vit en face, on reconut à qui étoient ces mains inviſibles, qui lançoient de ſi bons coups, & les manieres de chacun furent manifeſtées. Mais, tant il eſt vrai qu'on enrage quand on ſe trouve la dupe des autres, ſur tout lors qu'on eſt dedupé de choſes utiles, & deſquelles on tiroit ſa ſubſtance, ſon plaiſir, ſon bonheur vrai ou imaginaire, enfin ce qu'on priſe le plus; Mais, dis-je, quantité de ces deſabuſez attaquerent le Zahori, comme l'Auteur de leur deſaſtre, qui les avoit tirez d'un état heureux, & l'injurierent, l'apellant ennemi de la ſocieté, &c. Mais le Conoiſſeur ſe voiant dans un ſi grand embarras prit la fuïte, ſans répondre comme doit faire un homme ſage. Il cria aux deux amis Critile & Andrenius, qui s'étoient dé-

ja retrouvez & embrassez, de s'éloigner de ce lieu, & de continuer leur pelerinage vers la Cour de la très-illustre Reine *la Science*, generalement estimée de tous les Sages. Nos deux Pelerins lui obéïrent. Quelle entrée d'Italie! disoit Critile, si cela continue, comment sortirons-nous de ce labirinthe? Prenons nos precautions, & agissons en hommes prudens. Lors qu'un homme sage entre dans un païs, il prend ses mesures contre le défaut qui y domine: par exemple, il se precautionne arrivant en Espagne contre les malices, en France contre les bassesses, en Angleterre contre les perfidies, en Allemagne contre les grossieretez, & en Italie contre les tromperies & contre les fraudes. Sa pensée n'étoit point sans fondement; car ils n'avoient pas fait cent pas qu'ils rencontroient deux detours. Le chemin se partageoit en deux, & on étoit en danger de se perdre, ce qui arrive tous les jours dans le monde. Ces deux amis étoient donc fort embarassez quelle route ils devoient suivre; & ils disputoient selon leur coutume, lors qu'ils découvrirent une troupe de colombes qui voloient, & une

autre

autre bande de ſerpens qui rampoient. Il ſembloit que les Colombes, d'un vol égal & uniforme, vinſſent à leur rencontre pour leur enſeigner le veritable chemin. Nos Pelerins ſe rejouiſſoient d'un ſi bon agure, & ils regardoient fort attentivement de quel côté les colombes tourneroient ; ils virent qu'elles prenoient à la gauche de deux routes opoſées. La queſtion eſt decidée, dit Andrenius, il ne faut plus balancer. Attendons encore, reprit Critile, & voions par où iront les ſerpens; car la colombe ne nous conduit pas tant à la prudence qu'à la ſimplicité. Ce n'eſt pas là mon ſentiment, reprit Andrenius; il n'y a point d'oiſeau plus ruſé ni plus politique que la colombe : elle nous aprend à vivre ; comme elle n'a point de fiel, elle eſt bien venuë, & bien reçuë par tout; chacun la voit avec plaiſir, & la careſſe en la nourriſſant. On ne la craint point comme on craint les oiſeaux de proie, & on ne la hait pas comme on hait les ſerpens : au contraire tout le monde repute à bon augure de l'avoir chez ſoi. D'ailleurs ſon inſtinct ne la porte à voler que vers les maiſons neuves ou blanchies, que

vers les tours qui ſont de belle aparence. Peut-on uſer d'une politique plus fine que fait la femelle, lors que par quelques careſſes qu'elle fait au pigeon, elle l'engage à partager la peine de couver les œufs, & d'en faire éclore les petits. Ne donne t-elle pas en cela une leçon aux femmes de vivre en bonne union avec leurs maris? Mais où elle fait paroitre le plus ſon adroite conduite, c'eſt, que quand on lui ôte les petits, & qu'on les tuë même à ſes yeux, elle ne ſe fâche point, & ne fait pas le moindre mouvement pour leur ſauver la vie, pourquoi? parce qu'elle ſait qu'on ne l'entretient que pour avoir ſes pigeonneaux : Un Miniſtre d'Etat pourroit-il ſacrifier plus finement à la conſervation de ſon poſte & de ſa fortune? Pendant qu'Andrenius raiſonnoit ainſi, la troupe de ſerpens défila du côté droit, ce qui augmenta l'embaras des deux Pelerins. Ce ſont, ſans doute, les ſerpens, dit Critile, qui nous montrent le veritable chemin de la prudence: ſuivons les, ils nous conduiront au Roiaume de la Science. Je n'en ferai rien, reprit Andrenius, à quoi ſert toute la prudence du ſerpent ſinon

à

à le faire ramper toute ſa vie? Enfin nos gens convinrent que chacun d'eux prendroit le chemin qu'il jugeroit le meilleur. Critile ſuivit donc les ſerpens, & Andrenius les colombes; à condition, que celui qui arriveroit le premier à la Cour de la Science le feroit ſavoir à ſon ami, & lui donneroit part de ſon bonheur. Ils ſe ſeparerent ainſi, & pourſuivirent leur chemin par differentes routes. Ces deux chemins directement opoſez les conduiſirent dans des païs tout differens, & dont les habitans ne ſe reſſembloient nullement en inclinations & en mœurs. Critile ſe trouva parmi des hommes ruſez, artificieux, de ces hommes doubles qui ne parlent que par miſtere & que par équivoque, dont les manieres ſont remplies de diſſimulation & de tromperie. Il fût abordé par un homme qui avoit le nez long: celui-ci ne s'étoit pas aproché pour ſervir de guide, mais pour l'épier & pour ſonder toutes ſes intentions. Critile de ſon côté ſe tenoit ſur ſes gardes, & il affectoit beaucoup de civilité. Ce qu'il remarqua d'abord en ce païs-là, fut que pluſieurs qui paroiſſoient gens d'eſprit, ne faiſoient pas

ſemblant de le voir. Critile étoit étonné de voir des manieres ſi ſerrées; mais ſon nouveau compagnon lui dit; tous ceux que vous voiez ſont Negocians; ainſi vous ne devez pas être ſurpris de ce qu'ils ſont ſi roides ſur la civilité: ils n'eſtiment que ceux avec qui ils ont affaire. Avec ceux-là ils ſont auſſi ſouples & complaiſans, qu'ils ſont fiers & mépriſans pour les autres. Ceux que vous voiez de l'autre côté, ſont les enfans du ſiecle: c'eſt pour cela qu'ils ne ſongent qu'à s'établir dans le monde avec autant d'ardeur que s'ils devoient y demeurer éternellement. Allant plus avant ils rencontrerent un certain viſage, qui non content de les regarder ne ceſſoit de les examiner depuis les pieds juſques à la tête. Qui eſt celui-ci? demanda Critile. Je ne croi pas pouvoir vous le faire conoitre, répondit le compagnon; il y a bien des années que je l'étudie, & je ſuis auſſi avancé qu'au commencement. Vous ſaurez ſeulement que je l'apelle le *Polype*. Je le conois à preſent, dit Critile. Comment vous le conoiſſez? reprit l'autre; je vous aſſure pourtant qu'il ſait ſe deguiſer parfaitement bien. Ils en ouïrent

rent d'autres qui crioient : *la moitié de l'année avec artifice, & avec tromperie; & l'autre moitié avec tromperie, & avec artifice.* Ces gens-ci raiſonnent mal, dit Critille; car ceux qui ont l'eſprit fin peuvent mieux tromper en diſant vrai, qu'en mentant; parce que la plûpart des hommes étant défians, s'imaginent toujours qu'on ne leur dit pas la verité. En voici un, reprit l'Eſpion, qui à l'air d'un faiſeur de projets: il parle à l'oreille de ſon pretendu ami, & il le conſulte aparemment ſur les moiens de tendre un piége, & de trouver quelque dupe. Mais en verité on eſt en ce païs-ci ſur ſes gardes, & il ne fait pas bon ſe jouer à plus fin que ſoi. Ils en virent un autre de la même eſpece. Quelle figure! dit Critile; c'eſt un *Zaïne*, c'eſt-à-dire, en Arabe, un homme faux & traitre. Je tremble quand je voi de telles gens: j'ai pour eux une haine implacable, & avec raiſon : tout le monde les craint, & ſe precautionne contre leur venin. On raconte qu'un jour les petits d'un vieux Renard revenant à leur taniere, lui dirent : nous avons vû une bête horrible avec des dents, qui, quoi que d'i-

voire, ne laiſſoient pas d'être effroiables. Oh, n'eſt-ce que cela ? répondit le Renard, vous n'avez rien à craindre de cette groſſe bête ; retournez, & n'aiez point de peur. Le lendemain ils furent pourſuivis par une autre bête, qui, diſoient-ils, avoit des pointes aigües ſur le front. Eh que vous êtes ſimples, leur dit le Renard, je vous aſſure que cela n'eſt rien. Quelque tems après ils dirent qu'ils avoient rencontré une autre bête horrible avec des griffes qui paroiſſoient trenchantes comme des raſoirs, & un poil heriſé. C'eſt le Lion, dit le Renard, ne le craignez point, il n'eſt pas ſi furieux qu'on le dit. Enfin ces Renardeaux s'en revinrent un jour très-contens : nous n'avons point fait de mauvaiſe rencontre, diſoient-ils, ni vû aucun animal feroce : bien loin de cela nous avons rencontré un je ne ſai quoi, qui eſt tout different de ces animaux qui nous donnoient tant de fraieur : il n'eſt point armé, il eſt doux, paiſible, careſſant, il a le ſon de voix agréable. Oh ! pour le coup, je change de ton, répondit le vieux Renard, je vous avertis mes enfans, que vous devez tout craindre ; &

quand

quand vous le verrez fuiez de toutes vos forces. Et pourquoi? dirent les petits, puisque cettte bête n'a griffes ni cornes, & qu'il n'a que de petites dents. Fuiez, vous dis-je, dit le vieux Renard, c'est l'homme, c'est un animal fin, artificieux, méchant, & sa malice est plus à craindre que s'il étoit mieux armé. Cette fable enseigne que l'on ne doit jamais se fier aux hommes doubles & rusez.

Vous voiez comment chacun se défie de son semblable; c'est que ce sont ici des Diables sous la figure d'homme. Voiez-vous ces autres qui regardent à droit & à gauche? on les apelle des Renards. Tous ceux-ci, sans aucune exception, sont des gens captieux, doubles, malins, il ne faut jamais s'y fier. Dites moi la raison, demanda Critile, pourquoi ces gens-là aiment tant le particulier, pourquoi ils fuient la compagnie, & qu'on les voit toujours seuls? cela me fait souvenir d'une certaine Ville, où les habitans se promenent separément, sans que l'un ose aprocher de l'autre, parce qu'ils sont tous dans une défiance égale. Et bien, reprit l'homme au nez pointu, il en est

tout

tout de même de ceux-ci, c'eſt parce qu'ils s'entre-craignent qu'ils n'oſeroient s'entre-aborder ; car comme dit le Proverbe: *Chaque loup va ſon chemin.* Ils rencontrerent un avare accompagné d'un Marchand fort ruſé, & qui cherchoit une Dupe. L'avare donnoit dans le piége du Marchand qui lui offroit de gros avantages ; & ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt qu'ils penſoient tous deux la même choſe, & ſe diſoient en eux-mêmes : qu'il eſt ſimple! comment il ſe laiſſe attraper! Regardez ce petit homme, il a plus de malice qu'il n'eſt gros : ce ſeroit tems perdu d'entreprendre de le tromper. Comment, demanda Critile, cet autre-là qui paroit ſi ſimple peut demeurer parmi des gens ſi malins? Croiez-moi; reprit le Compagnon, tel paroit innocent qui eſt bien malicieux. Il en eſt de même de cet autre qui fait le ſourd : Il n'y a point de plus mauvais ſourd, dit le Proverbe, que celui qui ne veut point entendre.

Critile fort ſurpris de voir des gens ſi doubles, diſoit en ſoi-même; ſommes-nous donc ſur la Place de Veniſe, ou à Cordoüe, ou à Calataiud, lieu où

l'on

l'on trompe le plus? Sur cela on raconte, qu'un étranger parlant à un Calataien, & confessant qu'il avoit été sa dupe, disoit pour se consoler: On dit bien vrai que les plus grands sots de Calataiud sont plus avisez que les plus fins de mon Païs: mais le Calataien répondit; c'est, Monsieur, que dans nôtre païs il n'y a point de sots, & que dans le vôtre il n'y a pas un homme d'esprit. Le compagnon de Critile lui dit; vous n'avez rien vû jusqu'à present: il faut passer dans l'endroit où les vieillards demeurent. Il le conduisit donc dans une grande Sale où les vieux Satrapes étoient assemblez; & il lui dit en entrant: c'est ici qu'il faut ouvrir les yeux, & les fermer à propos. Ils virent un vieux barbon qui presidoit sur un nombre d'autres gens fins, malins, adroits, & politiques. Ils admirerent leurs detours, leur déguisement, & leur subtilité pour tromper.

Mais pendant que Critile joüa son role avec ces vieillards, allons voir pour un moment ce que fera Andrenius; car il s'est perdu dans la route oposée à celle de Critile. C'est ainsi que tous les hommes tombent dans les deux entremitez;

mitez, au lieu de prendre un juste milieu de toutes choses: Andrenius s'étoit égaré parmi ces sortes de gens qui ont en partage la bonté bête, & qu'on traite toujours de bonnes personnes: *C'est un bon homme*, dit-on, *il n'a pas inventé la poudre*; de ces gens pacifiques qui ne font jamais de bruit dans le monde, qui ne rompent jamais aucun marché. Le premier qu'Andrenius rencontra étoit surnommé *la bonne Ame*: à peine savoit-il assembler quatre mots. Il étoit accompagné d'un de ses semblables; car comme ceux, au milieu de qui Critile se trouva, étoient rusez à l'excès; ceux au contraire parmi lesquels Andrenius se rencontroit, étoient simples & innocens. Qui est celui-là qui se promene d'un air souriant, demanda-t-il: C'est, lui répondit-on, un homme qui s'est perdu par sa trop grande bonté. Et l'autre qui est auprès de lui? Il est, reprit-on, du même caractere; il n'est bon à rien. Ce sont de ces gens qui aprouvent tout, gens tranquilles, qui ne se défient jamais, & qui sont toujours attrappez. Ils sont bien inpolis, dit Andrenius, ils ne savent pas même faire la moindre civi-

civilité: apparemment qu'ils ne trompent jamais. Ils en virent pourtant un qui saluoit, & on l'apelloit *le bon compagnon*, ou *le complaisant*, parce qu'il s'accommodoit à toutes sortes de genies. Il étoit accompagné de deux autres, toujours prêts comme lui à tout faire par compagnie; aquiescant aveuglément aux opinions & aux volontez. Quand même vous eussiez avancé le plus grand paradoxe du monde, ils répondoient froidement, vous avez raison. Leur tranquillité étoit telle, qu'Andrenius doutoit si ces hommes-là étoient veritablement de chair & d'os. Vous avez raison d'en douter, lui dit quelqu'un qu'on surnommoit *l'homme de parole*, à cause qu'il n'ouvroit jamais la bouche qu'il ne debutât par cette assertion, *sur ma parole*. Andrenius eut autant de joie de le voir, que si c'eut été un prodige de sincerité. Cet homme-là étoit parmi les simples; car ces sortes de gens sont ordinairement aussi sots que les autres. Voici comment il s'y prit pour prouver que le soupçon d'Andrenius étoit bien fondé. Voiez-vous celui-ci? dit-il, sur ma parole c'est une bonne pâte d'homme; cet au-

tre

tre eſt la douceur même; il eſt capable d'adoucir les plus grandes aigreurs; & celui-là s'appelle *la pâte d amande*, car il ſe laiſſe manger de tout le monde. C'eſt pourtant entre ces orginaux-là, tout fades & tout inſipides qu'ils ſont, qu'on choiſit les Superieurs dans les Communautez; on les veut tels, on les cherche à nez de cire, parce qu'on veut des Maitres dociles, complaiſans, & qui ne s'opoſent point aux paſſions de leurs Sujets. On trouvoit auſſi là ceux qui ſe vantent d'avoir le cœur aſſez bon pour ne ſoupconner jamais perſonne, & pour ne cauſer de chagrin à qui que ce ſoit. Ceux qui ſont contens d'eux-mêmes, de leur maniere de vivre bien reglée & bien exemplaire, en un mot ceux qui ſe propoſent un exemple, & qui pretendent que leur ſeule conduite doit ſervir de modele à tous ceux de leur profeſſion. Mais, helas! que ſeroit-ce que le monde, ſi chacun étoit comme eux! Qui eſt cet homme qui a ſi belle preſtence? demanda Andrenius? C'eſt le celebre *Pecora* qui paroit toujours endormi, & qui n'interrompt ſon repos pour qui que ce ſoit. Une nuit ſon Valet le reveillant, pour lui

apren-

aprendre un évenement tragique, dont toute la Ville étoit allarmée : Laisse moi dormir, répondit-il, est-ce que tu crois que je ne serai pas demain matin en vie & en état d'écouter ta nouvelle ? Andrenius ne pouvoit assez regarder cet homme-là ; car la simplicité paroissoit jusques sur ses habits : ils étoient sans pli, sans doublure, sans ornement, sans aucune façon. Andrenius vit ensuite certaines gens qui faisoient à tort & à travers des offres de service : il n'y avoit rien à quoi ils ne s'engageassent, avec toute l'aparence possible d'un cœur veritablement obligeant. Ils donnoient la main droite au premier venu ; & s'ils rencontroient un ennemi, ils lui presentoient la gauche. Il vit aussi ceux qui ne savent rien refuser, qui n'ont rien à eux ; ceux qui ne trouvent rien d'impossible chez qui tout est oüi & amen : on ne leur entend jamais dire, *non si puo fare* : ce sont des gens de bonne trempe, & qui devoient vivre long-tems. C'est ce qui porta Andrenius à demander, si ce n'étoit point là le païs de l'immortalité. Pourquoi demandez-vous cela ? lui dit-on. C'est, répondit-il, que

je

je ne voi point ici que les hommes ſe détruiſent ni ſe tuent comme par tout ailleurs, & je ne puis m'imaginer que ceux-ci vivant ſi tranquillement, puiſſent s'émouvoir aſſez, pour ſe reſoudre de mourir. Ne voiez-vous pas, lui repliqua-t-on, qu'ils ſont ſi ſimples, qu'ils vivent comme s'ils étoient déja morts? Pour-moi, reprit Andrenius, je ſuis charmé de leurs manieres, & je dis qu'ils ſont dans le vrai chemin de ſe bien porter: ce ſont des gens bien compoſez, bien conſtituez; ils ont l'eſtomac admirable, car ils digerent tout: ils ne ſongent qu'à s'engraiſſer, & qu'à laiſſer vivre tout le monde: leur maniere d'agir eſt franche & ſans détours: ils parlent net & ſans artifice: ils ont le cœur ſur les levres; on ne trouve point parmi eux de trompeurs, ni de Courtiſans: pas un d'eux natif de Cordouë; pas un Italien; (c'étoit pourtant en Italie) & ſur tout point de Bergamaſque; il y avoit quelques Eſpagnols, mais point du Royaume de l'ancienne Caſtille; quelques François, pas un du païs d'Auvergne; mais quantité de Polonois. Enfin en ce païs-là on ne ſe méfie de perſonne:

c'eſt

c'eſt pourquoi Andrenius fit comme les autres, & ſe laiſſa tromper par tous les malins; car rien n'eſt plus aiſé que de tromper un honnête homme. O le bon païs! ô l'heureux climat ! ô la charmante ſocieté ! Un bon Vieillard qui entendoit toutes ces exclamations d'Andrenius, lui dit; vous deviez y être venu plûtôt : autrefois tout le monde y vivoit dans une aimable égalité; il n'y avoit point de tien, ni de mien; point de preference; tous étoient égaux; l'un n'étoit pas plus eſtimé que l'autre. Dans cet heureux tems le païs étoit peuplé; on ne conoiſſoit ni fraude, ni malice. Mais depuis qu'on a découvert ce malheureux païs, qu'auparavant on avoit crû inhabitable, parce qu'il étoit ſous la Zone torride, ce païs d'où l'on aporte en Eſpagne tant d'or & dargent, je veux dire les Indes, tout le monde s'eſt corrompu. Dieu pardonne à celui qui nous l'a procuré. Avant cette découverte un homme trompeur, un homme double, étoit regardé comme un Monſtre; tout le monde le fuioit, & avoit plus de peur de lui que d'un Tigre; mais à preſent tout a changé de face; les hommes ne

pen-

pensent plus qu'à se tromper, qu'à se fourber les uns les autres. Les Allemans deviennent Italiens ; & tous les Espagnols à present doubles & dissimulez, ressembleront bien-tôt à ceux de Cordouë.

Quoi qu'Andrenius ne s'accommodât pas trop mal de cette societé composée d'hommes sinceres, il reconut néanmoins fort bien que ces gens étoient trop simples, & que ce ne seroit pas chez eux qu'il trouveroit le Trône de la Science; c'est pourquoi il resolut de chercher ailleurs, & comme si Critile & lui se fussent donnez le mot, ils partirent tous deux en même tems; Critile quittant le chemin de la ruse; & Andrenius celui de la simplicité, tous deux dans le dessein de trouver un milieu, qui les conduisit tout droit à la Cour de la Science.

Ces deux amis se rencontrerent dans un endroit où deux sentiers se réünissoient par le milieu; & là ils trouverent un homme qui sembloit les y attendre pour leur servir de guide. C'étoit un de ces hommes rares qu'on rencontre dans le voiage de la vie; car au lieu qu'Argus avoit cent yeux, & Bria-

Briaré cent bras, celui-ci avoit autant de cerveaux que de membres, ce qui le remplissoit de bon sens, de pénétration & de jugement. Il avoit toute la gravité d'un Castillan, toute la prudence d'un Aragonois, tout l'esprit d'un Portugais : enfin rien ne lui manquoit de ce qu'il faut pour être un vrai Espagnol, & consequemment un homme parfait. Andrenius s'attacha à le contempler attentivement, & après avoir parlé quelque tems à l'oreille de Critile, il dit tout haut : il n'est pas surprenant qu'un homme ait de la cervelle dans la tête, puisque la tête est le siege de la raison ; mais je ne comprens pas comment sa langue peut être formée de cervelle ; car la langue, quoi que d'une chair ferme & solide, glisse à tous momens, & nous fait beaucoup plus tomber que les pieds. Une chute causée par ceux-ci ne blesse que le corps, au lieu qu'une chute causée par la langue, déconcerte notre raison. Que seroit-ce donc si la langue étoit faite d'une matiere aussi fluide & aussi glissante que la cervelle ? vous vous abusez grossierement, répondit l'homme de cervelle ou l'homme très-sensé ; (car

c'étoit là son nom) sachez qu'il est très-necessaire d'avoir la cervelle dans la langue afin qu'elle n'aille pas trop vite, & quelle soit sure de son fait avant que de parler: croiez moi, on ne parle jamais bien, si on ne reflechit sur ses paroles. Passe donc pour la langue, répondit Andrenius; mais je ne conçois pas à quoi peut servir la cervelle dans le nez. La cervelle est utile aux yeux pour les ouvrir & fermer, à proportion que les differens objets le demandent; mais pour le nez? La cervelle dans le nez, répondit l'homme tout sens, empêche les vapeurs noires de monter à la tête, & d'y causer des symptômes dangereux. Vous ne devez pas douter non plus que les pieds n'aient besoin de cervelle, sur tout lors qu'ils se trouvent dans de mauvais pas: ce qui fit dire à un Sage dans une certaine occasion; j'ai besoin de toute ma cervelle dans mes talons. En effet, si tous ceux qui veulent parvenir aux Dignitez usoient de cervelle à chaque pas qu'ils font, ils ne tomberoient point, & les Charges ne seroient remplies que par des gens avisez. Il seroit à souhaiter que l'homme fût tout petri de cervelle, pour se bien condui-

re,

re. On devroit en avoir dans les oreilles pour les boucher aux mensonges & aux flateries: car ne faut-il pas être fat pour les souffrir, & encore plus fat pour les croire ? Cervelle dans les mains pour bien manier les affaires, & pour bien juger de ce qu'on entreprend ; cervelle dans le cœur pour domter ses passions: enfin il faut être cervelle depuis les pieds jusques a la tête, pour être homme intelligent, prudent, & raisonnable.

Helas! s'écria Critile, que le nombre de ces gens-là est petit! J'ai ouï dire, ajouta Andrenius, à un homme fort judicieux, que dans tout le monde il n'y avoit qu'une seule once de cervelle; qu'un certain Seigneur, que je ne nomme pas, pour raison, en avoit la moitié, & que l'autre moitié étoit distribuée à tout le reste des hommes: si cela est, supputez combien chacun en a. Celui qui vous a dit cela se trompe, reprit l'homme sensé; car le monde n'a jamais été mieux pourvû de bon sens & de jugement qu'il l'est aujourd'hui: mais le malheur est, que les hommes ne savent point profiter de cette abondance. Pour vous, repli-

qua Andrenins, qui êtes ſi bien partagé de cervelle, dites moi, je vous prie, où vous l'avez priſe? Dans le Magaſin, répondit-il, où on la fait, & où on la vend Y a-t-il donc des Magaſins de bon ſens? nous n'en avons jamais vû, quoi que nous aions preſque fait le tour du monde. C'eſt, répondit l'homme ſenſé, qu'on a plus de ſoin de s'informer où on vend à manger & à boire, que des endroits où on peut acheter les moiens de devenir ſage. Aprenez aujourd'hui qu'il y a des Magaſins où on vend publiquement l'intelligence & le bon ſens. Il eſt vrai qu'il faut en avoir un peu pour en ſouhaiter davantage. Et combien le vend-on? demanda Critile. Autant qu'on l'eſtime, reprit le Senſé; on le vend à poids & à meſure. Suivez moi, & je vous conduirai aux lieux mêmes où on fait le bel eſprit, & où on forme le jugement c'eſt-à-dire, dans les Ecoles où on aprend les Sciences. Mais dans ces endroits là dont vous parlez, y rafinet-on le jugement tout d'un coup? demanda Andrenius. Helas! repondit l'homme ſenſé, pour en acquerir une ſeule once, il faut tout le tems de la vie.

Après

Après avoir marché quelque tems, l'homme tout cervelle mena les deux amis ſur une grande & belle place, ornée & entourée de differens bâtimens: les uns étoient auſſi magnifiques que les Palais des Rois: & les autres étoient de petites maiſons, comme celles des Philoſophes: il y avoit auſſi par ci par là des tentes de ſoldats, & en d'autres endroits des Sales de plein pied qui paroiſſoient des Auditoires de College.

Nos Pelerins furent ſurpris de voir la varieté de ces édifices; & après avoir jetté les yeux par tout, il demandèrent où étoient les Magaſins du jugement, & les boutiques du bon ſens? Les voila, reprit l'homme ſenſé; vous ne voiez autre choſe. Comment, dirent-ils, dans des Palais où on perd plutôt l'eſprit qu'on ne l'aquiert? & dans des tentes de ſoldats, où on aprend la temerité plutôt que la prudence? Ces Sales même pleines d'Etudians & de jeuneſſe, ne paroiſſoient guere propres à former le jugement.

Il eſt pourtant vrai, continua le Cervellé, que ce ſont là les Magaſins où les plus grands hommes ſe forment, & où les plus ſtupides ſe degourdiſſent:

examinez bien cet édifice ſuperbe qui l'emporte ſur tous les autres : c'eſt le Palais d'Auguſte, ou ſe formerent les plus grands hommes de ce ſiecle-là : c'eſt cette ſavante Academie ; il en ſortit de prudens Senateurs, de ſages Conſeillers, & de fameux Auteurs. Et c'eſt pour cela qu'au lieu de ſtatuës de marbre, & des colomnes ſomptueuſes, dont on pare l'entrée des autres Palais, vous ne trouvez ici que des hommes illuſtres. Cela eſt vrai, dit Critile, celui qui eſt à la main droite, eſt Horace le judicieux ; Ovide eſt à la gauche, Poëte plus heureux qu'éloquent dans ſes Vers ; & celui qui eſt au milieu portant une Couronne de Laurier, eſt Virgile, le Prince des Poëtes Latins. Aſſurement, voila un bel édifice ! dit Andrenius. Rendez lui plus de juſtice, répondit l'homme ſenſé, & reconoiſſez que ce bâtiment magnifique eſt un Magaſin rempli des plus grands Heros, & des premiers hommes qui aient fleuri du tems d'Auguſte. Cet Empereur fut le pere & le bienfaicteur des beaux eſprits, & eux lui ont procuré l'immortalité par leurs beaux ouvrages. Tournez-vous & con-

contemplez cet autre édifice : il n'eſt pas ſoutenu par du marbre ; mais par des hommes capables de porter plusieurs Roiaumes. C'eſt le Palais du magnanime Alphonſe Roi d'Arragon: dans cette Ecole de Politique ſe formerent quantité d'habiles Miniſtres d'Etat ; ce qui a fait dire que l'Arragon étoit la Perle de la Couronne d'Eſpagne. Ils s'aperçurent enſuite d'un autre bâtiment fait de marbre parlant: on y voioit de tous côtez des Sentences, des Emblêmes, & des Inſcriptions Heroiques ; le tout gravé fort artiſtement. Graces au Ciel, s'écria Critile, je voi enfin un Palais, qui a l'aparence d'être la demeure les hommes ſages & ſavans! C'étoit le Palais du Roi de Portugal Jean Second. Cet autre que vous voiez, reprit l'homme ſenſé, n'eſt pas moins beau, étant alternativement embelli de plumes & d'épées ; c'eſt le Palais de François Premier Roi de France, qui favoriſoit également les braves & les ſavans, & qui avoit en horreur les lâches, les traitres, & les trompeurs. Faites encore attention, continua-t-il, à celui que vous voiez couronné de Palmes & de

Lauriers : c'eſt la glorieuſe demeure du Pape Leon dix, ou les beaux eſprits trouvoient un azile plus ſûr que les Aigles n'en trouvent dans le ſein de Jupiter. Fable qui ſert de leçon aux Princes, pour leur aprendre à favoriſer les gens de lettres, dont le vol eſt deſigné par celui de l'Aigle. Cet autre eſt le Palais du Roi d'Eſpagne Philippe Second, ſurnommé le Prudent ; c'étoit la premiere Ecole du monde pour la ſageſſe, & pour la Politique ; combien en voit-on ſortir d'habiles Gouverneurs, de fameux Generaux, & de celebres Vicerois ?

Mais à quoi bon ici des tentes de ſoldats ? demanda Andrenius. Ce ſont auſſi des Magaſins de grands hommes également braves & ſavans, repliqua l'homme ſenſé. D'une de ces tentes ſortit le Marquis de Grana, après s'y être rendu un homme conſommé par une longue experience. Dans celle-ci ſe forma un autre Capitaine, autant illuſtre par ſon eſprit, que célébre par ſa valeur & par ſes exploits : il eut l'honneur de manger publiquement avec le Roi de France François Premier, qui dit de lui ; *Celui qui ſait vaincre les Rois*,

Rois, merite d'être à la Table des Rois. Voici la tente du Duc d'Albe, vraie Ecole de prudence & d'experience : sa maison en tems de paix étoit le rendez-vous des grands hommes : Jean de Vega la recommanda extrémement à son fils lors qu'il l'envoioit à la Cour. Et quels logemens sont ceux-ci ? demanda Andrenius. N'allez pas les prendre pour des logemens de gens de guerre, répondit l'homme sensé, ce sont les plus célébres Universitez de l'Europe. Ces quatre-ci sont celles de Salamanque, d'Alcala, de Tolede, & d'Huesca : les autres sont celles de Paris, de Bologne, & de Valadolid, tous Magasins où on forme les plus grands hommes de chaque siecle, & ceux qui dans la suite des tems deviennent les apuis des Monarchies & des Etats ; gens qui remplissent dignement les Conseils, les Parlemens, & tous les autres Tribunaux. Que veulent dire ces ruïnes, ces masures, ce monceau de pierres detachées qui semblent pleurer la chute d'un grand & magnifique bâtiment ? Il y a eu un tems heureux, répondit l'homme sensé, ou ces pierres même distilloient un baume

odoriferant, ou pour mieux dire, elles distilloient l'ancre des plus célébres Auteurs : c'étoit le Palais des Ducs d'Urbin & de Ferrare ; on pouvoit nommer cet édifice l'azile de Minerve, le théatre des belles Lettres, & le centre des beaux esprits. Je voudrois bien savoir, dit Critile, pourquoi toutes ces fameuses demeures sont desertes. Comment ne sont-elles pas plus frequentées par les savans? Ce n'est pas comme vous voiez, qu'il n'y ait encore de ces Palais, reprit l'homme sensé ; mais c'est qu'on ne trouve plus d'Augustes pour des Virgiles ; plus de Mecenes pour des Horaces ; plus de Nervas, ni de Trajans pour des Plines. Croiez moi, les grands hommes, les hommes savans ne se plaisent qu'avec leurs semblables. Je vous avoüe qu'un de mes grands étonnemens, repliqua Andrenius, est de voir un Monarque paier à un Peintre une grosse somme pour un tableau, ou pour un portrait ; de le voir priser & recompenser magnifiquement le chef d'œuvre d'un Sculpteur ; enfin de faire autant de cas des Artisans & bien plus qu'ils en font peu d'un célébre Poëte, ou d'un fameux Auteur.

Les

Les pinceaux cependant ne repreſentent que l'exterieur ; & les plumes des Savans peignent juſqu'à l'interieur: ces derniers ne devroient-ils pas être preferez aux autres, à proportion de ce que l'ame vaut mieux que le corps ? car encore une fois, le pinceau n'exprime que la beauté du viſage, que ſa douceur, ou ſa fierté: Mais un Auteur peint avec de vives couleurs la beauté de l'eſprit, la grandeur d'ame, la valeur, la vertu, la capacité, enfin toutes les belles qualitez qui compoſent un homme accompli : le pinceau ne conſerve la memoire d'un homme qu'autant que ſon portrait peut durer ; au lieu que la plume l'immortaliſe. Les tableaux, les portraits, les peintures ne ſont vûs que de peu de gens: mais les traits de plumes & les écrits des bons Auteurs ſont entre les mains de tous les conoiſſeurs. Ces excellens ouvrages courent de Province en Province, ils ſont traduits en toutes Langues, & ils paſſent de ſiecle en ſiecle. Helas! répondit l'homme ſenſé, ignorez-vous que les peintures & les ſtatües ſont des choſes materielles & viſibles ? Je ne ſai ſi vous m'entendez, mais vous n'aurez

que cela de moi là-dessus, & la prudence m'empêche d'en dire davantage. Nos Pelerins s'arrêterent dans une de ces Boutiques qu'on appelle la Boutique du Tems & de l'Exemple; & ils eurent le plaisir d'y voir forger un grand homme: on le composoit de toutes les perfections de plusieurs Heros; & on y réüssissoit mieux qu'Apelles ne réüssissoit, lors que pour peindre une beauté parfaite, il empruntoit les traits de plusieurs belles. Quel est le nom de ce Heros? demanda Andrenius. C'est un Heros de nos jours, répondit l'homme de bon sens, c'est . . . . . Tout beau, dit Critile en l'interrompant, gardez-vous bien de le nommer. Vous avez raison, reprit-il, je me repens même d'en avoir nommé tant d'autres; car ils s'imaginent presque tous, qu'on est obligé de les illustrer, & ils ne savent ce que c'est que d'avoir aucune reconoissance pour leurs Panegyristes, croiant que tout leur est dû. Ce fut ce qui engagea un Auteur, par une plaisanterie spirituelle & très-judicieuse, à mettre la Dedicace de son Livre au nombre des fautes d'impression.

Ils entrerent dans une autre boutique,

que, où au contraire d'un ſeul homme on en forgeoit cent: d'un ſeul Ferdinand le Catholique cent autres Rois, & cependant il reſtoit de la matiere pour pluſieurs autres: c'étoit là où on formoit les bonnes têtes, les têtes d'une habileté extraordinaire. Andrenius remarqua que la partie la plus difficile à former étoit le nez. On voit tous les jours la même choſe dans les ouvrages de la nature, dit Critile: quantité de gens ont les mêmes traits de viſage, excepté le nez. On forgeoit dans cette boutique un grand homme, & on lui avoit déja fait des yeux vifs & perçans, un front ſerain, une belle bouche; mais on manquoit toujours au nez. Critile en aiant demandé la raiſon, c'eſt, dit l'homme ſenſé, que le nez eſt l'ouvrage de la Prudence même, puiſqu'un nez bien fait, c'eſt une marque de prevoiance, & de penetration d'eſprit.

On entendit alors un bruit de trompetes & de timbales: chacun s'empreſſoit pour ſavoir la raiſon de cette ſymphonie guerriere, & il fut répondu que la Reine de la Science faiſoit défendre une choſe par tout ſon Empire. Et

quelle défenſe fait-elle donc publier ? demanda-t-on : Eſt ce de ſe repentir ? car les Sages ne doivent jamais le faire. Défend-elle l'amour propre, qui eſt le plus grand ennemi de la Prudence ? Défend-elle l'envie ? Ce n'eſt point tout cela, répondit celui qui ſavoit la choſe : mais c'eſt que Sa Majeſté Scientifique veut reformer les Proverbes qui ont le plus de cours parmi le vulgaire. Comment cela ſe peut-il, reprit Andrenius, puis qu'on y ajoute plus de foi qu'à l'Evangile? Cela ne fait rien, vous allez voir, écoutez le Herault. Ils écouterent quelque tems ſans pouvoir bien comprendre le ſens de la publication ; mais enfin ils entendirent qu'on diſoit : Nous faiſons défenſe très-expreſſe, & ſous peine de nôtre indignation, à tout homme de bon goût, d'emploier jamais les Proverbes ſuivans. *Qui a des ennemis ne doit point dormir*; car au contraire il doit ſe retirer de bonne heure, ſe mettre auſſi-tôt au lit, dormir s'il peut, & ne ſortir de ſa maiſon que long-tems après le Soleil levé. Item, *Il faut reſſembler à ſon pere*, puis qu'il arrive trop ſouvent que les peres ont vêçu dans la baſſeſſe

& dans le vice. Item, *En fait de mariage & de querelle il faut prendre la balle au bond*; car rien ne doit se faire avec plus de circonspection, que de risquer la vie, ou que de la rendre malheureuse par un mauvais mariage. Ce dernier risque fit que quelqu'un à qui on proposoit une femme, répondit agréablement, accordez moi tout au moins cent ans pour y penser, & puis je vous dirai ma resolution. Item, *Le simple sait mieux ce qui se passe chez soi, que le sage ne sait ce qui se passe chez les autres*; car qui est vraiment sage, l'est par tout; & qui est étourdi, l'est en tout endroit. Item, *Point de conseils, mais de l'argent*: car le bon conseil vaut mieux que l'argent, & celui qui ne sait pas prendre garde à ses affaires, deviendra un guéux, fut-il riche comme un Crésus. Item, soit notoire à un chacun que ce Proverbe-ci, *Fais tout bien, & lentement*, est propre aux Espagnols naturellement pesans, mais qu'il n'est pas reçû des Maîtres qui aiment la promtitude dans l'obéïssance. Ainsi à la requisition des François, des Italiens, & de tous ceux qui commandent on dira desormais; *Ce qui est fait promtement*

tement, eſt bien fait. Que quelque revolution qui puiſſe arriver, on ne diſe plus; *La voix du peuple eſt la voix de Dieu* : car la voix du vulgaire eſt l'ignorance même, & ordinairement c'eſt le Diable qui s'explique par ſa bouche. Item, dans le ſiécle où nous ſommes, on doit ſuſpendre ſon jugement ſur ce Proverbe, *L'honneur & le profit ne s'accordent point* ; car nous voions tous les jours que ceux qui n'ont point d'argent ne ſont pas eſtimez. Item, on défend de dire, ſous peine de paſſer pour blaſphemateur, *Peu de ſcience ſuffit, pourvû que Dieu donne bonheur*; car ſe peut-il un plus grand bonheur que d'avoir de la ſcience & de la raiſon? Item, *l'âne qui ſert à plus d'un maitre eſt mangé des loups* ; car c'eſt lui qui mange comme un loup le pain des autres, & c'eſt un grand art que de pouvoir contrefaire le ſimple. On condamne à un banniſſement perpetuel pluſieurs autres Proverbes, comme de dire, *Autant bien battu que mal battu. Point d'ami ſans profit.* Et *Pourvû que j'aie chaud, je me moque du froid des autres*. On permettoit autrefois aux femmes qui avoient été attrapées de

de dire *Chat échaudé craint l'eau froide.* Item, la Reine ordonne de prendre ceux-ci avec quelques exceptions. *Bonheur à qui obéït à ſes parens:* on en doit excepter les fils & les neveux des Sergeans, des Clercs, des Maltotiers, des Cabaretiers, & autre ſemblable canaille. Il faut expliquer de même le Proverbe qui dit: *Cherche toi des parens par tout où tu vas*; car tout au contraire, celui qui veut vivre en paix doit fuir ſes parens & ſes compatriotes; perſonne n'étant honoré en ſon païs. Item, on interdit celui-ci, *Quand tu te ſeras aquis de la renommée, repoſe toi*; puis que tout le monde dort ſans ſe ſoucier de l'aquerir. Item, on expliquera avec reſtriction cet autre: *Il n'y a plus que le nid, les moineaux ſe ſont envolez.* Plut à Dieu que les voluptueux quitaſſent auſſi facilement les lieux de leur debauches, que les joüeurs abandonnaſſent leurs aſſemblées, & que les pauvres plaideurs viſſent bruler l'étude des Procureurs & des Clercs, auſſi facilement que les moineaux quittent leur nid. C'a été, ſans doute, quelque étourdi qui a inventé celui-ci, *Dieu veüille que je n'aie jamais affaire qu'avec*

ceux

ceux qui m'entendent. Les Courtisans ne parlent pas de même, puis qu'ils ont toujours quelque chose à démêler avec ceux qui ne les entendent point, qui ne pénétrent point leurs intentions, & qui ne peuvent découvrir leur dissimulation. On dit que c'est une folie de compter sur leur parole; mais s'en est encore une bien plus grande de perdre une heure de sommeil pour leur demander quelque grace. Item, on défend de dire, *C'est une consolation dans le malheur d'avoir des semblables* : ce sont les fous qui se consolent ainsi. A la requisition de Seneque & d'autres Philosophes, ce sera desormais une erreur fort grossiere de dire, *Fais du bien, sans t'informer à qui.* On doit prendre garde de n'en pas faire aux ingrats, aux envieux, & à ceux qui peuvent tourner les bienfaits contre le bienfaicteur. Il faut éviter sur tout de faire du bien à un orgueilleux qui vous méprise, à un indiscret qui en abuse, à un domestique qui prend des ailes comme le ver à soie, à vôtre inferieur qui tâche de vous mettre au dessous de lui, & au serpent qui se nourrit dans vôtre sein pour vous empoisonner. Item, on

on expliquera le Proverbe, *Il ne faut pas se joüer à son maitre*, c'est-à-dire, qu'un domestique ne doit pas manquer de respect à celui dont il mange le pain: ce qui n'empêche pas qu'il ne se fasse paier ce qui lui est dû. Item; ce n'est point une bonne maxime que celle-ci *Qui veut tout, perd tout*: puis qu'il faut viser au tout, si on veut attraper quelque chose. De même il n'est pas vrai, *Que le ventre plein est courageux*; au contraire lors qu'on est assoupi, on est hors d'état d'agir; & Mars même refuseroit le combat en lâche & en poltron s'il avoit l'estomac bien rempli. Il ne faut pas dire, *Que chaque fou a sa folie*; mais que chaque fou a plusieurs folies, dont le nombre augmente tous les jours. Qu'on ne dise pas non plus, *Qu'on n'est point obligé de faire ce qui n'est plus à la mode*; car sûr ce principe-là il faudroit conclurre qu'on ne devroit jamais dire la verité, ni être honnête homme. On dit, *Que ceux qui esperent sont toujours les derniers*; rien n'est plus faux, car ceux qui cherchent la fortune l'attrapent ordinairement les premiers. Quelle sotise de dire, *Qu'il vaut mieux avoir un ami en Cour, que*

de

de l'argent dans la bourse? Où trouve-t-on un fidéle ami? & celui qui a de l'argent n'est-il pas dans l'occasion d'avoir des amis par tout? Item? *Il n'y a point de mal dont il ne revienne quelque bien:* cela doit s'expliquer ainsi; qu'un mal en attire une infinité d'autres avant qu'on puisse en tirer quelque utilité. Item qu'on corrige le Proverbe qui dit, *Où tu es, fais comme tu vois*; & qu'on mette à la place: Où tu es, fais comme tu dois. Sa Majesté défend absolument ceux-ci; *Benite soit la maison où il y a des gens d'Eglise*: au contraire, le bien d'Eglise ne profite jamais, & porte malheur par tout. Item, *Ne commence jamais ta journée avant le lever du Soleil.* Ce Proverbe ne peut regarder que les paresseux; que les autres sachent qu'on doit commencer le jour par le travail, & que plus on se leve matin, plus la journée est profitable: mais qui se leve tard perd ordinairement le reste du jour. Qu'on ne dise plus que *Donner & prendre sont deux freres jumeaux*; car il y a bien de la difference de l'un à l'autre; mais on pourroit proposer par énigme, lequel des deux a été le premier, de donner, ou

ou de prendre. Item, *Qui ne ſait point demander ne ſait point vivre* : ce Proverbe eſt veritable à l'égard de ceux qui ne peuvent ſouffrir la pauvreté; mais pour les gens de cœur, c'eſt une mort que d'être oblige à demander. Celui-ci eſt eſt encore pire: *Heureux qui a de l'argent* ; car l'argent eſt la ſource de tous les maux. Cet autre-ci ne vaut pas mieux, *L'eſperance fait vivre* : car qui n'a que l'eſperance languit & meurt continuellement. Item, eſt défendu de dire, *Si on te ſouffre, on te ſervira* ; ou bien il faut entendre qu'on te ſervira mal, & qu'on n'aura aucun égard à tes plus grands beſoins. Item, *Pour être Pape, il ſuffit de ſe le mettre dans l'eſprit.* Pluſieurs ambitionnent cette ſurprême Dignité; mais comme ils ne s'apliquent pas à ſe diſtinguer par leurs actions & par leur mérite, leur deſir eſt une folie. Item, *Qui langue a, à Rome va.* Cela s'entend pour faire penitence d'avoir trop parlé. Item, *On change en ménage* ; mais c'eſt en empirant, car la femme eſt un méchant animal qui ne vit que dans la diſcorde. Item, *Les fous diſent la verité* : il faut entendre que ceux qui diſent la verité paſſent

pour

pour fous. Au Proverbe qui dit, *Compagnon ne te marie point a Tolede*, on pourroit demander pourquoi il ne dit pas, ne te marie nulle part. Item, *Dis la verité au Medecin, & a l'Avocat.* Tout au contraire: car comme les Medecins & les Avocats ne raisonnent qu'à rebours, peut-être rencontreront-ils si on leur deguise la verité. Item, *On ne prend point de poisson sans moüiller la ligne*; les bons pêcheurs savent faire venir le poisson au dessus de l'eau. Item, *Il n'y a point de plus mauvais sourd que celui qui ne veut point entendre:* il y en a un pire, c'est celui à qui les choses entrent par une oreille & sortent par l'autre. Item, *Il ne faut pas reclamer les loix quand le Souverain parle*; ce ne sont par les Rois qui font les injustices, mais leurs favoris. Item, *Ne passe jamais le premier dans un mauvais pas:* ni le premier, ni le dernier. Item *Quand tu vois ton voisin s'arracher le poil, cache le tien:* autrement cela ne serviroit qu'à l'irriter davantage. Item, *Il y a plus à esperer d'un avare que d'un homme ruïné*; un homme ruïné peut donner ce qui lui reste: mais l'avare ne donne jamais rien. Item il ne suffit

pas de dire, *Qui donne promptement, donne deux fois* ; on diroit plus juste, *donne toujours* ; car lors qu'on voit quelqu'un donner liberalement, on ne cesse de lui demander. Le Heraut n'étoit pas encore à la fin de son détail ; mais fatiguez d'une si longue enfilade, nos Voiageurs laisserent les autres Proverbes à ceux qui voudroient les entendre, & se remirent en chemin. L'homme sensé le pressa fort de se laisser conduire à l'endroit nommé *la Rafinerie* de l'esprit & du jugement. Nous allons voir ce qui leur arriva.

CHAPITRE VII.

La fille sans Pere

QUelques Sages ont remarqué, que quoi que l'homme fût l'ouvrage le plus accompli de la Nature, plusieurs choses manquoient néanmoins à sa perfection. Les uns disoient que c'étoit une petite fenêtre sur la poitrine ; les autres qu'il lui auroit fallu avoir un œil en chaque main, les autres un cadenat à la bouche, & les autres un frein pour arrê-

arrêter ſes paſſions. Pour moi je ſoutiens qu'il lui manque une petite cheminée ſur le haut de la tête, pour faire ſortir les fumées qui s'évaporent continuellement de ſon cerveau, & cela en tout tems; mais ſur tout dans l'âge de la vieilleſſe, âge extremement ſujet à ces ſortes d'exhalaiſons. L'ignorance eſt le grand défaut des enfans; l'indiſcretion, des jeunes gens; l'inquietude, des hommes faits; & l'ambition des vieillards: un vieillard tout plein de ſon merite, ſe repait de fumée; & comme cette fumée deſagréable lui ſort ſans ceſſe par la bouche, les Sages s'en moquent, & generalement tout le monde s'ennuie de l'entendre vanter toujours ſes proueſſes. Qui le croiroit? Andrenius & Critile même qui ne faiſoient que de ſortir, & qui étoient tout frais émoulus de la rafinerie de la Sageſſe, des Magaſins de la Prudence, & du bon ſens, ne laiſſerent pas de s'égarer & de ſe detourner du droit chemin de la vertu, & des ſentiers de la verité. Mais, comme ce ſont les meilleurs fruits qui engendrent des vers, ainſi les hommes les plus ſages & les plus prudens ſe corrompent quelquefois par la vanité qui

qui les decredite, & par la presomption qui les deshonore.

Nos deux Pelerins accompagnez de l'homme sensé continuerent leur chemin vers Rome, où ils esperoient trouver leur Felisinde tant desirée. Ils ne cessoient de repasser dans leur memoire les prodiges de sagesse qu'ils avoient vûs dans le Palais Roial de la Science. Quels hommes! disoient-ils, ces Heros dont on peut former un nombre d'autres : ces geans en valeur & en conduite : ces grands Monarques : ces sages & prudens Ministres d'Etat : ceux qui avoient cent oreilles pour savoir tout, & cent mains pour agir dans les occasions. Nous avons vû l'admirable maniere de forger les grands hommes, & on nous a fait conoitre qu'il faloit des cinquante & des soixante années d'experience. Nous avons remarqué que pour forger un grand Roi, on lui a donné les bras de l'Empereur Charles-Quint, la tête de Philippe Second, le cœur de Philippe Trois, & le zéle de Philippe Quatre pour la Religion Catholique. Le conducteur de nos Voiageurs leur donnoit de continuelles leçons de prudence. Vous saurez, leur

disoit il, que l'homme peut aquerir la sagesse en quatre manieres: ou par une longue experience; ou pour avoir beaucoup voiagé; ou par la lecture des bons Livres; mais principalement par le commerce d'un petit nombre d'amis qui soient prudens, généreux, éclairez, & sinceres. Ce dernier moien est le plus agréable. Je vous exhorte, continua-t-il, d'imiter la gravité des Espagnols, & la pénétration des Italiens. Sur tout, je vous recommande de vous observer très-soigneusement dans les devoirs essentiels de la vie morale, puisque de là depend la reputation de l'homme; car comme on ne prend pas garde à un homme qui perd une dent, un ongle, ou un doigt, parce qu'il peut aisément cacher ce défaut; qu'on le regarde attentivement quand il a eu le malheur de perdre un bras, une jambe, un oeuil, &c. parce que ces défauts le défigurent trop pour qu'il puisse se cacher: de même on pardonne aisément à un homme les fautes dans lesquelles sa reputation ne se trouve point intéressée; mais lors qu'on manque dans les principales actions, on ternit son honneur pour tout le tems de sa vie.

Nos gens s'entretenoient ainsi, lors qu'ils aperçurent deux Cavaliers qui se battoient au milieu du grand chemin. Ces deux champions paroissoient vivement animez. L'homme sensé s'arréta, & pour éviter malheur, il declara aux Pelerins, qu'il étoit resolu de se retirer dans sa maison, laquelle il leur dit être celle de la *Prudence*. Mais eux l'embrassant le conjurerent de ne les point abandonner, sur tout dans cette perilleuse conjoncture. Allons plûtôt, disoient ils, tous trois ensemble separer ces combattans. Non pas, s'il vous plait, répondit l'homme sensé; je ne me mêle point des querelles des autres; il n'y a que des coups à gagner: Ils persisterent pourtant dans leur resolution, & ils presserent si fort l'homme sensé d'aprocher des deux Cavaliers, qu'il y consentit. Lors qu'ils en furent assez proche pour pouvoir juger des coups, ils remarquerent qu'ils ne se faisoient aucun mal, & qu'il n'y avoit point de sang repandu. Assurément, dit Andrenius, ces deux hommes-là ont quelque charme, car de la force dont nous les avons vûs se battre, il seroit impossible autrement qu'ils ne

ſe fuſſent pas bleſſez. Non, répondit l'homme ſenſé, ils n'ont point de charme; mais je ſai ce que c'eſt. Un d'eux s'apelle l'Inſenſible, il ne ſe fâche de rien; il ne ſe rebute de rien; les plus terribles revers de fortune ne l'étonnent point; la médiſance des envieux, ni leurs calomnies ne le chagrinent point; & quoi que tout le monde paroiſſe conjuré contre lui, il ne quitte jamais ſon premier train; il dort bien, & mange de même, diſant, qu'agir de la ſorte c'eſt avoir l'eſprit fort & magnanime. Et l'autre, demanda Critile, qui a une ſi belle preſtance, comment le nommez-vous? Ce ſont de ces ſortes de gens, repondit-il, qu'on apelle *Vains*, remplis d'orgueil & de vent. Leur graiſſe n'eſt point ſolide; ils n'ont point de ſubſtance; & lors qu'on les bleſſe ils ne perdent pas une ſeule goute de ſang; il n'en ſort que de l'air. Ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt que l'aproche de nos Voiageurs ne fut pas capable de faire ceſſer la querelle. Au contraire les deux ennemis en revinrent aux priſes avec plus de furie. Critile & Andrenius entreprirent pourtant de les ſeparer; &

laiſ-

laiſſerent à l'homme ſenſé la liberté de ſe retirer, puis qu'il ne vouloit pas ſe mêler des affaires des autres. Il les quita donc, & les laiſſa dans le danger qu'ils avoient cherché : car ſouvent le jugement manque aux plus ſages, & on diroit qu'ils s'aveuglent tout exprès, dans les occaſions où ils auroient le plus beſoin de leur bon diſcernement.

Nos Voiageurs aiant ſeparé ces braves, quoi qu'avec aſſez de peine, leur demanderent pourquoi ils ſe battoient ainſi. C'eſt pour vous, repondirent-ils. Comment pour nous? reprirent les autres, hé nous ne vous conoiſſons pas. Nous combatons pourtant, dirent-ils, afin que la victoire decide qui de nous deux vous ſervira de guide, pour vous conduire en ſon païs. Mettez donc les armes bas repliquerent nos Pelerins, & dites nous qui vous êtes, & où vous pretendez que nous vous ſuivions. Pour moi, dit l'un, je ſuis celui, qui conduit les hommes au païs de la Renommée, aux poſtes les plus élevez qu'il y ait au monde; dans les Terres de l'Honneur & de la Gloire. Tout cela eſt fort bon, dit Critile, & je m'en tiens-là. Et moi,

dit l'autre combatant, je suis celui qui des chemins raboteux de la vie conduit les Pelerins fatiguez, au repos, à la tranquillité, & à la douceur après laquelle ils aspirent avec tant d'impatience. Andrenius fut transporté de joie aux seuls mots de repos & de douceur; & d'abord il se declara pour ce dernier parti. Cette diversité de sentimens fit que la dispute passa des deux inconus à nos Voiageurs. Andrenius avoüoit franchement, qu'il s'abandonneroit tout entier au plaisir d'une condition tranquille, & qu'il étoit tems de gouter le fruit de leurs travaux : laissons courir les jeunes gens, disoit-il; qu'ils souffrent pour la fortune toutes les peines par où nous avons passé, & qu'il soit permis à des vieillards comme nous d'accepter une paisible & oisive retraite Tout au contraire, reprit Critile, plus un homme tire vers sa fin, plus il doit s'efforcer d'arriver au but, qui est de mourir sans laisser aucun vuide dans son honneur & dans sa reputation. Un vieillard ne doit plus penser aux biens, aux honneurs, aux plaisirs de ce monde-ci: toutes ses vûës doivent se raporter au Ciel; il doit se donner tout entier

tier aux choses spirituelles : sa vieillesse lui doit servir de couronne, & la felicité éternelle, de recompense aux travaux de sa vie passée.

Tout le jour se passa dans cette dispute : chacun des deux amis avoit son second : l'ambitieux étoit pour Critile, & l'oisif pour Andrenins. La contestation s'échauffa si fort, que nos deux Voiageurs étoient sur le point de se separer, & de prendre les routes conformes à leurs penchans oposez ; mais Andrenius remarquant le chagrin qu'il faisoit à son ami, se fit violence, & il fut assez complaisant pour se resoudre à le suivre. Ils recommencent donc à marcher. L'ambitieux étoit le guide ; & l'Avocat du repos suivoit, dans l'esperance de les conduire à son tour, bien persuadé qu'ils ne se plairoient pas long-tems dans le païs de l'ambition.

Fort près de là ils découvrirent une montagne extremement haute, & alors le conducteur leur dit : Regardez, *quelle hauteur ! quelle éminence* ! Tu oublies *le sérénissime*, repliqua l'Oisif. Où se place-t-il ? Sur le sommet de cette montagne il y avoit un Palais fort extraordinaire ; car il étoit tout plein de

 che-

cheminées, desquelles il sortoit continuellement une fumée très-épaisse, qui s'élevoit en l'air, & que le vent écartoit de tous côtez. Que de cheminées! s'écria Critile. O le vilain sejour! reprit Andrenius; ô le desagréable lieu! qui voudroit habiter cette demeure? Comment? dit l'Ambitieux; savez-vous bien *que c'est le Palais des grands hommes, de ceux dont le nom fait le plus de bruit dans le monde?* Ces cheminées étoient construites differemment: les unes à la Françoise, basses, étroites, enfoncées dans la muraille. (C'étoit pour les dissimulés) Les autres à l'Espagnole, fort larges; & en cela même on conoissoit l'antipathie des deux Nations, toujours opposées dans leurs manieres, & encore davantage dans leurs humeurs. Voila, dit l'Insatiable, le Palais le plus célébre de la Terre. Dis plûtôt le plus noir & le plus affreux, reprit Andrenius. Affreux! s'écria le Guide, y a-t-il rien dans le monde de plus estimé & de plus recherché que la fumée? Je ne la croi propre, dit Critile, qu'à noicir le visage, qu'à faire mal aux yeux, & qu'à chasser l'homme sage de chez lui.

Il faut n'avoir ni goût ni experience pour tenir ce langage, répondit l'homme à la fatigue : loin de fuïr la fumée, on la recherche ; & certaines gens donneroient tout leur bien pour s'en remplir. Aujourd'hui la fumée est le plus grand trésor des Princes ; elle leur vaut un Perou : avec un peu de fumée ils paient les plus grands services ; & ils contentent le plus ambitieux de la même monoie. N'avez-vous jamais oui dire, qu'*on fait belle figure à Rome avec la fumée d'Espagne* ? N'avez-vous donc jamais reflechi sur ce que vaut à un Gentilhomme cette fumée, d'être Titré ; à une femme, d'être Comtesse ou Marquise ? Ignorez-vous de quel prix sont ces recompenses que donne la vanité, d'être Maréchal de France, Grand d'Espagne, Palatin d'Allemagne, Vaivode de Pologne, &c. ? Les bons soldats même vivent de la fumée de l'honneur ; les gens de lettres s'en nourrissent, & chacun la recherche. Qu'est-ce que c'est à vôtre avis que toutes ces marques honorables qu'on a inventé pour distinguer les Heros, ou pour flâter l'ambition des favoris ? Les Couronnes Romaines, les Cidaris Persiens,

les Turbans Africains, les habits de Chevalerie d'Efpagne, les Jaretieres Angloifes, les Cordons de l'Ordre, tout cela n'eft que de la fumée qui prend diverfes couleurs & diverfes formes, felon quelle eft differemment agitée par l'air, & par le vent de l'ambition ?

Nos *Pelerins* avançoient vers ce Palais *fumant*, avec autant de joie que de courage. Le bruit qu'on y faifoit étoit fort grand. C'en eft trop, dit Andrenius, eft ce que ce Palais feroit la demeure de Vulcain, ou de quelque autre forgeron ? quel tintamarre ? Le bruit eft autant eftimé que la fumée, reprit l'Ambitieux, & tous les habitans de ce lieu-ci fe piquent de faire grand fracas dans le monde. Ils parlent haut afin qu'on les entende de loin. Ce font des hommes en credit & des femmes illuftres. On ne fait cas ici que de ceux qui reçoivent les aplaudiffemens du public ; & on pourroit comparer ces gens-là à ces chevaux à qui on attache des fonnettes pour avertir de loin les voiageurs. En effet, à quoi fervent la fcience, l'efprit, la valeur, le merite, & tout ce qui vous plaira, fi ces chofes-

là ne font point d'éclat? Dans ce moment le bruit redoubla d'une si grande force, que nos Voiageurs crurent être dans une veritable Babilone. Aparemment; dit l'Ambitieux, il vient de se faire quelque grande action: un célébre Declamateur aura prononcé un discours; ou quelque Bachelier habile aura soutenu des Theses. Vôtre conjecture pourroit bien être vraie, répondit l'Oisif; car aujourd'hui on aplaudit pour très peu de chose. Tout ce grand éclat se fait-il pour le Quolibet d'un Pedant sourcilleux, ou parce que quelque faiseur de Vers aura recité un méchant Rondeau? Nous ne sommes plus dans le tems, où les loüanges n'étoient données qu'aux belles ou bonnes actions; & où on ne célébroit que les exploits des Heros. Aujourd'hui on aplaudit aux impertinences des Courtisans, aux fades plaisanteries d'un boufon, & l'effronterie passe à present pour subtilité d'esprit.

On entendit le son d'une Trompette. Voici la Trompette de la Renommée, dit Andrenius. Non, répondit l'Oisif, c'est plutôt, à en juger par l'experience, que quelque grand Seigneur

aura demandé à boire. Quoi! dit Critile, emploie-t-on un si noble instrument à un si bas usage?

Les Pelerins étant arrivez devant le Palais, voulurent en considerer la façade, & en examiner les dehors. Que regardez-vous? leur demanda l'Ambitieux. Je remarque, repondit Andrenius, que quoi que l'aparence de cette maison soit belle & magnifique; quoi que ses Tours soient plus élevées que la Tour de Saragosse; ses fondemens me paroissent néanmoins très-foibles. L'Oisif se prit à rire, & à se moquer d'eux; & Andrenius se tournant vers lui, demanda s'il savoit à qui étoit ce Palais, & par qui il étoit habité. Il l'est, répondit-il, par les Courtisans de la célébre Reine nommée *la Fille sans Pere*. *Fille sans Pere?* reprit Andrenius; hé de qui donc est-elle née? *Du Rien*, repliqua l'Oisif; ses pretensions pourtant vont à pretendre que tout lui est dû. C'est qu'elle est très-mal instruite de sa naissance; & que ses Sujets ne la conoissent pas mieux, qu'elle se conoit elle-même. Demandez à un Courtisan, à quelqu'un de ces grands Seigneurs, qui se piquent d'une extraction

traction très-noble, à tous ces Satrapes qui vantent les Titres magnifiques de leurs Maisons; demandez leur, dis-je, s'ils se conoissent, & s'ils ont jamais fait reflexion qu'ils tirent leur premiere origine du neant? je m'imagine, dit Andrenius, que *cette Fille sans Pere* est la Vanité. C'est elle-même. Ne remarquez-vous pas, comment tous ceux qui entrent dans ce Palais, & qui en sortent ont l'orgueil & la fierté peinte sur le visage? Je vous assure pourtant que ni les uns ni les autres n'ont aucune maison pour s'enorgueillir, & qu'ils en ont plusieurs qui devroient les couvrir de honte & de confusion. Mais c'est l'ordinaire: les plus indignes sont les plus fiers; & ceux qui devroient être humbles sont remplis de presomtion.

Enfin nos gens entrerent, & au lieu de trouver cette maison meublée à la façon des autres Palais, on n'y voioit que de grandes & superbes voutes remplies du vent qui y entroit de tous côtez. L'Ambitieux les fit entrer dans la premiere voute: ils y furent abordez par un certain personnage, qui debuta par leur dire, *Messieurs, vous savez*

ſans doute que Monſieur le Comte. &c. qui épouſa la Comteſſe, &c. eſt mon Ayeul? Monſieur; répondit Critile; la genealogie de ce Monſieur Comte là peut être fort équivoque; car il n'y a rien de plus obſcur, que l'origine des familles; (& c'eſt ce qu'*Alciat* nous fait fort bien entendre dans ſon Emblême de Prothé.) Moi, diſoit un autre, je vous ferai voir, que je deſcends en ligne directe du Roi Pelage. Il en ſurvint un autre qui ſoutenoit de tout ſon cœur, que dans l'arbre genealogique de ſa famille, en remontant plus de mille ans, on ne voioit que des Princes & des premiers Seigneurs. Helas! dit Andrenius, pourquoi ne remontez-vous pas juſques à Adam? Vous verriez, que le moindre Portefaix eſt de vôtre Maiſon. Moi, diſoit une Dame, je puis me vanter, ſans mentir, que mon ſang eſt Roial, & que la Reine &c. eſt ma parente. Tant pis, lui répondit quelqu'un qui la conoiſſoit, il vaudroit bien mieux pour vous que vous ne fuſſiez pas d'un ſi haut parentage; ſi vous étiez d'un ſang populaire, on remarqueroit moins vôtre mauvaiſe conduite. Il y en avoit qui reculoient

loient leurs ancêtres jusques à Hercules, & après qu'on avoit bien calculé, il se trouvoit qu'ils descendoient de Cacus. Comment apelle-t-on cet apartement? demanda Critile. L'apartement de l'Air, répondit le Guide. Il est fort bien nommé, reprit Critile, car en effet toutes ces Genealogies ne sont que du vent. Ce que nos Pelerins trouverent de plus divertissant, ce fut d'en entendre plusieurs qui faisoient sonner bien haut la Noblesse & l'Antiquité de leurs Armoiries, & qui pourtant n'avoient pas dix Ecus de rente. Oh, dit sur cela Andrenius, que cet Espagnol avoit raison, lors qu'il disoit; Mon sang est Roial; car les Armes de ma Maison sont mes * *Reaux*. La queüe que les Espagnols ajoutent à leurs noms n'est-elle pas remarquable? Par exemple, Rodriguez de Perez, Fernandez de, &c. Hé pourquoi ne se glorifient-ils pas de ce qu'ils sont, plutôt que d'emprunter la gloire de leurs Ancêtres? Il y en a quelques-uns qui se vantent d'être issus de Seigneurs très-riches & très-puissans; mais leur Noblesse ne vient que de ce que leurs me-

a Ce sont des Ecus d'Espagne.

meres ſe ſont laiſſées éblouïr par l'argent de leurs peres. Combien y en a-t-il qui ſe glorifient d'une telle origine ?

Que je ſuis dégoutée de cet apartement, dit Critile; paſſons à un autre. C'eſt ce qu'ils firent : C'étoit un lieu vouté comme l'autre ; mais tout different, en ce qu'on y voioit quantité d'eſtrades, de couſſins, de dais, & même de Trônes. Entrons, leur dit l'Ambitieux; & alors d'un air grave, & tout composé, il faiſoit reverence ſur reverence; & chaque nouveau pas étoit une nouvelle civilité. Tous les autres faiſoient de même, & l'on eut dit, qu'on étoit à l'Audience de Pierre Quatriéme Roi d'Arragon, ſurnommé le Céremonieux, à cauſe de l'exactitude qu'il exigeoit dans le Céremonial, & des manieres civiles & compaſſées dont il uſoit lui-même avec tout le monde. Ce fut là où ils virent l'idolatrie des hommes, qui rendent des honneurs Divins, & donnent de l'encens aux ſtatuës. Là étoit étalée ſur une eſtrade une Dame enflée d'orguëil, qui ſans avoir aucun titre, ni aucun merite qui la diſtinguaſſent, & qui duſſent exiger

aucun

aucun respect, ne laissoit pas d'avoir à ses pieds quantité d'adorateurs. Critile voiant cela, dit; ces sortes d'honneurs se changent ordinairement en oprobre & en mépris. Cela ne manqua pas d'arriver ; car effectivement toutes ces grandeurs affectées ne sont que de faux brillans qui ne durent point. Mais ce qui fit bien rire nos Pelerins, ce fut d'entendre donner le titre de Marquis, & de Marquise ; de Duc, & de Duchesse, à tous ceux qui étoient parens, ou alliez d'une Maison, dans laquelle il y avoit un de ces Titres. Quel prodige, dit Andrenius, de voir une centaine de têtes honorées par un même mot. C'étoit un plaisir de voir ces figures de Ducs & de Marquis s'étudier à parler, & à agir tout autrement que les autres. Je croi que s'ils savoient un moien pour s'exprimer par le derriere de la tête, afin de se distinguer du vulgaire, la langue de la bouche ne feroit jamais chez eux sa fonction. Ils paroissent fort exacts pour les civilitez, pour la bien-séance mondaine : plût au Ciel qu'ils eussent autant de circonspection dans le service Divin! Ils comptent tous les pas qu'ils doi-

doivent faire en entrant & en sortant; mais ils courrent avec précipitation dans le chemin de l'iniquité. Leur principale étude est de s'aquiter bien d'un compliment, de s'instruire à qui il faut refuser le siege, & à qui on doit donner la main : mais, helas ! que leurs mœurs sont irregulieres ? Critile fut étonné de la folie d'un vieillard, qui pouvant à peine se soutenir, ne vouloit point s'asseoir; & comme on lui en demandoit la raison, il répondit que c'étoit pour obliger les autres à se tenir debout devant lui. Un autre de même âge demeuroit tête nuë, de peur qu'on ne se couvrît en sa presence. Dans cet apartement des ambitieux il y avoit de ces gens qui vont de maison en maison, pour s'entendre traiter d'*Excellence*, & de *Monseigneur* ; & de ces flateurs qui profitent de l'aveuglement des ambitieux, en achetant les bienfaits par un faux encens, qui ne leur coute que des révérences & que des profusions de titres magnifiques : par où ils se font de puissans protecteurs, & se procurent les plus riches emplois. Jusques-là Critile n'avoit fait que se divertir de tout ce qu'il avoit vû : mais quand il

eut

eut reconu la vanité des femmes, il ne pût s'empêcher de se mettre en colere, & de s'écrier : oh Demons ! le Sage dit qu'il n'y a point de fureur pareille à celle d'une femme ; & on peut y ajouter que leur vanité est encore pire que leur fureur. Si les hommes sont des Cameleons qui vivent d'air, les femmes sont des Papillons qui volent toujours autour de la flamme & de la fumée, jusques à ce quelles soient en feu. On les voioit placées sur de grandes estrades, assises sur de gros carreaux fort enflez, tenant à la main un éventail qu'elles remuoient pour exciter le vent dont elles vivent. Elles étoient couchées sur des canapez de brocard d'or; & comme des Divinitez elles se faisoient servir à genoux par leurs domestiques, dédaignant de se communiquer à leurs semblables. On ne les entendoit parler que de leur Cousine la Duchesse, que de leur Tante la Marquise. A moins que ce ne soit pour la Princesse &c. disoit une, je ne suis point visible. Quon m'aporte à boire dans la tasse dont le Duc mon cousin m'a fait present, disoit une autre. Versez moi de cet Elixir que le Maréchal mon parent

rent m'a envoié. Je ne me ſens pas bien, il faut s'informer quel eſt le Medecin des grands Seigneurs, je ne me ſoucie pas s'il eſt habile ou ignorant. Allez chez l'Apoticaire du Roi, & faites vous donner du Sirop de Sa Majeſté. Un Sirop Roial guerira ſans doute mon mal. Faites moi venir la Tailleuſe de la Princeſſe, *&c.*

Nos Voiageurs perdant patience à toutes ces fadeſes, paſſerent dans l'apartement de ceux qui ſe croient fort ſavans: folie mille fois pire que toutes les autres; car qu'y a-t-il de plus ridicule que de voir un ignorant vouloir paſſer pour habile homme? Ce fut là qu'ils virent ceux qui ſe piquent de bel eſprit; les Bacheliers qui diſputent continuellement; les Artiſans qui ſe mêlent de ſcience: les femmes ſavantes; ceux qui ne parlent que par ſentences; ceux qui ſe font honneur des ouvrages d'autrui; les docteurs ſans doctrine; & ſur tout grand nombre de Grammairiens, gens entêtez de la Politeſſe de leurs diſcours, de la beauté de leur ſtile, gens enfin à qui on peut donner avec raiſon le titre de Pedents. Il y avoit de méchans Poëtes aſſez temerai-

res pour défier Virgile même, & pour condamner au feu ſon Eneïde immortelle; d'impudens faiſeurs d'Almanacs, qui publioient leurs revieres comme autant de veritez. Ils virent ici tous ces Narciſſes de l'air, amoureux de leurs penſées & de leurs diſcours; ces gens grands admirateurs de leurs ouvrages, qui ſouvent ne ſont qu'un tiſſu de pauvretés. Voici une belle penſée, diſoit un de ces Meſſieurs en fronçant le ſourcil; c'eſt là ce qui s'apelle bien raiſonner: Un de ces admirateurs de ſoi-même dictant une Requête diſoit à ſon Copiſte: Ecrivez *Sire*. Le Copiſte avoit à peine achevé d'écrire ce mot, qu'il lui dit. *Liſez*. Il lût: *Sire*. Et lui ravi d'admiration, que cela eſt beau! Oui, répondit le Copiſte, on ne peut mieux penſer. C'eſt ainſi que certaines gens pretendent qu'on doit leur aplaudir à chaque mot, & ſi les Auditeurs ennuiez de leurs fades raiſonnemens s'endorment, bien loin de ſe recrier, ils ne manquent pas de les reveiller, & de leur dire: comment n'aplaudiſſez-vous pas à des penſées ſi ſublimes? En verité, dit Critile, tous ces Orateurs rêvent éloquemment. Ce

Mo-

Monarque rencontra juſte, lors qu'aiant entendu un de ces Declamateurs, il dit : amenez moi une autre fois quelqu'un qui parle de bon ſens : & lors qu'il compara ces grands diſcurs de rien à des boulles d'eau pleines d'air. Le malheur eſt que Momus aujourd'hui ſe tient caché ; chacun s'aplaudit ; la flaterie impoſe ſilence au bon goût, ce qui donne de l'orgueil aux ânes mêmes. Je ne trouve point mauvais, reprit Andrenius, que les grands hommes ſentent un peu leur mérite, & que les ſavans aiment qu'on les reconnoiſſe pour tels ; mais quelle patience faut-il pour voir un Pedant faire le Docteur, & un Déclamateur affecté ſe piquer d'être le premier Orateur de ſon tems? Un diſeur de rien, s'ériger en Profeſſeur ; un faiſeur de méchans Vaudevilles, paſſer pour un Horace? En un mot, tous ceux qui devroient ſe taire, ſe glorifier des impertinences qu'ils entaſſent les unes ſur les autres? Eh, reprit l'Ambitieux, ce terme de patience ne vient pas bien ici ; emploiez celui de civilité. Tout le monde veut être honoré & reſpecté ; & il ne faut mépriſer perſonne. Hommes & femmes, chacun

cun eſt rempli de ſa gloire. Les plus petits vous allongent un cou de gruë pour ſe diſtinguer : ceux qui ſont d'une belle preſtance n'ont-ils pas raiſon d'avoir un air grave, de s'eſtimer gens de poids, & de dire qu'un homme ſec & décharné ne peut pas avoir beaucoup d'eſprit ? C'eſt un grand avantage ; oui, dit quelqu'un, d'avoir un gros ventre, une groſſe taille : cela donne du credit non ſeulement chez le Vulgaire ; mais même dans une aſſemblée de Senateurs ; car ce ſont les groſſes cloches qui font le plus de bruit. Que feroit le monde ſans moi ? diſoit un de ces hommes à gros merite. Il me ſemble que nous ſommes un peu nez pour commander. A vôtre avis, ne ſerois-je pas un reſpectable Prelat ? la bonne mine, le ton de voix, le geſte, la delicateſſe, la moleſſe, enfin rien ne me manque. Il n'y a point de ſoldat Eſpagnol, qui ne ſoit *Don Diego*, ou *Don Alonſo*. Un Italien demanda un jour à un de ces *Rodrigues*, n'y a-t-il donc en Eſpagne perſonne pour garder les moutons ? Non, Monſieur, répondit l'Eſpagnol, & il n'eſt pas neceſſaire non plus qu'il y en ait, car il n'y a point de bêtes dans

nôtre

nôtre païs. On vit paſſer un homme avec une torche à la main. Que ſignifie cela ? demanderent nos Pelerins. On leur répondit que c'étoit celui qui mit le feu au Temple de la Diane d'Epheſe, afin de ſe faire un grand nom dans le monde. Quel fou ! dit Critile. Il a pourtant bien des imitateurs. Combien de gens, qui ſans examiner s'ils s'immortaliſent par le bien ou par le mal, mettent le feu par tout où ils peuvent, & cauſent de terribles embraſemens ? Combien y en a-t-il, qui ſacrifient leur vie malheureuſe à l'Idole de la Vanité ; qui s'expoſent aux aſſauts & aux dangers les plus affreux, ſeulement pour faire mettre leurs noms dans la Gazete, & dans les nouvelles publiques ? cette fauſſe gloire, cette malheureuſe ambition leur coute bien cher : Quel travers de vouloir s'illuſtrer aux dépens de ſa raiſon, de ſa conſcience, & de ſa vie !

Juſques ici nos Pelerins n'avoient été que mediocrement ſurpris de tout ce qu'ils avoient vû : ces eſpaces imaginaires ; ces apartemens de la folle Vanité, dans leſquels ils avoient rencontré des gens de tout ordre, & de tous païs,

à

à commencer par les Anglois, peuple vain au dernier degré. La follie de ceux qui se piquent mal à propos de Noblesse, de grandeur d'esprit, d'éloquence, de savoir, rien de tout cela ne les avoit frapez extraordinairement: mais ce qui les étonna tout-à-fait, ce fut lors qu'ils entrerent dans l'appartement des vieillards. Jusques à present, dit Andrenius, j'avois crû que les cheveux blancs étoient la marque d'un jugement mûr, mais j'aperçois tout le contraire; & il faut bien que la neige d'une tête prouve que cette tête a perdu le sens. Ils écouterent attentivement la conversation de ces vieillards, & ils les trouvèrent plus presomptueux, & plus vains que tous ceux qu'ils avoient vûs. De mon tems, disoit l'un, il y avoit de grands hommes; mais à present les hommes ne sont que des marionettes. Moi, reprit un autre, j'ai conu les plus célébres Professeurs, les plus habiles Predicateurs du tems, & je commerçois familiérement avez eux. Quel brave soldat étoit un tel! Une femme de nôtre tems valoit plus que cent hommes d'aujourd'hui. C'est dans ces sortes d'entretiens que les

vieillards paſſent les journées, médiſans toujours du ſiécle preſent, qui ne laiſſe pas de les ſouffrir. A les croire, il n'y a qu'eux qui aient du goût, tous les autres ſont des enfans, euſſent-ils quarante ans ſur la tête : & pendant leur vie, il n'y a qu'eux qui ont du poids, & de l'autorité. Si quelqu'un a la hardieſſe de les contredire, ils répondent; vous êtes trop jeune, vous avez encore les dents de lait: avant que vous fuſſiez au monde, nous étions déja vieux & conſommez dans les affaires. N'eſt-ce pas là une vanité inſuportable? Nos Pelerins ne s'arêterent pas longtems dans cet apartement, & étant fort ennuiez, ils paſſerent à un autre qu'on diſoit être le premier de la maiſon. On y entroit par une porte ſoutenuë par deux colomnes, qui étoient là pour deſigner le *non plus ultra* de l'ambition des hommes. Cette porte étoit fermée, & ils prierent le portier de la leur ouvrir; ce qu'il fit. Mais, helas! qu'ils furent ſurpris en entrant de ſe ſentir preſque ſuffoquez par une fumée noire & epaiſſe. Ils eurent une fraieur horrible, croiant être à la bouche du Mont Etna, ou du Mont Veſuve: & pour

pour n'être pas engloutis, ils tournerent ſagement le dos. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant ce que c'étoit que cet apartement.

CHAPITRE VIII.

La Caverne du Neant.

CEux qui ſe mêlent de controler la diſpoſition de l'Univers s'égarent fort dans leurs creuſes réveries. Nous voudrions, diſent-ils, que le Soleil fut dans le centre de l'Univers, & que la Terre au contraire tint la place du Soleil, parce qu'on éviteroit ainſi tous les inconveniens & toutes les imcommoditez qu'il faut ſouffrir dans la ſituation preſente du Monde. Il y auroit alors un jour perpetuel; la clarté ſeroit toujours toute entiere, & comme en plein midi; les malades ne ſouffriroient point de longues inſomnies; & les méchans n'auroient point de ténébres pour couvrir leur iniquité. On ne ſe plaindroit plus de l'inconſtance de l'air, de l'inclemence du Ciel, ni de l'intemperie des climats. Point d'hiver, point

de neiges point de broüillards ni de rheumatismes. On ne seroit plus obligé de s'enfumer devant une cheminée, où pendant qu'on se chauffe d'un côté, on se refroidit de l'autre: Point d'Eté brulant, & consequemment point de mouches importunes: point de ces chaleurs excessives qui ôtent la force & le courage, & qui abattent l'homme le plus robuste; point d'Automne inconstante & remplie de toute sorte d'insectes. Car si le Monde étoit disposé suivant nôtre systéme, on joüiroit toujours d'un beau Printems, ce seroit une saison perpetuelle de fleurs & de fruits: on entendroit le Rossignol chanter toute l'année; on ne connoitroit point la maladie; & l'homme toujours sain seroit parfaitement heureux. La terre quand elle seroit cent fois plus grande qu'elle n'est, quand elle auroit toute l'étenduë du Ciel, elle seroit peuplée de Nations uniformes & toutes civilisées. Il n'y auroit point de Noirs, point d'Iroquois, point de Sauvages. L'Espagne ne seroit point aride, ni la France battuë de vents, ni l'Italie trop arrosée, ni l'Allemagne froide. L'Angleterre seroit exemte de broüillards;

la Suéde ſeroit praticable, l'Afrique temperée : en un mot la Terre ſeroit un Paradis, & tout le Monde un Ciel. C'eſt ainſi que raiſonnent des gens d'eſprit, aplaudis par pluſieurs ſavans ; mais ſi on examine bien la choſe, on trouvera que leur raiſonnement n'a aucune ſolidité ; & qu'on doit regarder ces Reformateurs de la Nature, comme des eſprits faux, remuans, & amis des nouveautez. Si on les laiſſoit faire ils mettroient tout le Monde en confuſion ; ils changeroient la rondeur en quadrature ; ils cauſeroient un ſi grand bouleverſement, qu'Horace auroit de quoi exercer ſa judicieuſe & ſatirique Morale ; car ſi on ôtoit l'ordre qui eſt dans le Monde, ne ſeroit-ce pas lui ôter toute ſa beauté. Quoi de plus beau, & de mieux ordonné, que le changement des ſaiſons, que la diverſité des années & des jours ? Cette diverſité eſt cauſe de la conſervation des plantes : elle produit les fleurs & les fruits dans la ſaiſon : elle donne les nuits pour le repos. D'ailleurs que deviendroient les étoiles ? où les placeroit-on ? Que feroit le Soleil immobile dans le Centre ? Au lieu que ſa nature & ſon

 de-

devoir le mettent dans un perpetuel mouvement; & que comme Prince vigilant, il est sans cesse en mouvement pour le bien de sa Monarchie. Concluons donc, que l'Univers ne peut être mieux disposé qu'il l'est; que rien n'est mieux ordonné que le mouvement du Soleil pour partager les saisons, pour separer le jour & la nuit, pour vivifier tout par sa chaleur, pour dissiper les vapeurs; pour écarter les vents: aujourd'hui couvert de nuages, demain serain; passer de l'Orient à l'Occident, & acomplir les devoirs de Monarque Universel de tout le Monde. Si l'oisiveté est un défaut dans un Prince, elle seroit une monstruosité dans un Astre.

C'étoient l'Orgueilleux & l'Oisif qui raisonnoient ainsi. Mais ils furent interrompus par Andrenius, qui les pria de laisser ces questions speculatives, pour lui aprendre comment on nommoit le dernier apartement où l'horrible fumée les avoit empéchez d'entrer. C'est, répondit l'Orgueilleux, l'apartement des premiers hommes du Monde; de ceux qui font le plus de figure dans la premiere Ville de l'Europe.

pe. Ils ont du merite, mais ils le favent trop: ils sont savans, mais presomptueux, ils sont braves, mais entêtez de leur bravoure. Figurez-vous que la porte de cet apartement étoit la porte même de Lisbonne. C'étoit donc, reprirent les autres, l'apartement des Gentilshommes Portugais, à qui on ne peut pas disputer la valeur. Ils ont bonne opinion d'eux-mêmes, & à cela ils répondent qu'un grand feu ne peut être sans fumée. Ils passent ordinairement pour fort humains; mais ils ont fait paroitre le contraire, par les cruautez qu'ils ont exercée dans plusieurs Batailles où ils ont remporté la victoire. Ils tiennent beaucoup d'Ulisse qui fut leur Fondateur; & l'on ne trouve point de Portugais qui soit simple ou lâche. Je suis fâché, reprit l'Orgueilleux, que vous ne soyez pas entré dans leur apartement: vous auriez vû jusqu'où va la follie de leur presomption. Vous y auriez trouvé des Noblesses de *a par de Deus*, des illustres Maisons *d'Antes d'Adam*; des Musiciens amoureux qui chantent *mieux que les anges*; des amans qui soupirent *sans ame & sans cœur*; quantité de fai-

ſeurs de Vaudevilles qui ſe piquent d'être d'excellens Poëtes, & de quantité de fous qui veulent paſſer pour des gens du premier ordre. Les Eſpagnols & les Caſtillans, qui ne laiſſent pas d'avoir auſſi beaucoup de vanité, ſont plus moderez dans les loüanges qu'ils ſe donnent; mais les Portugais ne parlent de leurs actions que par hiperbole.

L'Oiſif commença à ſervir de guide à ſon tour. Prenez garde, dit Critile, il me ſemble que nous allons trop bas, & que nous paſſons d'une extremité à l'autre. Non, repondit-il, je vous promets, que ſans vous fatiguer vous vous trouverez dans le plus beau païs du monde; dans le païs de ceux qui aiment le repos, & qui ſavent gouter le bonheur d'une longue vie. Rien n'eſt plus delicieux que cette Contrée, & les Champs Eliſiens ſont des lieux triſtes en comparaiſon de ce païs-là. On y trouve des gens de bon goût qui paſſent la vie dans une tranquilité parfaite. A peine nos Voiageurs eurent paſſé les hauteurs de la montagne, qu'ils ſe trouverent dans une belle & vaſte plaine, émaillée de toute ſorte de fleurs, & embellie des arbres les plus touffus,

&

& dont les feüilles produiſoient une ombre fort agréable. Ce lieu étoit delicieux ; mais on n'y trouvoit aucun fruit. Nos gens regardoient de toutes parts, & ils étoient charmez de l'aſpect : la diverſité des parterres ; la beauté des jardins, des vergers, des bocages, ils ne ceſſoient d'admirer le lieu. A chaque petite diſtance il y avoit quantité de maiſons de plaiſance. On y voioit *la Tapada* de Portugal ; *Belle vûë* de Tolede, la *Troye* de Valence, *la Comares* de Grenade, le *Fontainebleau* de France, *l'Aranjouez* d'Eſpagne, *le Puticio* de Naples, & la *Belvedere* de Rome. Etant entrez dans un longue allée, ils y virent beaucoup de monde qui ſe promenoit : gens bien mis, & de bonne mine ; mais quoi qu'il y eut parmi tout ce monde pluſieurs Seigneurs de diſtinction, ils n'en conoiſſoient aucun. Ces Seigneurs marchoient lentement, *piano*, *piano*, diſent les Italiens, & *nò vivir à prieſſa*, comme parlent les Eſpagnols. Un pareſſeux en rendit la raiſon ; car, dit-il, tout le monde arrive à la fin du jour, c'eſt-à-dire, de la vie ; mais avec cette difference, que les gens d'eſprit y arri-

vend tard, & les ſimples de bonne heure : les ſimples, en ſe fatiguant, & les autres, à leur aiſe. Les ſages meurent dans leur lit, après avoir gouté tous les plaiſirs de la vie ; mais les ſimples meurent dans les peines & dans les travaux. En effet, n'eſt-ce pas être ſimple que de mourir vingt ans plutôt qu'on ne feroit naturellement ? Et ne vaut il pas mieux en ſavoir moins, & vivre plus long-tems ? Pourquoi ſe priver du plaiſir ? *Piaceri*, *Piaceri*, dit l'Italien : *Holgueta*, *Holgueta*, replique l'Eſpagnol. A chaque pas on trouvoit de nouvelles occaſions de ſe divertir. Ils y trouverent des François qui dançoient, qui ſifloient, & qui, à leur ordinaire, faiſoient mille poſtures. Ils y remarquerent les fêtes de taureaux des Eſpagnols, les longs repas des Flamands, les Comedies des Italiens, les Serenades des Portugais, & l'ivrognerie des Septentrionaux. Que ce païs eſt delicieux ! s'écria Andrenius. Cela s'appelle vivre ſans ſe tuer. Ne remarquez-vous pas, reprit l'Orgueilleux, le peu de bruit que fait tout ce monde ici ? C'eſt, répondit l'Oiſif, qu'ils ne ſont pas gens à faire parler d'eux ;

d'eux ; tous ces Princes & grands Seigneurs ne ſont point conus par la Renommée, parce qu'ils ne ſe ſoucient pas de l'être.

Ils s'aprocherent d'une groſſe foule de monde, qui environnoit un homme qui étoit ſi gras qu'on lui voioit à peine les yeux ; & qu'il étoit obligé de ſe ſoutenir le ventre avec une écharpe attachée au coû. Celui-ci doit être ſans doute un homme de poids, dit Andrenius. Ordinairement, répondit l'Ambitieux, les plus gros corps logent les plus minces eſprits. Ce gros homme paſſoit neanmoins pour un Oracle parmi tout ce monde ; on le conſultoit ſur la maniere de vivre ſans rien faire ; & tous ſes preceptes, toutes ſes leçons s'étoient renfermées dans ce mot *accommodabuntur*. Où ſommes nous ? demanda Critile. C'eſt ici, répondit-on, l'Ecole où l'on aprend à vivre. Aprochez-vous pour en profiter, & on vous enſeignera la grande methode pour vivre long-tems. Tout le monde s'empreſſoit de demander à cet Oracle quelque Aphoriſme pour ſe bien conſerver ; chacun le prioit de lui aprendre avec quel ſecret il pouvoit ſe

conserver en si bon état. Nos Voiageurs s'aprocherent comme les autres, & ils ouïrent qu'il disoit: * *Io voglio vedere quanto tempo potrà campare un bel poltrone.* En disant cela il s'étendit dans un grand fauteüil. Sans doute, s'écria Critile, c'est ici l'Ecole d'Epicure. Je ne le croi pas, répondit quelqu'un, car Epicure ne parloit point Italien. Et qu'importe, reprit quelqu'un, on parle le langage d'Epicure, lors qu'on fait & qu'on pense comme Epicure? Il arriva là un simple, ou du moins qui paroissoit l'être, qui demanda à l'Oracle: comment faut-il faire pour fixer le bon tems? Alors lui, ouvrant une bouche plus grande que celle de Goliat, le salüa en riant, & répondit, *Bono Bono*, asseiez vous; car il ne faut pas se tenir de bout. quand on peut s'asseoir. Ecoutez à present; & je vai vous faire la meilleure leçon du monde. *Si vous voulez vivre joieux & long-tems*, il faut être content de tout; & non *pigliar fastidio di niente. Di niente?* reprit l'autre. *Di niente.* Et si ma fille, ou ma sœur venoient à mourir? *Di niente.* Et si c'é-

* Terme dont on se sert pour plaisanter.

c'étoit ma femme ? *Meno.* Et pour ma bonne Tante qui me laisseroit son héritier ? *Oh che cosa è questa ?* Quand tous vos parens mourroient, & que toute vôtre famille viendroit à manquer, cousins, cousines, belles-filles, belles-sœurs, soiez insensible, & dites, que c'est par grandeur d'ame que vous voulez vaincre la douleur.

Maitre, lui demanda un autre : par quel moien pourrois-je faire en sorte que le manger me profitât toujours ? Il ne faut pas, répondit l'Oracle, que vous apreniez aucune méchante nouvelle. Mais comment faire pour s'en preserver ? Faut-il donc se boucher les oreilles ? Il faut, repliqua-t il, suivre l'exemple de ce Maître, qui donna le congé à un de ses valets pour lui avoir aporté une méchante nouvelle.

Il en arriva un autre, c'étoit un de ces gens qui vivent à leur aise, qui s'écria tout haut : comment pourrois-je faire pour vivre long-tems ? Combien d'années voudriez-vous vivre ? lui demanda l'Oracle ventru ; cent ans ? Autant, répondis-il, qu'on vivoit du tems de nos peres, du moins neuf cens ans. Et si à l'heure qu'il est, lui re-

pliqua le Maitre, vous aviez effectivement cet âge-là, auriez-vous moins de regret à la vie? Je ne sai, répondit-il, mais je voudrois au moins, s'il étoit possible, vivre cinq cens ans. Cela ne se peut pas, dit le gros homme, le tems n'en est plus. Mais, répondit l'autre, comme on change tous les jours de mode, ne pourroit-on pas introduire celle de vivre trois ou quatre mille ans? Et par quelle raison ne pourrions-nous pas vivre de la même maniere que faisoient ceux qui duroient tant de siecles? Oui, nous le pourrions si nous étions tournez comme eux, repliqua-t-on, c'étoient de bonnes gens, très-simples, ils ne se mettoient en peine de rien, & ils n'avoient pas même l'occasion de s'inquieter; car alors point de menteurs, point d'entremeteurs dans les mariages: les debiteurs paioient exactement: on ne donnoit point de fausses esperances; on ne faisoit point de promesses trompeuses; on ne se mêloit point des affaires d'autrui; on n'exageroit ni ne mentoit, mais on tenoit sa parole: Point de quereleurs, point de médisans qui troublassent le repos des familles: La fide-

fidelité regnoit dans le Negoce. Dans ce tems-là il n'y avoit ni Avocats ni Procureurs, ni Sergeants; & ce qui valoit mieux que tout le reste, il n'y avoit point de Medecins Et quoi qu'on inventât alors plusieurs choses; comme Jubal, la musique; & Tubalcain, la Forge; personne ne s'avisa de se faire Apoticaire. N'y ayant donc rien de tout cela, n'étoit-il pas bien raisonnable que des hommes qui vivoient dans une si grande candeur, dans une telle simplicité, fussent huit ou neuf cens ans sur la terre? Ainsi vous n'avez qu'à vous garantir de tous les inconveniens, & de tous les chagrins qui regnent à present, & je vous promets que vous vivrez plus de mille ans. Chaque inquietude suffit pour abreger la vie de l'homme d'une centaine d'années, & pour le consumer en peu de tems. Ce seroit même un prodige de voir à present des vieillards, si ce n'étoit qu'il se trouve des hommes assez maitres d'eux-mêmes pour s'accommoder à tout. Je vous dirai plus; C'est que de la maniere que tout va en empirant, je crains fort qu'à la fin la vie de l'homme n'aille pas au de-là de

dix ou douze ans. Il eſt pourtant impoſſible dans le ſiecle où nous ſommes de n'avoir point de démêlez. On n'y voit partout qu'extorſions, qu'injuſtices, que tirannies, que vols, qu'Athéïſmes, & qu'Héréſies. Puiſque cela eſt, reprit-on, il eſt donc encore plus impoſſible que nôtre ſiécle ſoit exemt de Guerres, de Peſtes, de Famines, en un mot de tous les fleaux du Ciel.

Ce Seigneur étoit ſur le point de ſe retirer fort chagrin, lors que *le bel Poltrone* qui avoit oüi toute la converſation lui fit ſigne de s'aprocher. Je ne veux pas que vous aiez perdu vôtre peine; & que vous nous quitiez mécontent, lui dit-il : je vai vous donner une recepte infaillible pour conſerver *vôtre indivu*. Elle vient d'Italie, & elle eſt en vogue par tout le Monde. *Cena poco, uſa il foco, in teſta capello, & pocchi penſieri nel cervello. Oh bella coſa !* Vous me dites donc qu'il ne faut pas que j'aie des affaires en tête? *Pocchiſſimi.* Que je ne dois point me mêler de negoce? *En aucune maniere.* Que je ne pourrois être Miniſtre d'Etat? *Meno.* Ni Conſeiller?

ler? *Meno.* Avoir ſoin des Revenus de la Couronne? être Financier General? Surintendant de la Maiſon du Roi? *Meno* : Ni homme d'étude, ni Avocat, ni Plaideur, ni faire plaider mes Droits? Rien de tout cela. En un mot, conclut *le bel Poltrone*, tout ce qui travaille l'eſprit eſt pernicieux. *Non curare de niente.* Après celui-ci en vint un autre, & après lui un autre, & tout le monde ainſi venoit le conſulter *de conſervanda valetudine.* Il répondoit à chacun ſelon ſon panchant : il conſeilloit à l'un de ſe rejouïr; a l'autre de ne ſe mettre en peine de rien, & à tous généralement de ſe procurer la tranquillité d'eſprit.

Il me ſemble donc, dit Critile, que toute cette ſcience de ſavoir vivre, conſiſte à ſe rejouir de tout, à ne rien faire, enfin à ne rien valoir. Et moi, comme j'ai pour but de m'aquerir une bonne reputation, je ne m'accommode pas de cette oiſiveté. En diſant cela il continua ſon chemin. Andrenius le ſuivit; mais ce fut avec une repugnance extrême; car les leçons qu'il venoit d'entendre avoient été fort de ſon goût: & il avoit gravé dans ſon cœur cet apho-

aphorisme', '*Non curare de niente, si non del ventre.* Ils traverserent cette plaine, & passerent devant plusieurs maisons de plaisir, de jeu, & de débauches. Ils s'aprocherent d'un grand Palais dont l'entrée étoit magnifique. On voioit sur le frontispice cette inscription gravée en gros caracteres: *Ci gît le Prince de &c.* Comment, *ci gît*, s'écria Andrenius; il n'y a pas deux heures, que je l'ai vû, & je suis bien assuré qu'alors il ne pensoit à rien moins qu'à mourir. Que voulez-vous dire; répondit l'Ambitieux: ce Palais est depuis long-tems la demeure de plusieurs Heros Predecesseurs de ce Prince; mais pour celui-ci que vous dites avoir vû je vous assure qu'il gît ici, & qu'il ne vit plus. Il est mort, il pût; & on ne peut suporter la mauvaise odeur de sa conduite; il n'est pas le seul qui soit ici gisant: plusieurs autres y sont aussi enterrez tout vifs, & embaumez dans leurs delices. Comment savez-vous qu'ils sont morts? demanda l'Oisif. Et comment savez-vous qu'ils vivent? répondit l'Ambitieux; parce qu'on les voit manger? la vie consiste-t-elle donc à manger? On les voit dormir; on

on les entend ronfler; & vous apellez cela vivre? Puisque ces Seigneurs ne font que dormir, & que se reposer; qu'on ne les voit jamais se distinguer par quelque belle action; en un mot qu'ils ne font rien pour aquerir de la gloire, c'est une marque très-certaine de leur mort. Critile tout attendri versa des larmes, disant qu'il avoit l'ame pénétrée, de voir qu'on fût cruel jusques au point d'enterrer les hommes tout vivans. L'Ambitieux lui dit, eh pourquoi pleurez-vous? ces gens se sont ensevelis eux-mêmes pour ne point travailler. Eux-mêmes se sont enterrez dans le tombeau de la faineantise & de l'oisiveté. Ils se sont couverts de la poussiére d'un oubli éternel. Ces Seigneurs qui s'ensevelissent dans leurs sales debauches, seront-ils plus morts au monde dans cent ans d'ici, qu'ils ne le sont à present? Cet autre de qui on a sû la mort avant de savoir sa naissance, n'en doit-on pas juger, que son entrée dans le Monde a été sa mort?

J'ai remarqué, dit Critile, que les François sont moins sujets que la plûpart des autres Nations à s'enterrer tout

vifs

vifs. Tant s'en faut, répondit l'Ambitieux: dans la France, qui est un Royaume fort belliqueux & fort aguerri, pas une Dame ne voudroit épouser un Cavalier, quel qu'il fût, qu'il n'ait fait tout au moins une Campagne, & qu'il n'ait donné quelque preuve de valeur. Une Françoise méprisera un Adonis de Cour, pour épouser un Mars qui revient tout chargé de Lauriers. Ces Dames ont le gout bon. La Reine d'Espagne Isabelle voulut introduire cette excellente methode parmi les Dames de sa Cour; mais, helas, que cela dura peu!

Dans les autres tombeaux on enterre des morts qui vivent, & qui vivront toujours: mais les tombeaux de l'oisiveté renferment des vivans morts: non seulement les Cadets des plus illustres famillies; mais aussi les Ainez, sans jamais en sortir pour aller en Campagne, ou dans les Universitez, se plongeant dans le jeu, dans les debauches, & dans toutes sortes de vices: & cela même à la vûë de leurs peres & de leurs meres, qui, par une tendresse cruelle, ont peur de hazarder la complexion trop delicate de leurs fils, en

les

les éloignant des delices de leurs Maisons.

Après que nos Voiageurs eurent passé cette vaste campagne de l'Oisiveté, & les prairies du divertissement, où ils vivent une *foire franche de toutes sortes de vices* : ils aboutirent à une grotte très-obscure, par où on entroit dans une caverne affreuse, située au pied de la montagne. C'étoit tout l'opposite du Palais de l'ambition ; car si celui-ci s'élevoit jusques au Ciel, l'autre au contraire s'abaissoit jusques aux abîmes de l'oubli. Les habitans du premier ne pensoient qu'à s'avancer dans les postes les plus éminens ; & ceux qui entroient dans la caverne ne pensoient qu'à y conserver leurs places. En un mot, la distance qu'il y avoit de l'un à l'autre, étoit d'une extrême ambition à un très-grand abaissement. L'entrée de cette caverne étoit fort obscure, quoi que très-large : elle faisoit horreur ; & cependant on y voioit entrer une infinité de monde qui venoient tous en differens équipages ; en carosse à six chevaux, en coche, en littiere, en traineau, en chaise ; mais pas un en Char de triomphe. Andrenius fort

fort étonné regardoit tout cela ſans rien dire: mais Critile plus alerte, (quoi qu'ordinairement il ne fut pas trop curieux) demanda ce que c'étoit que cette caverne. L'Ambitieux pouſſant un grand ſoupir, répondit; oh ſottiſe des hommes! que le Néant eſt vaſte! ſachez, ô Critile, que vous voiez ici la célébre caverne du Neant, le tombeau de tant de vivans, l'endroit où la troiſiéme partie des hommes vient s'enſevelir. Comment caverne du Neant? reprit Andrenius; & j'y voi tant de gens qui paroiſſent ſortir des Cours les plus polies, & des Villes les plus célébres? Sachez, encore un coup, reprit l'Ambitieux, que tout ce que vous voiez ſe reduit à rien. Quand on eſt entré dans cette caverne, on n'y trouve plus perſonne. Que deviennent-ils donc? Ils ont toujours été rien; ils n'ont rien fait; & ils aboutiſſent au néant.

Quelqu'un voulut y entrer, & en voiant nos ſpectateurs, il leur dit: Meſſieurs, j'ai tout tenté pour avoir une charge; je n'ai rien trouvé qui m'accommodât; c'eſt ce qui m'oblige à venir ici. Enſuite parut le caroſſe d'un

d'un autre grand Seigneur, accompagné de plusieurs Gentilshommes, & suivi de plusieurs Laquais. Les amis lui conseilloient de prendre une meilleure route; mais il persista dans la resolution d'entrer dans la caverne. L'Ambitieux alla lui faire compliment, & lui dit: *Monseigneur, Excellentissime, Serenissime,* (qui que vous soiez) vous qui pouvez être un Prince haut & puissant, le Heros de vôtre famille, la gloire de vôtre siecle par les belles actions dont vous êtes capable, & dont vous aurez tous les jours l'occasion, voudriez vous vous ensevelir tout vivant? Retirez-vous, répondit-il, je ne me soucie de rien; je ne demande rien; je n'aime que mon plaisir, & mon repos; & en finissant ces paroles, il entra dans la caverne qui devoit le plonger dans un oubli éternel.

Dans le moment que celui-ci y fut entré, il en vint un autre qui s'y jetta avec une precipitation extraordinaire. L'Ambitieux voiant le parti qu'il alloit prendre, lui cria: comment? le fils d'un Pere si illustre, le fils d'un des meilleurs Generaux de nos jours veut se perdre & s'ensevelir dans l'oisiveté,

&

& dans le vice! Mais lui ne voulant pas demordre de sa resolution continua son chemin, & répondit, je ne vous demande point de conseils: mes Ancêtres ont tant fait qu'ils ne m'ont plus rien laissé à faire.

Ainsi y voioit-on entrer à foule des gens de tout ordre, tellement qu'on eut crû que le Monde alloit se dépeupler; mais avec tout cela cette caverne, l'écueil de la gloire des plus illustres Maisons, ne se remplissoit pas. Un Seigneur, qui sembloit être quelque grosse tête, avoit déja un pied dedans, lors qu'il fut arrêté par un Ministre d'Etat, qui lui parla obligeamment de la part du Monarque, lui offrant une Ambassade des plus importantes, & à laquelle plusieurs autres pretendoient: il la refusa, disant, que les charges & que les emplois ne lui étoient rien. Ce Ministre le sollicita de prendre un bâton de General; mais il n'y eut rien à faire, & ce Seigneur dit resolument qu'il ne vouloit rien de tout ce qui le pouvoit occuper. Si vous le souhaitez, reprit le Ministre, on vous donnera une Viceroiauté. Rien, rien du tout, dit ce Seigneur, je veux vivre en repos, & me

me divertir; & en disant cela il s'enterra dans le Néant. Quelle caverne! s'écria Critile, quel gouffre!

Aux deux côtez de l'ouverture il y avoit deux monstres qui poussoient dans la caverne tous ceux qui sembloient balancer à y entrer. Vous y trouverez, disoient-ils, tout ce que vous pouvez souhaiter. Vôtre Noblesse y sera estimée; vous n'y manquerez point de maitresses; on y trouve toutes sortes de plaisirs, festins, dances, promenades, femme de joie; enfin tout ce qu'on peut desirer pour mener une vie douce & tranquille. Se peut-il, dit Critile tout penetré de douleur, qu'il y ait de tels monstres dans le Monde? comment s'apellent-ils? L'un est l'Oisiveté, répondit-on, & l'autre le Vice; ce sont deux amis inseparables.

Le Precepteur d'un Cadet d'une des plus illustres familles du Roiaume, tâchoit de lui faire comprendre qu'il pouvoit devenir le premier homme du Monde s'il le vouloit. Et comment cela? répondit le Disciple, je suis né trop tard. Avancez-vous par vôtre esprit & par vôtre merite, reprenoit le

Precepteur, vôtre valeur vous tiendra lieu de fortune : seriez-vous le seul Cadet, qui par sa bravoure auroit surpassé son ainé dans le Monde ? Pouvant être un Lion en campagne, aimez-vous donc mieux ramper dans la faineantise? Ecoutez la trompete de la Renommée qui vous apelle, & soiez sourd au chant des Sirenes, qui ne cherchent qu'à vous perdre dans l'abîme du Néant. Mais le noble Eleve se moquant de tous ces conseils répondit : moi à la guerre : moi aux assauts ? moi faire des campagnes? pendant que je puis me divertir au jeu, à la Comedie, au Bal; je ne veux point choisir d'autre parti. Ainsi entra-t-il dans la caverne du Néant.

Un bon Pere d'une prudence consommée, se plaignoit d'avoir envoié un de ses fils dans une Université célébre pour le pousser aux études, afin qu'il pût parvenir à quelque charge; & que ce fils, au lieu d'étudier, s'étoit distrait à toutes sortes de divertissemens, & alloit comme les autres vers le chemin de la caverne du Néant. L'Ambitieux aiant pitie de voir un si bel esprit se perdre, s'aprocha de lui, & lui dit : que vous prenez un méchant parti!

ti! qui ſait, ſi en étudiant vous ne parviendriez point aux premieres charges? ſe peut-il que vous mépriſiez de ſi grands avantages; que vous aimiez mieux perdre un tems ſi precieux; conſumer vos biens dans les debauches; & fruſtrer vos parens des belles eſperances qu'ils avoient conçuës de vous! Le jeune homme docile ſe rendit à ces bons avis, il retourna à ſes études; & après en avoir bien profité, il s'avança de charge en charge, devenant même Preſident d'un grand Conſeil, en un mot, faiſant honneur à ſa famille, & à ſon païs. Mais auſſi celui-ci fut un Phenix, qui ſe trouva tout ſeul parmi une quantité innombrale d'autres qui prefererent les divertiſſemens à l'étude, la Comedie aux Ecoles, les Academies de Jeu aux converſations des Savans, & la compagnie des femmes à celle des habiles gens; venant tous enfin ſe rendre à la caverne du Néant.

Je ne ſuis point ſurpris, dit Critile, qu'un homme du vulgaire ſe vienne jetter dans cet abîme: il a de la peine à valoir quelque choſe; & difficilement peut-il acquerir de la reputation; mais de bons Gentilshommes, qui par une

belle & noble éducation devroient avoir acquis une grande élevation d'ame ; des gens de naissance, qui pour peu qu'ils s'aident, peuvent devenir de grands hommes, aiant toujours de l'apui, & de la protection : helas ! c'est grand dommage.

On remarqua qu'à côté du Vice, un des deux monstres qui gardoient l'embouchure de la caverne, il y avoit une belle enchanteuse, qui après avoir repandu par un charme funeste la stupidité sur tous ceux qu'elle touchoit, ne manquoit pas de les precipiter au fond de la caverne. Qui est cette femme? demanda Andrenius. Ne la conoissez-vous pas ? répondit l'Ambitieux ; c'est ma plus grande ennemie : c'est la Déesse de Cipre, c'est au moins sa figure & son corps, si ce n'est pas son esprit : fuiez, il n'y a pas d'autre remede pour éviter ses charmes : si ce Prince qu'elle tient enchainé eut évité prudemment sa presence, il n'auroit pas échoüé si jeune dans le chemin de la gloire. C'est un grand malheur, dit Critile, que ce lierre sterile s'attache ainsi aux plus beaux arbres & les rend infructueux, en les suçcant & en les épuisant jusques à leur

leur ôter la vie ! Combien de beaux esprits se sont aveuglez en suivant les femmes ? combien de grands Seigneurs ont perdu leur reputation en se rendant les Esclaves d'une Venus ? ce sont ordinairement les femmes qui font prevariquer les Saints, qui font perdre le jugement aux Sages, & le courage aux Heros.

De l'autre côté de la porte ils virent un autre monstre qui avoit le visage d'homme ; mais qui avoit le regard sombre & mauvais : il étoit d'une force surprenante ; car de deux doigts il abattoit les bâtimens les plus somptueux, & les jettoit d'un seul coup dans l'abîme du Néant. C'est là, disoit-il, que j'envoie le Palais de Neron, les Bains de Diocletien, les Jardins d'Eliogabale ; car en verité il vaudroit mieux qu'ils n'eussent point été bâtis, puisqu'ils n'ont servi de rien. Il n'en étoit pas ainsi des Forteresses, ni des Citadelles imprenables que de fameux Princes & de grands Generaux avoient fait élever pour être les clefs, les remparts & barrieres du païs, & pour tenir les Voisins ou les Ennemis dans le respect. Il n'en étoit pas ainsi des Temples que la

pieté des Monarques avoit fait bâtir, comme de deux mille Eglises que le Roi Jame dédia à la Sainte Vierge. Mais pour le Serrail d'Amurat, & pour le Palais de Sardanapale, tout cela étoit jetté dans la caverne du Néant.

Ce qui surprit fort nos spectateurs, ce fut de voir ce monstre faire subir le même sort à certains ouvrages d'esprit, lesquels il jettoit dans le Néant avec un mépris extraordinaire. Critile ne pouvant souffrir que ce monstre ensevelit un beau Livre dans l'oubli, le pria de l'épargner. Mais le monstre en se moquant répondit : qu'il aille avec les autres, il n'est rempli que de flateries sans suc & sans verité. N'est-ce pas assez, dit Critile, qu'il immortalise le personnage dont il parle, & celui à qui il est dedié? Tu te trompes, répondit le monstre, on n'immortalise personne par des flateries : au contraire l'adulation outrée degoute le Lecteur ; & il a très-mauvaise opinion du Heros, lors qu'on lui en fait lire des choses qui n'ont aucun fondement, ni apparence de verité. Qu'ils aillent donc dans la caverne du Néant, continuoit-il : ces contes insipides, ces reveries d'un es-

prit malade, ces fades Comedies pleines de mauvaiſes équivoques, tout cela au Néant. Il en mit pourtant quelques-unes à part, diſant, qu'on reſerve ces Comedies-ci pour être immortaliſées : elles ſont faites avec beaucoup d'art; le ſel y eſt repandu par tout; on y garde la vrai-ſemblance. Critile en regarda le titre, croiant qu'elles fuſſent le Terence; il lût *Premiere Partie des Comedies de Moreti.* Oh, je conois l'Auteur, dit-il, c'eſt le Terence d'Eſpagne. Le monſtre pourſuivit, diſant; à la caverne du Néant tous ces Auteurs Italiens. Que faites-vous, s'écria Critile, tout le monde s'y opoſe: les plumes Italiennes ſont aujourd'hui en reputation. Fy, fy, répondit le monſtre; pluſieurs de ces Italiens ſous des titres magnifiques n'écrivent que des bagatelles. Leur ſtile eſt fleuri & pompeux; mais ſans ſubſtance; ils promettent beaucoup, (comme l'Auteur de *la Place Univerſelle*) Mais le Lecteur en les liſant ſe trouve trompé, ſur tout ſi c'eſt un Lecteur Eſpagnol. Il tendit la main pour prendre pluſieurs autres Livres; & après les avoir examinez il les condamna à l'oubli. Cri-

tile s'étant aperçû en lisant les titres que c'étoient des Historiens Espagnols; pourquoi; dit-il, méprisez-vous ces Livres qui renferment tant de faits heroïques? C'est pour cela même, dit-il, que je les méprise, car le stile de ces Livres ne répond pas à la sublimité des actions qui y sont racontées. On ne peut en faire de plus belles, ni de plus dignes de memoire, que celles que les Espagnols ont faites; & pourtant il n'y a point d'histoire plus mal écrite que l'histoire d'Espagne: elle ennuie d'abord le Lecteur. Les Espagnols n'ont ni la politesse ni la solidité des Historiens Italiens, comme *d'un Guicciardini*, *d'un Bentivoglio*, *d'un Cattarin d'Arcila*, *d'un Siri*, *&* *d'un Virago*, tous imitateurs de Tacite. En un mot, les Italiens ont un génie particulier pour l'Histoire, comme les François pour la Poësie. Critile remarqua que parmi tous les Livres qu'on condamnoit au Néant, il y en avoit peu dont les Auteurs fussent Portugais: au contraire on les preconisoit, en disant que leurs écrits étoient excellens. Plusieurs Livres de Theologie, tant de Scolastiques, que de Morale, ou

de

de Critique, furent jettez dans la caverne. Critile s'en émût, & le monstre lui répondit: ces Theologiens ne sont que des Copistes; ils ont la passion de se faire imprimer; & souvent leurs Livres ne sont remplis que de tout ce que les autres ont dit. Des seuls Commentaires *sur la premiere Partie de St. Thomas*, il en jetta dans la caverne plus d'une douzaine: des Livres de Droit il en jettoit des Bibliotheques entieres, disant que presque tous meritoient le feu. Quand aux Livres de Medecine, il n'y avoit point d'exception. Le croiroit-on, disoit-il, que ces Messieurs, quoi que Disciples de Galien, qui fut un prodige de science, ne sont seulement pas capables de bien arranger un Index dans leurs Ecrits?

Pendant que Critile étoit occupé à voir le jugement des méchans Livres, Andrenius s'aprocha de la caverne, & mit un pied dans l'ouverture, comme s'il eut voulu entrer; mais l'Ambitieux l'arrêtant, où allez-vous, dit-il, conservez-vous encore l'envie de ne rien valoir? Laissez moi, répondit Andrenius, je ne veux pas entrer dans la caverne; je ne veux que voir ce qui

s'y passe. Eh que pretendez-vous y voir, puisque ceux qui y entrent sont dans le Néant? J'écouterai, repliqua Andrenius. Eh qu'écouterez-vous; reprit l'Ambitieux; peut-on voir ou entendre le Neant? J'apellerai quelqu'un de ceux qui y sont entrez. Et comment les appellerez-vous s'ils n'ont point de nom dans le *Monde*? De tant de gens qui ont passé sur la terre pendant tant de siecles, reste-t-il le moindre souvenir de ce qu'ils ont été? sait-on qu'il y ait eu de tels hommes? on ne parle que de ceux qui en sont dignes, qui se sont signalez dans les armes ou dans les lettres; de ceux qui par leur sainte vie ont été canonisez. Sans sortir de nôtre siecle, parmi tant de milliers d'hommes qui occupent la surface de nôtre globe, en tant de Païs & de Roiaumes, à peine parle-t-on de six bons Capitaines, & d'autant de savans hommes. On ne parle que de deux ou trois Rois; de deux Reines; d'un Saint Pere, & tout le reste des hommes ne sert qu'à consumer les vivres, & qu'à faire nombre. Mais pourquoi vous aheurter à regarder, dit l'Ambitieux à Andrenius, puisque vous ne

voiez

voiez rien? Je regarde, dit-il, qu'il y a dans le Monde des gens qui ſont même moins que rien. Dites moi que font là ces Meſſieurs du coin? quoi qu'ils ſoient dans le Néant, il ſemble pourtant qu'ils veüillent y faire quelque figure. L'Ambitieux répondra à cette queſtion dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

La découverte de Feliſinde.

ON raconte qu'un certain curieux, pour moi je dis un certain ſimple, eut le caprice de courir le monde, & d'aller de païs en païs pour tâcher de trouver ce qui rend l'homme parfaitement heureux. Il alloit donc de lieu en lieu; & pour s'en informer il s'adreſſa premierement aux riches, croiant qu'ils le poſſederoient, puiſqu'avec de l'argent on obtient tout ce qu'on deſire; mais il ſe trompa. Les riches étoient toujours inquiets, & accablez de mille affaires. Il en étoit de même chez les Grands; il les trouvoit tous de mauvaiſe humeur, tous chagrins & mécon-

tens. Il passa chez les savans qu'il trouva sombres, melancoliques, & se plaignant beaucoup de leur pauvreté. Les jeunes étoient turbulens, les vieillards infirmes ; tous unanimement lui répondirent, qu'ils ne possedoient pas le bonheur parfait; & même qu'ils ne l'avoient jamais vû; mais qu'ils avoient entendu dire qu'il avoit habité parmi leurs predecesseurs ; & qu'ainsi il pourroit le trouver dans quelque païs éloigné. Il alla donc plus loin, & il consulta les antiquaires, lesquels répondirent, qu'ils ne pouvoient l'en informer certainement : mais qu'on disoit qu'il habitoit dans les païs voisins. Nôtre curieux passa de Province en Province, & chacun lui dit la même chose. Ce bonheur que vous cherchez n'est point ici, il est là : il est plus loin. Ainsi il voiagea jusques en Islande, de là en Groenlande, jusques aux extremitez du Monde; & personne ne lui pouvant indiquer ce qu'il cherchoit, il se desabusa, & reconut qu'il s'étoit trompé, avec tous les mortels, qui dès leur naissance courent après le bonheur parfait sans le trouver jamais. On passe d'un âge à l'autre : on

on change de profeſſion & d'emplois ſans le pouvoir poſſeder. Chacun reconoit que la felicité n'eſt pas dans le poſte qu'il occupe. Chacun ſe croit plus malheureux que les autres; chacun s'imagine que le bonheur parfait eſt chez ſon voiſin. Voila comment tous ſe trompent, & ſe tromperont tant qu'il y aura des ſimples ſur la terre.

Il en arriva de même à nos deux Pelerins dans le voiage de la vie. Ils ne purent trouver la felicité à laquelle ils aſpiroient, ni dans les Dignitez, ni dans l'Oſiveté: c'eſt pourquoi ils ne ſe fixerent point dans le Palais de la Vanité, ni dans la caverne du Néant. Andrenius étoit toujours où nous l'avons laiſſé, c'eſt-à-dire à la porte de cette caverne, fort curieux de ſavoir qui étoient ceux qui paroiſſoient y faire figure. Ceux-là, lui répondit l'Ambitieux, ſont ces gens qui ſont moins encore que rien: ils n'ont rien de bon; rien qui les faſſe valoir; mais par leur méchanceté & par leur orgueil ils pretendent relever leur Néant. Voiez moi bien cet homme qui n'a ni pieds ni tête, croiriez-vous bien qu'il eſt tout plein de ſoi-même, entêté au de là de

l'imagination, d'un merite qu'il n'a pas, pretendant aux premieres charges, & voulant faire ombre aux autres? Regardez ces fausses & trompeuses aparences sans aucune réalité; ces titres ampoulez, ces grands Seigneurs qui avec des mœurs de bouë se font servir en or & en argent. De ce nombre-là vous en trouverez plusieurs, qui sont nez, & n'ont point encore commencé à vivre; & d'autres qui sont morts sans avoir jamais vécu. Vous verrez une infinité de sectateurs d'Epicure faire les Stoïciens; & leur lâcheté passer pour Philosophie. Vous verrez plusieurs enfans de Noblesse degenerer de la gloire de leurs Ancêtres, plusieurs belles qui par leur mauvaise conduite ont écorné leur reputation. Vous verrez des gens qui vivent dans l'opulence, reduits à mourir de faim; plusieurs passer pour riches qui n'ont pas un sol, & plusieurs grandes Maisons reduites au Néant par les debauches, & par les dépenses excessives de leurs Maitres. Vous verrez les plus indignes dans la faveur, & les gens de merite, & les savans dans la disgrace. Vous verrez les ignorans passer pour

beaux

beaux esprits, & plusieurs Docteurs sans doctrine. Les fous passent pour sages, & ceux qui devroient être des Cesars sont des lâches. Ne voit-on pas même qu'ils font gloire de ne rien valoir?

L'Ambitieux en auroit bien dit davantage, s'il n'eut pas été interrompu par l'Oisif, qui s'aprochant d'Andrenius, & le trouvant fort attentif à tout ce que son Moraliste lui disoit, tâcha de le surprendre, & de le jetter dans la malheureuse caverne pour l'ensevelir dans le fond du Néant. Au même tems l'ambitieux tira Critile vers le Palais de la Vanité. (L'ambition de monter aux plus hautes charges, & la vie oisive étant les deux écueils contre lesquels la Vieillesse se brise ordinairement.) Mais nos Pelerins voiant le danger où ils étoient, se donnerent la main; & comme ils étoient chacun sur un precipice oposé, ils se remirent par ce moien dans le chemin du milieu, route sure & veritable. Ils profiterent de l'occasion, quoi que tard, & ils eurent la prudence d'éviter leur perte, qui sans cela étoit infaillible.

En rejoüissance de leur victoire, & de

de ce qu'ils avoient échapé d'un si grand danger, ils resolurent, pour en célebrer plus magnifiquement le triomphe, de marcher tout droit vers Rome, Ville toujours auguste, théatre des plus belles actions des Heros ; Reine des Villes, & la Sphere des plus beaux esprits ; où de tout tems ils se sont rafinez, & ont aquis la derniere perfection, sans excepter les Espagnols même, comme Lucain, Quintilien, les deux Seneques natifs de Cordouë, Lucien & Martial, né à Bilbao. Rome est la Cour de la Renommée, & ceux qui se distinguent dans cette grande Ville sont celebres par tout le Monde. Elle est le Phenix qui renait & qui s'éternise de la chûte de tant d'autres grandes Villes, dont il ne reste à peine que le nom : elle seule renferme ce qu'il y a de meilleur dans l'Univers : elle est le centre où tout le monde aboutit ; car elle contient tout ce qu'on peut trouver dans tous les autres Païs. Qui voit Rome, voit tout ; on y trouve la fin du Voiage de la terre, & la porte pour entrer au Ciel. Nos Pelerins qui l'avoient tant venerée de loin, ne pouvoient se lasser de l'admirer quand ils

en

en furent près ; ils se mirent à genoux & en baiserent la porte ; après quoi ils entrerent avec beaucoup de devotion, considerant cette Ville comme le *non plusultra* de la terre, par où ils de voient être élevez dans le Ciel. Ils regarderent de tous côtez ces nouvelles magnificences qui sembloient être anciennes; & ces antiquitez qui se renouvellent toujours. Charmez de tant de belles choses, ils rencontrent un personnage venerable, & le prient le plus qu'il leur est possible, de vouloir bien leur montrer les merveilles de Rome. Ce personnage conut bien-tôt qu'ils étoient étrangers & Voiageurs ; & ils reconurent de leur côté que leur nouveau guide étoit un très-habile homme, & tel qu'il auroit pû donner des leçons de bonne vûë à *Argus*, de penetration à un *Zabori*, de prevoiance à un *Janus*, & d'intelligence au *Maitre des Chifres* C'étoit un vieux Courtisan qui frequentoit la Cour de Rome depuis longtems; un Espagnol enté dans l'Italie ; un homme versé dans l'histoire ancienne, dans la moderne, & dans les nouvelles du tems ; Courtisan honnête, civil, obligeant, enfin un prodige.

A ce que je voi, Messieurs, leur dit-il, après avoir beaucoup voiagé, vous n'en êtes pas plus savans. Si vous fussiez venus d'abord à cet *Abregé du Monde*, vous auriez vû en peu de tems, vous auriez apris tout d'un coup, tout ce qu'il y a de plus rare, & de plus utile à savoir; & vous auriez commencé à être grands hommes dès le jour de vôtre naissance. Si les autres Villes d'Italie sont renommées par leur Mecanique, Milan pour la fabrique des lames d'épée; Venise pour les glaces, Naples pour les Brocards d'or; Florence pour ses Lapidaires; Gêne pour la fabrique de Pistoles: Rome est l'endroit où on forme les grands hommes; où on forge les bonnes têtes; où on rafine les esprits. C'est le théatre des prodiges, & le centre des merveilles. Tout ce qu'on peut souhaiter se trouve ici, hors une seule chose. Sans doute, reprit Critile, ce sera celle que nous cherchons depuis si long-tems; car c'est l'ordinaire des malheureux de ne point rencontrer ce qu'ils souhaitent le plus ardemment. Eh que cherchez-vous? leur demanda le Courtisan. Une Epouse, répondit Critile; une Mere, dit

dit Andrenius. Comment l'appellez-vous ? *Felicinde*. Felicinde ? reprit le Guide je doute que vous la trouviez. Où vous a t-on indiqué sa demeure ? A l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne, répondit Critile. Oh, c'est le premier Ambassadeur du Monde, reprit le Courtisan, il soutient son rang avec un merite & avec un capacité extraordinaires. Ce qui doit vous faire plaisir, & ce qui est d'un bon augure pour vous, c'est que vous arrivez dans une heureuse conjoncture. Je m'en allois chez lui : car c'est aujourd'hui que nos beaux esprits, nommez Academiciens, s'y assemblent, pour raisonner publiquement sur un Problême que le Secretaire de l'Academie leur propose. Cet Ambassadeur est un Seigneur d'un genie sublime : d'autres prennent plaisir à s'entretenir de leurs chevaux, & de leurs chiens de chasse : d'autres sont dans le goût des tableaux exquis ; d'autres des belles statuës. Ainsi, si par bonheur le Monde revenoit un jour dans son bon sens, plusieurs de ces Seigneurs se trouveroient avec rien. Ce Prince au contraire se plait à avoir des savans dans sa

maison, & à converser avec des gens d'esprit; & chacun s'y fait conoitre par les amis qu'il pratique.

Ils arriverent à son Palais; & ils entrerent dans une Sale magnifiquement ornée, qu'on appelloit *le Théatre d'Apollon.* Ils s'estimerent heureux de voir là rassemblez les plus beaux esprits du siecle. Le Courtisan les leur fit tous conoitre nom par nom. Celui, dit-il, qui parle un Latin si poli, est *Barclai*, François de Nation, & qui s'est rendu illustre en écrivant d'un stile neuf & original. Cet autre est le *Bocalini*, celebre par ses Satires judicieusement inventées: & pour avoir sû très-bien dire du mal des Princes. L'autre est *Malvezzi*, Historien Philosophe. Celui-là est *Henri Cattarin*; c'est un autre Tacite, & meilleur encore que cet Historien, en ce qu'il écrit clairement. Cet autre qui ramasse des Lettres, des Memoires, & des Relations inimitables dans son *Mercure* est *Siri.* Voila *Virago* son Antagoniste dont le stile n'est pas si relevé, mais plus veritable. Vous voiez le *Gongora* Italien; il parle comme l'*Aquilini*, Cet autre Polianthiste très-éloquent est *Augustin Mascardi.*

Il

Il continua ainsi à leur montrer & à leur nommer les autres, tous hommes d'esprit, de savoir, & de grande reputation. Tous les Academiciens étant assemblez, chacun prit sa place; & il se fit dans l'Assemblée un profond silence. Le premier qui ouvroit la séance fut *Marini*, comme Secretaire : qui commença par la lecture d'un de ses Sonnets le plus celebre, qui dit :

Apre l'huomo infelice alhor, che nasce
Prima, ch'il sguardo al sol gl' occhi à la péna.

Il ne fut pourtant pas exemt de censure. On lui dit que la chute de son Sonnet n'étoit pas bonne; puis qu'après avoir étalé le nombre des miseres auxquelles la vie de l'homme est sujette; il conclut par ces mots :

De la culla à la tomba è un breve passo.

Le Marini, après avoir recité ce Sonnet, poursuivit ainsi : Tous les hommes cherchent le bonheur; ce qui nous fait voir que personne ne le possede, Personne n'est content de son sort. Le Soldat toujours pauvre envie le gain du Marchand; & le Marchand la fortune du Soldat. l'Avocat convoite la vie simple & paisible du Païsan; & le Païsan

ſan les commoditez de l'Avocat. L'homme marié regrette ſa liberté de garçon ; & le garçon deſire une aimable compagne. Les hommes ſe diſent heureux les uns les autres, & pas un n'eſt content de ſon état. Les jeunes gens s'imaginent trouver la felicité dans les plaiſirs, & s'y plongent aveuglément : mais que ces delices coutent cher, & que l'heure du repentir vient tard ! Lors qu'on a atteint l'âge mûr, on s'imagine de trouver la felicité dans le gain & dans les richeſſes : quand on eſt vieux on la cherche dans les honneurs & dans les dignitez : c'eſt ainſi qu'on paſſe d'une condition à l'autre, ſans trouver dans aucune le veritable bonheur. La Felicité, dit Horace, *eſt un gibier qui ſe leve devant nos yeux, mais qui nous échape ſans que nous ſachions par où le pourſuivre.* Ce ſera là, dit le Secretaire, le ſujet que nous traiterons aujourd'hui : nous verrons en quoi conſiſte la veritable felicité de l'homme, En finiſſant ces paroles, il ſe tourna vers le premier en rang, qui étoit Barclai, lequel après avoir demandé la permiſſion au Prince, & avoir fait civilité aux autres, parla ainſi:

J'ai

J'ai toujours ouï dire, qu'il ne falloit point disputer des goûts, puis qu'on voit que la moitié du monde se moque de l'autre. Chacun à son sentiment particulier : c'est pourquoi je trouve du ridicule dans l'opinion des anciens Philosophes, qui soutenoient que la felicité consiste dans les honneurs & dans les biens ; d'autres dans les plaisirs; d'autres dans une longue vie ; quelques-uns dans les sciences ; & plusieurs autres dans la santé. Eh comment pourroit-on convenir d'aucune de ces opinions, quand on voit que les goûts sont si contraires? Par exemple, l'ambitieux envie les honneurs, le voluptueux les méprise: l'avare convoite l'or, & le sage le dedaigne. Mon sentiment est donc, que la felicité des hommes ne consiste en aucun bien particulier; mais dans la possession de ce qui est selon son goût. Cette opinion fût fort aplaudie; mais *Virago* répondit : les hommes pour la plûpart ont le goût depravé, un goût tout-à-fait indigne de la raison. Si on en trouve un qui se plaise dans la lecture des bons Livres, il y en aura cent qui aimeront mieux manier les cartes. Si quelqu'un

s'at-

s'attache à la Pieté, mille chercheront les compagnies criminelles des Courtisannes. Eh pourra-t-on trouver la felicité dans ces sources de corruption? Si on pretend que le bonheur ne peut se trouver que dans le bon goût : qui est celui qui est content de ce qu'il a? Et puisque l'inconstance est une marque qu'on n'a point obtenu la felicité, trouvera-t-on un seul homme, qui aiant obtenu ce qu'il souhaite, ne s'en dégoûte peu de tems après, & ne conçoive quelque nouveau desir? Si la felicité consistoit à pouvoir satisfaire son goût, le nombre des felicitez seroit infini pour les Princes, & pour les grands Seigneurs, de qui on a très-bien dit que le *bonhour consiste dans le caprice* : ils dedaignent aujourd'hui ce qu'ils estimeront demain ; demain ils condamneront ce qu'ils cherissoient aujourd'hui. Chaque jour il leur faut quelque nouvelle charge ; & à chaque instant quelque changement. En quoi consistera donc la veritable felicité? C'est un principe très-bien fondé parmi les Savans, que le bien doit être tel à tous égards, sans qu'il lui manque la moindre circonstance. De sorte que

s'il

s'il a quelque défaut, il n'eſt plus un bien, mais un mal. Après avoir ſupoſé cette maxime qu'on ne peut raiſonnablement conteſter, voici la conſequence. Qu'importe à un grand Seigneur d'avoir toutes ſes commoditez, & comment en peut-il joüir ſi la ſanté lui manque? Quel bien revient-il à l'avare de ſes richeſſes, s'il ne s'en ſert pas? De quelle utilité eſt la ſcience aux ſavans, s'ils n'ont point d'amis avec qui ils puiſſent converſer? Je conclus donc que celui-là ſeul peut être apellé heureux qui poſſede tout, parce qu'il n'a plus rien à deſirer; & que la felicité conſiſte dans une entiere poſſeſſion de tout ce qu'on apelle *Biens*, *Honneurs*, *Plaiſirs*, *Richeſſes*, *Commandement*, *Santé*, *Science*, *Beauté*, *Nobleſſe*, *Fortune*, & *Amis* avec qui ſe rejoüir. Tous les Auditeurs aplaudirent à cette penſée, & il ſembloit qu'il n'y eut plus rien à dire.

Mais *Siri* prenant la parole, dit: ſeriez-vous donc, Meſſieurs, pour cet amas chimerique de plaiſirs, pour cette union imaginaire de tous les biens? mais, helas! il eſt autant facile de ſe la figurer, qu'il eſt impoſſible de l'obtenir.

nir. Où eſt le mortel, qui ait jamais poſſedé tous les biens enſemble? Creſus fut riche, mais ignorant. Diogenes fut un grand Philoſophe, mais pauvre. Suposons, qu'un homme ſoit poſſeſſeur de tous ces biens à la fois, nous verrons qu'il ſera malheureux le jour même qu'il n'aura rien à deſirer. Combien y a-t-il de ces malheureux qui ſoupirent de leur trop de bonheur, & qui ſe plaignent de leur plenitude? Alexandre après avoir conquis tout le Monde, ne ſoupiroit-il pas vers les eſpaces imaginaires, dont il entendoit parler à un Philoſophe comme d'une choſe reelle? Pour moi je ſouhaiterai une felicité plus facile à obtenir, & je ſuis fort éloigné de dire, que la felicité conſiſte dans la poſſeſſion de tous les biens enſemble. Par un ſentiment tout-à-fait opoſé, je ne croi parfaitement heureux que celui qui n'a rien, qui ne deſire rien, & qui ne ſe ſoucie de rien. Bonheur que tout homme ſage & judicieux peut facilement poſſeder. Celui qui a un gros bien eſt plus eſclave & plus malheureux, que celui qui a beſoin de tout: comme un malade à plus de beſoins qu'un homme ſain. Ce n'eſt

pas le remede d'un hidropique de boire beaucoup : au contraire on peut le guerir de sa soif en lui refusant à boire. Il en est de même de l'ambitieux, & de l'avare. Heureux l'homme qui a la prudence de se contenter de soi-même! Celui qui peut être content d'un morceau de pain, & d'un peu d'eau, ne porte point d'envie au bonheur de Jupiter, dit Senéque. Je conclus donc, que la felicité parfaite ne consiste pas dans la possession des biens, mais dans le mépris qu'on en fait, par une extinction de toutes sortes de desirs. Ce sentiment parut à l'Assemblée fort bien raisonné, & il lui plût beaucoup : mais voiant que *Malvezzi* vouloit parler, chacun se tût & suspendit son jugement. Il me semble, dit-il, que cette maniere de raisonner par des antitheses & par des Paradoxes, vient plutôt d'une demangeaison de faire paroitre son bel esprit, que de l'envie de chercher la Verité. Car ne rien desirer, ne rien posseder, ne se rejoüir de rien, reduire à rien le sentiment interieur & exterieur, la vie & la nature, c'est ne point vivre. Qu'est-ce que vivre? si ce n'est se rejoüir des biens qu'on a, &

s'en servir avec moderation? Sera-ce perfectioner l'homme, que de le priver de tout bien? N'est-ce pas plutôt le détruire? A quoi serviroient les Sciences & les Arts? A quoi les dignitez & les honneurs? Pourquoi Dieu a-t-il créé une si grande diversité de créatures? Pourquoi distingue-t-on dans les divers biens de la vie l'utile d'avec l'agréable? Si on faisoit consister le souverain bonheur dans la possession de tout ce qui est bon en soi-même, sans considerer les effets des choses, sans les raporter à l'utile ni a l'agréable, cela pourroit avoir quelque fondement; mais dire qu'on possede le bien parfait, lors qu'on manque de tout bien; c'est se contredire manifestement; c'est detruire la proposition par elle-même. Ma pensée est donc que celui-là est heureux qui croit l'être; & qu'au contraire malheureux est celui qui s'imagine être tel. J'entens que le bonheur parfait de l'homme consiste à se plaire dans sont état. Et à quoi nous serviroit le bonheur si nous ne le conoissions pas, & si nous le prenions pour un malheur. Au contraire un pauvre content de sa pauvreté, n'est-il pas plus riche que

que Cresus? Je conclus donc que la vraie felicité consiste dans la tranquillité de l'ame, fondée sur le contentement où l'on est de son état present.

Chacun admira cette pensée, & comme cela arrive dans toutes les Conferences des Savans, cette derniere opinion parut la meilleure & sans replique. Mais *Aquilini*, ce genie sublime, s'y oposa de cette maniere. J'ai toujours remarqué que c'étoit le propre des simples & des ignorans de se contenter d'eux-mêmes, & de leur condition Le celebre Bonarote disoit un jour à un méchant Peintre, que tu es heureux de te contenter de tes ouvrages! pour moi je ne suis jamais content des miens. J'ai toujours admiré aussi la belle réponse que Dante, ce beau genie, fit un jour de Carnaval. Le Prince de Medicis, qui fût après son grand Protecteur & son Mecenas, voulant le conoitre l'envoia chercher. Il ordonna à ceux qui avoient commission de s'en informer, de demander où demeuroit *celui qui conoit le bien*. Ils le firent: & s'adresserent à Dante même; celui-ci répondit promptement : *chez celui qui conoit le mal*; à quoi ils le reconurent. C'é-

toit aſſurément très-bien dit; car celui qui conoit le mal ſait parfaitement ce que c'eſt que le bien Qui n'a point de faim ne goute pas le manger; & ceux au contraire qui ont ſoif goutent le plaiſir de boire. Oh que le ſommeil eſt doux après les veilles, & que le repos eſt agréable après le grand travail. Ceux qui ont éprouvé les malheurs de la guerre eſtiment l'abondance de la Paix. Le priſonnier, priſe la liberté; celui qui a fait naufrage, ſent le plaiſir d'être arrivé au Port; celui qui a été banni, étant de retour dans ſa Patrie, l'aime & la cherit plus qu'auparavant; & ceux qui ont toujours été malheureux, jouiſſent parfaitement du premier bonheur qui leur arrive. Vous en verrez pluſieurs chagrins de leur ſort, parce qu'ils n'ont eſſuié aucun revers. Je conclus de là que la felicité de l'homme conſiſte à gouter le bonheur après le malheur.

Ce raiſonnement plût beaucoup. Mais *Maſcardi* s'y opoſa diſant, qu'on ne peut apeller heureux ni content celui qui ſort des peines; ni felicité entiere, celle qui eſt partagée de bien & de mal. Qui voudroit être heu-

heureux à ce point-là? Pour venir à la conclusion; je suis du sentiment de plusieurs Docteurs Moraux, qui soutiennent qu'il n'y a dans le Monde ni bonheur, ni malheur; ni felicité, ni disgrace; mais que tout est prudence, ou imprudence; j'opine sur leur autorité, que toute la felicité humaine consiste à être prudent; & que toute la disgrace consiste dans l'indiscretion. L'homme sage ne craint point les revers de la fortune: maître de sa volonté, rien ne peut le chagriner: il ne depend de quoi que ce soit, non pas même des Astres. Rien ne peut le rendre malheureux, dès qu'il sait se posseder soi-même: en un mot, la Prudence est, à mon avis, la source de tout bonheur.

Ce sentiment l'eut emporté sur tous les précédens sans *Camata*, qui parla ainsi: A-t-on jamais vû un Sage être content? n'est-il pas plutôt ordinaire de le voir dominé par la melancolie? témoins les Espagnols. Peut-on rien voir de plus fier, & de plus sombre que leur humeur? C'est pourtant la Nation qui a le plus de prudence. Au contraire, les François qui sont tou-

jours gais, toujours dançans, ne sont pas communément très-bien partagez de prudence. Le moindre malheur suffit à un Sage pour perdre toute sa joie; & outre que les Sages ne sont point heureux naturellement, ils augmentent leur chagrins par la reflexion. Verrez-vous jamais la gaieté sur le visage d'un Sage? ce sont les fous qui sont toujours dans la joie & dans l'épanchement. A ces mots on fut tout étonné de voir un homme sauter & gambader au millieu de l'assemblée. C'étoit un bouffon dont l'Ambassâdeur se servoit, non seulement pour se divertir après ses grandes occupations, mais aussi pour s'entendre dire ses veritez. Cet homme si méprisable en aparence, parlant fort haut, & riant de même, se tourna vers son Maître, & lui dit: en verité, Monseigneur, toutes ces grosses têtes, tous ces Oracles-ci, ne leur en déplaise, sont autant de fous; car ils cherchent sur la terre, ce qui ne se trouve que dans le Ciel. Et aiant dit cela il sortit promptement de l'Assemblée. Alors s'entre-regardans, ils convinrent unanimement, que la question étoit decidée, & que le fou avoit ren-

contré

contre la Verité. Sur quoi Maſcardi conclut ainſi: Tout eſt felicité dans le Ciel; tout eſt malheur dans l'Enfer; & le Monde, qui eſt comme le milieu, participe de l'un & de l'autre. Les plaiſirs y ſont entremélez des chagrius; les biens & les maux y ont leur alternative: la peine ſuccede à la joie; & il n'y a point de bonheur qui ne ſoit ſuivi d'un plus grand malheur. C'eſt ce que craignoit Philippe Roi de Macedoine, après avoir apris trois heureuſes nouvelles conſecutivement. Il y a tems de rire, & tems de pleurer, dit le Sage; les jours ſont differens; l'un beau & ſerain; l'autre ſombre & pluvieux; un grand calme preſage une groſſe tempête; on n'obtient une bonne & ſûre Paix qu'aprés une guerre ſanglante & ruïneuſe. Deſiſtons nous donc de nôtre recherche, & ne penſons plus à trouver une parfaite felicité ſur la terre. Comment vivroient les hommes, ſi la ſage Providence n'en avoit ainſi ordonné? Car ſi le Monde, quoi que plein de miſeres & de malheurs, eſt l'objet de l'attachement des mortels; que ſeroit-ce ſi on y trouvoit les plaiſirs, la joie, le repos, la tran-

quillité, enfin un bonheur accompli.

Ce fut là une fort bonne leçon de morale pour nos deux Pelerins, Critile & Andrenius, à laquelle le Courtisan ajouta: C'est donc en vain, ô Voiageurs de la vie, que depuis vôtre enfance jusques à vôtre vieillesse, vous vous fatiguez pour chercher cette Felicinde, que l'un de vous appelle son épouse, & l'autre sa mere. Elle est morte ici bas; elle vit dans le Ciel. C'est là que vous la trouverez si vous savés meriter, pendant que vous êtes Pelerins sur la terre.

L'Assemblée se separa, & chacun s'en alla desabusé des fausses idées qu'il avoit conçû de la felicité humaine. Le Courtisan s'offrit à conduire nos Pelerins dans Rome, & à leur en faire voir les curiositez. Nous venons de voir, dirent-ils, tout ce que nous pouvions souhaiter de plus rare, c'étoit cette Assemblée d'habiles gens. Nous n'en avons pas rencontré autant dans le Voiage de tout le Monde, que nous venons de faire. Comment, dites-vous de tout le Monde? reprit le Courtisan, puisque je croi vous avoir oüi dire que vous n'avez voiagé que dans les

principales Provinces de l'Europe ? C'eſt, répondit Critile, que comme dans un grand Palais les écuries & les étables ne ſont point miſes au nombre des apartemens; ainſi on ne doit pas compter pour des parties du monde, des écuries de peuples impolis, de Nations barbares & farouches, ſans politeſſe, ſans éducation, ſans ſcience, & ſans belles lettres. Ce ſont des Païs habitez par des monſtres d'hérétiques, par des gens qu'on doit plutôt nommer des bêtes que des hommes. Puiſque nous ſommes ſur l'article des Païs, reprit le Courtiſan, que vous ſemble de l'Italie ? On a bien raiſon de l'apeller belle, répondit Critile; c'eſt la plus charmante partie du Monde, & la mieux cultivée. Il eſt remarquable que l'Eſpagne eſt encore aujourd'hui dans le même état où Dieu l'à créée: ſes habitans n'ont jamais rien fait pour la perfectionner, à l'exception des Romains, qui, pendant qu'ils en ont été les maitres, y ont fait quelques embelliſſemens. Hors cela, l'Eſpagne eſt aujourd'hui ce qu'elle a été de tout tems: ſes montagnes ſont encore inacceſſibles & impraticables, comme elles étoient au-

commencement du monde: ſes riviéres ne ſont point navigables; ſes campagnes ſont deſertes & ſes terres incultes: au contraire l'Italie a bien changé de face, juſques là que ſi les premiers habitans revenoient au monde, il ne la reconoitroient plus. Les montagnes y ſont aplanies & changées en jardins: toutes ſes rivieres ſont navigables, ſes lacs très-poiſſonneux; ſes côtes munies de bons Ports; ſes Villes ornées de bâtimens magnifiques, de Temples, d'Autels, & de Citadelles: les Places embellies de fontaines & de jets d'eau, ſes campagnes delicieuſes; enfin on trouve plus de beautez & plus de magnificences dans une ſeule Ville d'Italie, que dans une Province toute entiere de quelque autre Païs cultivé. Elle eſt la mere des Arts, de la Politique, de la Poëſie, de l'Hiſtoire, de la Philoſophie, de la Rhetorique, de la Muſique, de la Peinture, de l'Architecture, de la Sculpture; & tous ces Arts y fleuriſſent ſous la direction des plus excellens Maitres C'eſt pour cela qu'on dit, que quand les Déeſſes partagerent l'Europe entre elles; Junon choiſit l'Eſpagne; Bellone;

lone, la France; Proſerpine, l'Angleterre; Ceres, la Sicile; Venus, Cipre; & Minerve, l'Italie. C'eſt en ces Païs-ci que regnent les belles Lettres, à la faveur & ſous les auſpices d'une Langue très-éloquente, très-riche, & tres-douce. Ce fut par eſtime pour cette Langue, que dans une Piéce de Théatre fort célébre qu'on repreſenta un jour en Italie, & dont le ſujet étoit la chûte de nos premiers parens, on faiſoit parler Dieu en Allemand; Eve en François; le Diable en Eſpagnol avec leur *notos*, & *votos*, & Adam en Italien. Les Italiens ſurpaſſent les Eſpagnols dans l'exterieur; & ils ſurpaſſent les François en eſprit. Ils ne ſont ni ſi rampans que les derniers, ni ſi fiers que les premieres: égaux aux Eſpagnols dans le genie, ils ont plus de bon ſens que les François, & ils tiennent un parfait milieu entre ces deux Nations. Mais ſi les Indes étoient échuës aux Italiens, comment les auroient-ils rongées? L'Italie eſt ſituée au milieu des autres contrées de l'Europe, leſquelles lui forment une eſpece de courone comme à leur Reine: auſſi ſe fait-elle traiter comme telle. Gêne

lui ſert de Treſoriere ; Sicile d'Officier de dépenſe ; la Lombardie de Sommeillere ; Naples d'Ecuier ; Florence de Fille de chambre ; Toſcane de Maitre d'Hôtel ; Veniſe de Nonce ; Modene, Luque, & Parme, de Filles d'honneur ; & Rome de Gouvernante. Je lui trouve, dit *Andrenius*, un ſeul défaut. Un ſeul ? repliqua le Courtiſan ; & quel eſt-il ? Andrenius ne vouloit point le dire, aiant envie qu'on le devinât. Le Courtiſan reprit donc ; eſt-ce que le Vice y regne ? cela lui vient d'être trop delicieuſe. Ce n'eſt point cela. Eſt-ce à cauſe qu'elle a retenu de ſon ancien Paganiſme les noms de Pompée, de Ceſar, d'Alexandre, de Jules, & de Lucrece ? Seroit-ce le trop de cas qu'elle fait des anciennes ſtatuës qu'on conſerve ici comme des Idoles ? Ne voulez-vous pas parler de la ſotiſe du Peuple qui eſt ſuperſtitieux, & qui s'attache aux augures ? Je ne l'accuſe point de tout cela, dit Andrenius. Sera-ce donc ſon défaut d'être trop diviſée & partagée entre tant de Princes, & tant de petits Seigneurs, ce qui l'empêche de ſe rendre formidable, quelque grande Politique qu'elle

ſoit ? Je n'entre point dans ce détail-là, repliqua Andrenius. C'eſt peut-être qu'elle eſt le champ des querelles de toutes les Nations étrangéres, particulierement des François & des Eſpagnols ? mais elle ne contribue pas à leur follie. Ce ſera donc, parce qu'elle eſt l'Ecole d'une infinité de fables, & de chiméres qu'on y invente tous les jours : car elle a herité cela avec l'Empire. Ce n'eſt point tout cela. Que ſera-ce donc ? C'eſt, répondit Andrenius, qu'elle eſt trop pleine d'Italiens : ſans cela elle ſeroit ſans contredit la meilleure partie du monde ; car il faut qu'elle tombe d'accord que ſi ce n'étoit ce concours continuel des étrangers qui viennent de toutes parts à Rome, l'Italie ne vaudroit pas grand' choſe ; & c'eſt ce qui fait dire, que Rome n'eſt ni l'Italie, ni l'Eſpagne, ni la France ; mais un composé de toutes les Nations de l'Europe. On dit de Rome qu'elle eſt pleine de Saints morts, & de Diables vivans. Il eſt pourtant vrai qu'on aprend mieux à vivre en un ſeul jour à Rome, que dans les autres Villes pendant l'eſpace d'un an. Il y a quelque tems, dit Critile, que je voudrois

drois être éclairci d'un mistere touchant l'Italie? Qu'est-ce que ce mistere? demanda le Courtisan. C'est que je voudrois savoir, repliqua Critile, pourquoi les François étant si funestes à l'Italie, car ce sont eux qui l'inquietent, qui la maltraitent, & qui la désolent: cependant les Italiens les aiment, les honorent, les encensent, enfin ils font incomparablement plus de cas des François, que des Espagnols? qui pourtant enrichissent l'Italie, qui la défendent, qui y maintiennent la paix & le repos; & qui sont les soutiens & les Atlas de la sainte Eglise de Rome; car il est certain qu'autant les Italiens élevent les François; autant ils abaissent la Nation Espagnole; bien loin de la cherir comme leur bienfaitrice, ils la haïssent mortellement, & ils ne font que la denigrer par leurs bouches, & dans leurs écrits. Vous touchez là une corde fort délicate, répondit le Courtisan: je ne sai comment je pourrai m'y prendre pour vous reveler ce secret. N'avez-vous jamais vû une femme haïr un époux tendre, fidéle, qui l'estime, qui l'aime passionnément, tâchant de la prevenir dans tout

ce qui peut lui faire plaisir, & n'aiant pas de plus grande joie au monde que celle de l'obliger ? N'avez vous jamais vû une de ces femmes se perdre pour un galant qui la maltraite, qui la pille, &c. ? C'est à vous à faire l'aplication.

Il étoit déja trop tard pour voir les autres merveilles de Rome: c'est pourquoi ces gens furent obligez de remettre la partie au lendemain. A demain, dit le Courtisan, je vous invite non seulement à venir voir Rome, mais tout le Monde. Nous monterons sur une hauteur dont nous le découvrirons tout entier. Outre que je vous montrerai tout ce qui se passe dans ce siecle; je vous ferai voir encore ce qui arrivera dans les siecles à venir. Que dites-vous ? s'écria Andrenius; vous nous promettez donc la vûë d'un nouveau Monde, & d'un nouveau siécle ? Je vous la promets, reprit le Courtisan. Ceux qui seront curieux d'entendre ces merveilles, liront le Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE IX.

La Roue du Tems.

CErtains Philosophes ont crû que les sept Planetes s'étoient partagées pour les sept âges de l'homme, à compter depuis sa naissance, jusques à la mort; desquelles Planetes, disoient-ils, dependent toutes les actions, & tous les évenemens de la vie humaine. Suivant ce sentiment, la Lune, sous le nom de Lucine, preside sur l'Enfance, à qui elle communique ses imperfections, & à qui elle influë par son humidité la disposition si delicate & si tendre de ce premier âge. C'est par ses changemens qu'elle cause dans les enfans l'inconstance qu'on voit à tous momens dans leur humeur; ils pleurent, ils rient, sans qu'on puisse savoir de quoi ils sont chagrins, ni comment on peut les apaiser. Flexibles comme la cire à prendre toutes sortes d'impressions, ils passent de la nuit de l'ignorance au premier raion de la lumiere de la raison, de l'âge de dix à vingt ans. Mercure, disent ces Philosophes,

ſophes, ſuccede à la Lune, inſpirant aux jeunes garçons l'amour des belles Lettres. C'eſt pour cela qu'en cet âge on étudie, on frequente les Academies, on aprend les beaux Arts, & on perfectionne ſon eſprit dans les Sciences. Mais Venus vient à ſon tour: elle s'empare de l'homme parvenu à ſa vingtiéme année; elle le domine avec tirannie, faiſant une guerre cruelle à la jeuneſſe qui a le ſang boüillant, & le feu dans les entrailles. A trente ans le Soleil entre en fonction: ce bel Aſtre commence à communiquer à l'homme des raions de lumiere: dans ce tems-là l'homme ſe rend illuſtre: il embraſſe avec chaleur les occaſions de paroitre, & les emplois honorables, brulant & environné d'éclat dans ſa maiſon, & dans ſa Patrie. Mars ſurvient à la quarantiéme année inſpirant le courage, la bravoure, l'ardeur guerriére, les diſputes, la colére, & la vangeance. Jupiter preſide ſur l'âge de cinquante ans, apportant avec ſoi l'eſprit de domination & de commandement: à cet âge-là l'homme eſt maître de ſes actions; il parle avec autorité; il agit deſpotiquement; & il ne veut être gouverné

de

de perſonne : au contraire il tâche de ſe faire obéïr de tout le monde : il prend ſes reſolutions ſans conſeil ; il excute ſes projets ; il ſait ſe gouverner. C'eſt là le Roi de tous les âges. La ſoiſſantiéme année eſt conduite par Saturne, Planete melancolique, qui repand ſa triſte influence ſur l'homme qui eſt déja vieux, & qui ſe voiant à la fin de ſa courſe voudroit que tout le monde finit avec lui. Il méne une vie envieuſe & ennuiante : il querele ; comme un vieux chien, il ronge les os qu'il attrape, & quand il n'en peut àvoir de nouveaux, il reprend les vieux. Il eſt pareſſeux dans ſes actions ; timide dans ſes entrepriſes ; dégoutant dans ſes manieres ; nonchalant dans ſes affaires ; deſtitué de l'uſage des ſens ; impuiſſant & querelleux. On peut encore appeller vie ſa durée juſques à ſoixante & dix ans, & celle des plus forts juſques à quatrevingt ; après quoi ce n'eſt que peine, que douleur, ce n'eſt point vivre mais mourir. Saturne aiant fini ſa preſidence de dix ans, la Lune recommence ſon tour & l'homme retombe en enfance. Telle eſt la courſe de la vie humaine ; on ne l'a pas mal exprimée par le Jerogli-

gliphe d'un ſerpent, repreſenté comme un cercle, & qui mord ſa queuë.

Dès la pointe du jour le Courtiſan vint reveiller nos Pelerins, & leur annoncer la journée la meilleure & la plus agréable de leur vie, puis qu'ils devoient avoir le plaiſir & le divertiſſement de voir les divers changemens du Monde. Allons, leur dit-il, nous avons bien dequoi nous entretenir touchant nôtre ſiécle, & touchant les ſiécles futurs, la matiere ne nous manquera pas. Ils ſortirent enſemble, & le Courtiſan les conduiſit ſur la plus haute des ſept montagnes de Rome, d'où on découvroit tout le Monde, & tous les ſiécles. C'eſt, ajouta-t-il, de cette hauteur que je me divertis ſouvent à voir toute la terre, & à faire des remarques ſur ce qui s'y paſſe. D'ici je découvre ce qu'on fait dans les Roiaumes, dans les Monarchies, dans les republiques, & dans les Villes. J'examine les actions & les paroles de tous les mortels; voiant non ſeulement le paſſé, mais auſſi l'avenir. Combien donnerai-je, dit Andrenius, pour ſavoir ce que ſera devenu ce Monde-ci dans quelques années; ce que deviendront

dront les Roiaumes; quelle fin auront eu tels & tels Seigneurs. Je ne ſuis curieux que de l'avenir; car pour le preſent & le paſſé chacun le ſait. Je m'offre, répondit le Courtiſan, à vous faire voir l'avenir, comme s'il étoit preſent. Il ne faut point être Magicien pour en venir à bout. Comment cela ſe peut-il, repliqua Andrenius, puis qu'il n'y a que Dieu qui conoiſſe l'avenir. Il faut donc que vous ſachiez, dit le Courtiſan, que ce qu'on a fait au tems paſſé, c'eſt toute la même choſe qu'on fait à preſent; & qu'on fera d'ici à mille ans, ſans qu'il y ait aucune difference. On voit aujourd'hui les mêmes évenemens qu'on voioit il y a deux cens ans; & ſi vous en doutez, je vous le ferai voir. En achevant ces paroles, il tira de de ſa poche une longue vûë bien rare, & bien extraordinaire; puis qu'elle avoit la vertu d'aprocher des objets qui ne doivent paroitre que dans cent ans. C'eſt, dit-il, le célébre Archiméde qui les a faites de ſa main, pour ſes amis ſages & ſavans. Tenez, mettez les devant les yeux interieurs de vôtre ame: regardez à preſent; que voiez-vous? Je vois, dit

An-

Andrenius, que les guerres intestines, les rebellions, & tous les autres malheurs qu'on eut en Espagne il y a deux cens ans sont les mêmes d'aujourd'hui. Tournez-vous ? vers l'Angleterre. Que voiez-vous Que ce qu'un Henri fit contre l'Eglise, un autre Roi Henri le fait encore; & que si alors on trancha la tête à la Reine Marie Stuard, aujourd'hui on la coupe à Charles Premier son petit-fils. Je voi en France assassiner Henri Quatre comme on avoit assassiné Henri Trois. Je voi en Suede que ce qui arriva à Gustave Adolphe, arrive à son Neveu en Pologne. Et que voiez-vous dans Rome ? Je voi qu'elle joüit du même siécle d'or & de la même felicité, par laquelle elle étoit heureuse du tems des Papes Pie & Gregoire. Voiez donc, reprit le Courtisan, que les choses sont les mêmes qu'elles ont été; qu'il ne nous manque que la memoire pour nous en souvenir, & qu'il ne se passe rien de nouveau sous le Soleil. Qui est ce petit homme-là, dit Critile, qui a la tête si blanche, & la jambe si bonne ? Comme il va ! chacun le suit, Princes, Rois, Monarques; mais il n'at-

tend

tend perſonne, & il va ſon chemin ſans rien dire. Ne le voiez vous pas, Andrenius ? Ouï je le voi, & pour preuve de cela, il porte une beſace ſur ſes épaules, comme les Voiageurs à pied. C'eſt un vieillard qui ſait bien des choſes, dit le Couriſan ; car il en a vû de toutes les ſortes. Il ſe tait à preſent ; mais à la fin il dira tout ce qu'il ſait, & ce que peu de gens ſavent avec lui. Vous ne ſauriez croire combien de faits il renferme dans ſon double ſac : il y porte même des Villes & des Roiaumes entiers. Il eſt chargé également par devant & par derriere ; & lors qu'il eſt las, il tourne la beſace, & met le derriere devant. C'eſt ainſi que, ſans autre raiſon que celle de ſon bon plaiſir, il remuë & bouleverſe tout le Monde. Enfin ce petit homme s'apelle le Tems. D'où penſez-vous que vienne la revolution des Empires ? ce n'eſt autre choſe ; que quand le Tems tourne la beſace. C'eſt alors que la Domination paſſe d'une Nation à l'autre ; aujourd'hui l'Empire eſt chez les Perſes ; demain en la diſpoſition des Medes ; & ceux qui pendant un certain tems ont fait trembler tous les au-

tres

tres Etats, tremblent à leur tour, & deviennent inferieurs & même tributaires. C'eſt par la même raiſon que l'Afrique, autrefois la pepiniere des beaux eſprits, mere d'un Auguſtin, d'un Tertullien, & d'un Apulée; eſt aujourd'hui un Païs de Sauvages & de Barbares. La Grece même, qui a donné le jour aux plus grands hommes du Monde; qui a inventé les Sciences & les Arts; cette Grece qui étoit à toutes les Nations, le grand modéle de prudence, de politeſſe, de politique, &c. qui étoit la mere de l'Eloquence & de la Philoſophie; aujourd'hui c'eſt la terre de l'ignorance, & la proie du Turc. L'Italie commandoit autrefois à toute la Terre; mais où eſt ſon Empire à preſent; où eſt ſa grandeur, où eſt ſa puiſſance? Elle depend des Nations, elle leur ſert; d'où vient celà? c'eſt que le tems a tourné ſa beſace

Ce que les Pelerins remarquerent de plus curieux, fut une grande roüe qui tournoit autour de la terre, d'Orient en Occident; & avec cette roüe tournoient auſſi tous les évenemens paſſez. La diſpoſition de la machine étoit telle

 qu'on

qu'on voioit clairement ce qui se passoit au dessus de l'horison; mais point du tout ce qui étoit au dessous de la roue. Il est vrai qu'en tournant continuellement, elle portoit en haut ce qui un moment auparavant avoit été en bas, & remettoit dessous ce qui avoit été dessus; semblable en cela à ces roües, qui tirent l'eau des plus profondes riviéres. Le tems qui la faisoit tourner ne se fatiguoit jamais, sautant toujours de degré en degré, d'un jour à l'autre. Les choses qui paroissoient en haut, étoient toutes nouvelles; & celles qui descendoient en bas, étoient déja vieilles: De sorte que c'étoient toujours les mêmes choses; & chaque évenement revenoit à son tour. Remarquez, dit le Courtisan à Critile, comme les Monarchies même montent & descendent; comment on les voit; & puis on ne les voit plus. Rien ne demeure stable; tout est sujet aux revolutions. A l'un des bouts de cette roüe étoient certains Princes, vêtus d'une vile étoffe; & qui avoient à peine un habit de parade pour les jours de cérémonie, aiant porté d'ailleurs pendant toute leur vie le harnois de fer. Qui sont ceux là? demanda

manda Andrenius, qui, quoi que habillez très-ſimplement, ſe diſtinguent de tous les autres. Ce ſont, répondit le Courtiſan, les Conquerans des Roiaumes : regardez les bien ; & vous y reconnoitrez Dom *Jame* d'Arragon, Don *Fernand* le St. de Caſtille, & Don *Alonſe Enriques* de Portugal. Vous les voiez en fort pauvre équipage ; mais ils ont pourtant enrichi l'Hiſtoire de leurs immortelles actions. Ils ſont morts, parce qu'il faut que tous les hommes meurent : mais leur nom eſt encore bien vivant, & ne mourra jamais. Ceux-ci aiant paſſé l'horiſon, parurent à l'autre côté de la roue d'autres Seigneurs magnifiquement parez, & qui brilloient par tout ce que leurs prédéceſſeurs avoient aquis. Mais faiſant le tour, ils retournoient bien vite en bas ; & après eux les précédens remontoient. Quel ſpectacle ! s'écria Andrenius : a-ce donc toujours été de même? Toujours, répondit le Courtiſan, & il n'y a ni Province, ni Roiaume, ni Païs, où ces changemens & ces revolutions là n'arrivent. Regardez derriere vous, & voiez les premiers Rois des Gots, qui entrerent en Eſpa-

gne : un Ataufe , un Sinelande; jusqu'au Roi Bambe. N'admirez-vous point leur frugalité & leur temperance? Celui qui leur succede est le Roi Rodrigue le voluptueux, qui se plongeant dans les debauches & dans le luxe, ruïna en peu de tems la Monarchie d'Espagne, qui étoit une des plus florissantes Monarchies du Monde. Mais la roüe tourne, & la frugalité revient encore avec le célêbre Pelage, qui remet peu à peu la Monarchie. Un autre tour de roue fait retomber le Roiaume : mais on voit le Roi Ferdinand qui le retablit. Voila comment les pertes & les victoires, les malheurs & les bonheurs ont leur alternative. Au reste il y a bien de la difference du merite de ces premiers Seigneurs vêtus si simplement, à celui de ses Adonis, parez comme des Idoles. On ne parle de ceux-ci qu'avec mépris, au lieu que les autres, quoi que pauvres dans leurs habits, sont très-estimez par leurs actions: on voioit se cacher au dessous de la roue des femmes de la premiere qualité, des Reines mêmes : & des Princesses avec la quenouille au côté, & le fuseau à la main; & d'autres se montrer en

en parures d'or & de perles. Les premiéres avoient les bras couverts d'un drap gris jusques sur le poignet; & les autres les avoient tout découverts, ornez & chargez de bracelets; & leurs habits étoient garnis des dantelles les plus fines. Celles-ci affectant de se montrer paroissoient fort glorieuses de la magnificence de leur parure; mais celles qui étoient simples & modestes, étoient beaucoup plus honorées par leur vertu. A ce que je voi, dit Critile, on valoit infiniment mieux autrefois, qu'on ne vaut à present. Andrenius allongeoit le cou pour voir jusqu'à l'autre bout de la roue. Eh que cherchez-vous? lui demanda le Courtisan. Je regarde, répondit-il, si cet illustre Don Pierre d'Arragon reviendra bientôt: il étoit surnommé *le bâton des François*, pour les avoir défaits à coups de bâton: oh comme il en délivreroit l'Espagne! mais le tems a tourné la besace. La roue tournant continuellement, une Ville monta avec toutes ses maisons de bois, & tous ses Palais de brique. Les Gentilshommes s'y faisoient trainer sur la Place dans des chariots de païsans: mais on n'y voioit

point de Dames, hors quelques-unes fort retirées qui s'en alloient à l'Eglise. Dans ce tems-là une honnête femme craignoit plus la vûë d'un homme, qu'elle ne craindroit à present une Armée toute entiére. On doit remarquer aussi que dans ces siécles reculez, les Dames n'avoient sur le visage d'autre rouge que celui de la pudeur, ni d'autre balance que celui de l'innocence: on les auroit prises pour une autre espéce que les femmes de nos jours: modestes, nullement causeuses, honnêtes, retirées, bonnes menageres, &c. Un nouveau tour de roue leur presenta une autre Ville; je dis une autre, quoi que ce fut la même; mais si changée qu'on ne la pouvoit reconoitre. Quelle Ville est celle-ci? demanda Andrenius. C'est la même, répondit le Courtisan. Comment cela se peut-il, reprit Andrenius, puis que je n'y voi que de superbes édifices construits de marbre & de jaspe, avec des fenêtres de la plus fine glace, ornées de dorures: au lieu que dans l'autre Ville tout n'étoit que de simple charpente. Pourroit-on même convenir que ces boutiques fussent les mêmes qu'elles étoient

il y a deux cens ans ? En ce tems-là on n'y vendoit point de gands parfumez, mais de ſimples gands de laine: point de baudriers brodez d'or, mais des ceinturons de cuir; point de chapeaux de caſtor, mais des bonnets d'une peau très-commune; point de dentelles ni de rubans d'or & dargent; ils n'étoient que de laine; & pour les éventails, ils étoient de paille, les plus grandes Dames n'en avoient point d'autres; & ceux même de la Reine *Dona Conſtança* n'étoient pas d'une autre matiere: quand un évantail coutoit deux liards, il devoit être des plus beaux. Les Marchands François ne s'étoient pas encore venus établir en Eſpagne: un écu dans ce bon tems-là fourniſſoit un homme de chapeau, de ſouliers, de bas, & d'épée: on ne conoiſſoit pas la toile d'or, ni le brocard; & on regardoit comme une choſe pretieuſe quelque morceau de Cambrai pour faire des voiles aux plus riches Dames le jour de leurs nôces. Helas! les charetes de ces heureux jours-là ſont metamorphoſées en des Litieres, en des Caroſſes, en des Traineaux de joncs, en des Chaiſes à porteurs doublées de velours.

 Tout

Tout l'attelage des femmes d'alors consistoit dans un bœuf ou dans une vache, c'est aparemmtnt qu'il n'y avoit pas en ce tems-là tant de bêtes qu'il y en a aujourd'hui. Si une femme eut montré son bras on la taxoit de mauvais commerce, & on prenoit cette immodestie pour un indice certain de coqueterie. A present les femmes se découvrent, & comme si cette nudité n'étoit pas assez scandaleuse de soi-même, on la releve encore de mouches, de rubans, & d'autres drogues semblables. C'est pourtant la même Ville, je vous en assure, repéta le Courtisan, quoi que vous la voiez si differente & si changée, que ses fondateurs & ses premiers habitans ne la reconoitroient plus. Jugez par là ce que c'est que le tems pour faire & pour defaire. Helas que diroient les Camiles s'ils revenoient à Rome! le bon Sanche Minas à Tolede! Cracian Ramirez à Madrid! le Comte Alperche à Saragosse! & Sarcie Perez à Seville! Ils tomberoient dans le dernier étonnement s'ils cherchoient leurs Villes dans leurs Villes mêmes. Avec quelle surprise verroient-ils les ruës pleines & embarassées

ſées de caroſſes; & ſi entrant dans les boutiques ils remarquoient ce qu'on y vend? mais ils ont diſparu dans un tour de roue, ces hommes francs, droits, ouverts, ſans artifice, ni tromperie; ſimples dans leurs habits, & dans leurs penſées; ſans déguiſement, ſans fraude: hommes enfin de bonne conſcience, & de l'ancienne roche; cependant gens opulens; Car on aſſure que plus les hommes ont été ſimples, & plus il y a eu d'or & d'argent; mais ceux qui leur ont ſuccedé ſont faux, traitres, ſans foi ni loi, ne ſe faiſant point d'affaire de manquer à leur parole; tout remplis de complimens creux & ſteriles, ſans aucune réalité; des hommes de grande aparence ſans fonds, ignorans & ſans Religion. Je jurerois, dit Critile, que ceux ci ne ſont point des hommes. Et quoi donc? Ce ne ſont que les ombres de ceux qui ont paſſé devant. Helas! quand reviendra le tems de ces premiers hommes, veritables fils de la Renommée! Prenez patience, lui répondit le Courtiſan, ils reviendront à leur tour. Mais ce ſera bien tard, reprit Critile, s'il faut attendre que la race de ceux-ci ſoit perie.

Parmi tous ces changemens ce qu'Andrenius trouva de plus divertiſſant, fut le changement des modes: elles rouloient un tems; & puis elles tomboient, enſuite elles revenoient. Cela ſe remarquoit particuliérement en Eſpagne où la maniere de ſe mettre change à chaque tour de roue, & toujours de pis en pis. Un jour on voioit de grands chapeaux pointus, dont le vaſte contour tomboit ſur le viſage: un autre jour ces chapeaux étoient relevez comme des caſques. Ceux-ci paſſoient, & on en voioit revenir d'autres qui étoient plats & larges comme des baſſins; enfin de mille & mille maniéres, & auſſi ridicules les unes que les autres; & ce qu'il y avoit de bon, c'eſt qu'en prenant une nouvelle mode on ſe moquoit de la précédente. On doit juger des autres modes à proportion. Pendant un certain tems c'étoient des manteaux larges & longs, tels qu'un homme y paroîtroit enſeveli, peu après ces manteaux étoient extraordinairement courts, & couvroient à peine là moitié du corps. Que dirons-nous des culotes tantôt fort l'arges, tantôt fort étroites; la même cho-

ſe

ſe des bas & des ſouliers ; un jour grands, & l'autre petits. Mais, demanda quelqu'un, qui eſt ce miſerable qui forge les modes, & qui ne s'étudie qu'à trouver des nouvelles maniéres de s'habiller ? C'eſt, répondit-on, que ſi un homme attaqué de la goute porte des ſouliers longs & larges; ſi-tôt que les autres le voient, ils ont envie de l'imiter, & de paroitre gouteux : ſi une petite femme porte des ſouliers hauts ; les autres, quoi que grandes, veulent en porter auſſi. Qu'on voie une Flamande avec deux doigts de fard au viſage, & la gorge découverte; il n'y a point de femme qui ne veuille ſe faire voir de même, fut-elle plus noire qu'une Bohemienne. Revenons à la roue du tems : elle fit paſſer un grand nombre de femmes les unes après les autres. La premiére portoit une coëfure qui menaçoit le Ciel, celle qui l'inventa avoit ſans doute la tête chauve. La ſeconde étoit coëffée à l'Angloiſe ; la troiſiéme cachoit ſes cheveux ſous un petit bonet ; & cette mode-là doit être cenſée la meilleure. Mais la quatriéme avoit ſes cheveux treſſez, ce qui ne plût pas à la cinquiéme qui

portoit les siens en grosses boucles. La sixiéme étaloit sur son front des cheveux postiches : la septiéme faisoit descendre ses boucles jusques sur les épaules : la huitiéme inventa une coëffure à deux boucles ; l'une derriere, & l'autre devant : la neuviéme les cheveux cachez des deux côtez de la tête. Et ainsi on ne faisoit que courir de fantaisie en fantaisie, jusques à ce qu'on en revint à la premiére mode : mais ce qu'on doit remarquer, c'est que les modes vont toujours en empirant. On auroit habillé autrefois toute une Communauté de ce qu'une femme dépense aujourd'hui. Une Courtisanne met plus à present en parures, qu'il n'y avoit d'argent en Espagne avant la découverte des Indes. Les femmes du vieux tems, de glorieuse memoire, ne savoient ce que c'étoit que de s'orner de perles ; & les hommes du siécle d'or n'étoient vêtus que de laine : aujourd'hui que le monde n'est que corruption, on s'habille d'or & de soie ; & depuis que les Diamans sont en usage, on ne trouve plus dans les hommes ni bonté ni solidité. La mode ne domine-t-elle pas aussi sur le Langage ? la Lan-

gue dont on se servoit il y a deux cens ans, nous est aujourd'hui aussi étrangere que si c'étoit de l'Arabe. Lisez, par exemple, les Loix anciennes d'Arragon, ou de Castille, personne ne les entendra. Vous voiez bien ces gens-là qui passent l'un après l'autre dans la roue du tems: écoutez les parler. Le premier pour dire *fils* prononçoit *fillo*, le second *fijo*; le troisiéme *fiso*; le quatriéme qui étoit un Andalousien, disoit *gixo*; le cinquiéme d'une autre maniére, sans qu'ils s'entendissent les uns les autres. Que veut dire tout ceci, & comment un seul mot peut-il être sujet à tant de variations? N'eut il pas mieux valu s'en tenir au premier, & dire *fillo*, puis qu'il est plus conforme à l'origine qui vient du Latin? Cela viens de la folie qu'on a de changer de mode, dans le Langage comme dans les habits. Et pourquoi trouver de la barbarie dans l'ancienne Langue, comme si dans cent ans on ne pourroit pas aussi se moquer de la maniére de parler d'aujourd'hui.

Critile se haussant le plus qu'il pouvoit pour voir jusqu'à l'Orient de la roue: Que cherchez-vous avec tant

d'empressement? lui demanda le Courtisan. Je regarde répondit-il, si cette roue nous ramenera bien-tôt ces Heros si renommez dans le Monde sous le surnom de *Quint* ; par exemple un Don *Fernande* le *Quint*, un *Charles-Quint*, un *Pie Quint*. Plût au Ciel que cela arrivât ; & que nous vissions en Espagne un *Philippe Quint.* Mais je remarque, que les maux viennent bien plus vîte que les biens. Il est vrâi, répondit le Courtisan, que le siécle d'or tarde beaucoup à revenir ; & au contraire les siécles de plomb & de fer ne sont pas long-tems à reparoitre. Il n'est pas toujours sûr que le bonheur revienne : au lieu que sûrement le malheur ne s'éloigne jamais pour long-tems : & comme la mauvaise humeur qui cause une fiévre intermittente, ne manque pas de revenir à certaine heure, & renouvelle la fermentation ; & qu'au contraire la bonne disposition du corps n'a point de tems fixe : de même le retour des maux est presque infaillible, & celui des biens fort douteux. Les guerres, les rebellions, les troubles, reviennent au plus tard tous les cinq ans, c'est là leur periode. La peste

peste revient tous les ans: la secheresse, la famine, la mortalité, enfin tous les fleaux se succedent les uns aux autres. Puis que cela est ainsi, reprit Andrenius, ne pourroit-on pas arrêter pour quelques années la roue du tems, afin de suspendre la vicissitude des choses, & pour trouver quelque remede propre à detourner tant de malheurs? Cela se pourroit, reprit le Courtisan, si ceux qui ont souffert dans le Monde y étoient encore; mais ils sont morts; & les hommes d'aujourd'hui sont sans experiences, & ne se souviennent plus des maux passez. Ne voit-on pas tous les jours les hommes ennemis du repos, & avides de nouveauté, faire naitre au milieu d'eux des guerres cruelles & sanglantes; & qui dans la suite soupirent après la paix qu'ils ont méprisée? Il se trouve peu de ces Conseillers prudens & sages, qui prevoient les orages de loin, & qui prognostiquant les tempêtes indiquent habilement les moiens de maintenir le calme; mais aussi faut-il convenir que ces braves compatriotes seroient mal écoutez; car lors que le Ciel veut nous châtier, il bouche nos oreilles, & il

empêche la raiſon de nous faire ouvrir les yeux. Un homme éclairé n'a pas de peine à voir qu'un Etat eſt en riſque, & qu'il eſt menacé de quelque grand malheur. Par exemple, en voiant la corruption des mœurs dans une Republique, il prognoſtique sa ruïne, en conſiderant les vices qui regnent dans une Monarchie, il en conclut ſa chûte. Mais il a beau en avertir le public, chacun s'en moque & c'eſt ainſi que tout ſe perd. Quand verrons-nous ces jours ſouhaitables où quelquefois les choſes reprennent leur premiére face? Vivons dans l'eſperance, repliqua le Courtiſan, puiſque rien n'eſt plus certain, que le bien, le mal, le bonheur, & le malheur, les victoires & les pertes, la captivité & les triomphes, les bonnes & les mauvaiſes années; en un mot toutes choſes ont leur tour marqué pour remonter dans la roüe du tems. J'en conviens, dit Andrenius; mais que m'importe que le bonheur revienne à ſon tour, ſi je ne le rencontre jamaïs, & s'il me fuit toujours? Sera-t-il dit que les peines ſont faites pour moi, & les plaiſirs pour les autres? C'eſt en verité un foible reme-

de

de que de souffrir patiemment; ouvrir les yeux & se consoler dans l'esperance. Ne vous rebutez pas, répondit le Courtisan, le Regne de la Vertu reviendra: on fera cas des gens de merite; on aimera la verité, & tous les gens de bien triompheront. Mais quand sera-ce, dit Critile en soupirant; quand reverrons-nous la simplicité de l'ancien tems? ces femmes illustres vêtuës de laine, & la quenoüille à la main? une Reine Isabelle Catholique, qui envoiant querir une Dame, disoit, allez dire à une telle qu'elle vienne, & qu'elle aporte son ouvrage pour travailler avec moi. Quand entendrons-nous un Roi assurer ses Courtisans, qu'ils ne verroient plus de poulets sur sa table, & leur dire que celui qu'ils y voioient alors lui avoit été envoié par present? Quand en verrons-nous un autre s'excuser de ce que les paremens de son habit étoient de soie, faisant remarquer en même tems que le reste n'étoit que de toile? Quelle joie, si nous voions revenir le siécle d'or! Ces Heros, ces femmes incomparables, les Hermelindes, les Ximenes, & les Urraques Ces gens de bien qui ne faisoient jamais de

de faux pas ; qui ne parloient que de très-bon sens ; & sur la sincerité de qui on pouvoit compter. Quelle milice étoit celle du Roi *Dom Jame* & de son brave fils ? Leurs Troupes étoient toujours vétuës de peaux de bêtes sauvages : ils étoient bien éloignez d'être galonnez d'or, & vêtus d'écarlate, comme les Officiers d'aujourd'hui, dont plusieurs aussi sont bien plus propres à faire des conquêtes en amour, qu'à la guerre.

Quelle verge est celle que je voi ? demanda Critile. C'est, répondit le Courtisan, la verge de la Justice de l'ancien tems : elle est roide, comme vous voiez, & elle ne se laissoit pas plier à tous vents ; bien differente en cela de celles d'aujourd'hui, reprit Andrenius, qui sont si foibles qu'un souffle les fait pancher ; & qui rompent dès qu'on les charge du moindre poids d'or. Qui est cet homme-là en robe longue ? dit Andrenius. C'est, répondit le Courtisan, le fameux President Rouquillo, cette ame éclairée, ferme, équitable, & qui ne trahit jamais la Justice. Et cet autre comment s'apelle-t-il ? C'est Vargas, ce Fiscal si renom-

renommé, duquel le Roi Catholique dit alors qu'on étoit en peine de découvrir un crime; il n'y a que Vargas qui ſoit capable de deterrer ce fait-là. En effet, il étoit ſûr de trouver tout ce qui étoit trouvable, & rien n'échapoit à ſa pénétration. Nos Voiageurs étoient las de voir tant de ſortes de choſes. Cependant la roüe ne ceſſoit point de tourner, & à chaque tour qu'elle faiſoit, le Monde étoit renverſé de haut bas, & de bas en haut. On voioit tomber les plus puiſſantes Maiſons, & de très-baſſes s'élever ſur leurs ruïnes. Les deſcendans des Rois tomboient dans la miſére, étant contraints de garder les troupeaux, pendant que les Valets au contraire parvenoient aux grandeurs, & portoient les noms illuſtres de Belingabors & de Taicoſames. Parmi ceux-ci on vit le neveu d'un forgeron chamaré d'or, monté ſur un très-beau cheval, & ſuivi de quantité de Pages. La roüe tournoit, & en deſcendant elle emportoit les Palais les plus ſuperbes; les Hôtels les plus magnifiques, & en remontant au contraire elle ramenoit des cabanes & des chaumiéres, dont les Maitres au bout de l'année

étoient

étoient censez grands Seigneurs. Qui est celui qui habite le Palais d'un tel Prince ? demanda Andrenius. C'est un boulanger, lui répondit-on, qui a fait sa fortune en falsifiant de la farine. Et celui-ci qui demeure dans l'Hôtel du Duc &c. C'est un Apoticaire qui a amassé beaucoup de bien en debitant de méchantes drogues. Est-il possible, s'écria Critile, que la hardiesse de ces gens-là aille, jusqu'à affecter de choisir pour leur demeure les Maisons les plus anciennes & les plus distinguées ? ne pourroient-ils pas contenter leur vanité en faisant bâtir une demeure exprès pour eux ?

Après ceux-là venoient les Plagiaires, qui après avoir pillé les Anciens se produisent sous un nouveau stile, & veulent faire passer pour leur ouvrage les beautez de l'Antiquité. Ils en imposent sans doute à quelques pedans : mais pour peu que leurs Livres tombent entre le mains des conoisseurs, leur fourberie est reconuë ; & ils sont contraints d'avoüer qu'ils ne sont que copistes. On trouvera, par exemple, tous ce qu'ils disent, dans Tostat ; & ils n'ont fait autre chose que de le faire impri-

imprimer en caractére Romain, & sur de beau papier; au lieu que l'orginal est en caractéres Gotiques. Nous pouvons dire la même chose à peu près des Predicateurs; la roüe du tems les fait changer de mode: les uns s'attachent à toute autre chose qu'à l'explication de leurs sujets: ils se perdent dans des allegories continuelles, & dans des metaphores ennuieuses: ils vous dépeignent les Saints comme des Soleils, comme des Aigles; & les Vertus comme des fleurs; occupant deux heures un grand Auditoire pour ne lui parler que d'astres, que d'oiseaux, que de parterres. D'autres font consister la bonté de leurs Sermons dans des descriptions, dans des pointes d'esprit, dans des jeux de mots, profanant la sainteté de la parole, & le lieu sacré par des citations tirées des Auteurs Paiens: témoin celui qui commença sa Predication par une Sentence de Seneque: peut-être n'avoit-il jamais lû son Apôtre St. Paul. D'autres encore s'apliquent à flater l'oreille des Dames par des phrases étudiées; par des periodes fleuries, dont on ne retire jamais aucun fruit. C'est ainsi que la solide doc-

doctrine, & la veritable maniére de prêcher se neglige. Où sont les Crisostomes & les Ambroises ?

Croiez-vous, demandoit Andrenius au Guide Romain, qu'on revoie encore dans le Monde un Alexandre le Grand, un Trajan, un grand Theodose ? J'en doute, répondit-il, & je croi que s'ils reviennent ce ne sera de long-tems; car pour un Auguste, dix Nerons, cinq Caligulas, huit Eliogabales; & pour un Cirus dix Sardanapales. On voit quelquefois un grand Capitaine, mais son tour ne vient qu'après une centaine d'autres, qui n'ont ni capacité ni bravoure. Ce qui fait qu'on est obligé de changer de Général d'Armée presque tous les ans. Autrefois *Gonsales Fernandes* conquit le Roiaume de Naples; le Duc d'Albe conquit le Portugal; *Fernandes Cortes* une Inde; & Alburquerque, l'autre. Mais aujourd'hui dix Capitaines, l'un après l'autre, n'ont pas été capables de reprendre un pouce de terre. Voit on à present une valeur pareille à celle du Roi Fernandes, qui avec quatre Vaisseaux assez mal équipez regagna en peu de jours le Roiaume de Naples, qui lui avoit

avoit été enlevé par Charles Huit Roi de France? Voit on une bravoure ſemblable à celle du Roi Catholique l'Inſtituteur de l'Ordre des Chevaliers de St. Jaques, lors qu'il prit Granade? Et à celle de Charles-Quint lors qu'il dompta l'Allemagne? Il ne faut pas s'étonner de cela, dit Critile, c'étoient les Rois en perſonne qui faiſoient alors les expeditions. Il y a bien de la difference de combattre ſoi-même pour ſa propre cauſe, ou de s'en raporter à ſes Sujets; & rien n'eſt plus vrai, que la preſence d'un Roi fait plus d'effet qu'une batterie de canons. Vous aurez remarqué ſans doute, reprit le Romain, le même malheur parmi les Reines; & qu'après une Princeſſe de grande reputation, il en vient cent indignes du Thrône. C'eſt donc un bonheur pour l'Eſpagne que la Reine regnante ſoit une autre Blanche; & pour la Suede que la Reine Chriſtine ſoit une autre Imperatrice Heléne.

Prenez un morceau de drap, continua le Courtiſan, pour nettoier vos lunettes, fût-ce d'un drap mortuaire, pour les nettoier, dis-je, de la pouſſiére de la terre, qui s'attache extrémement;

ment; & regardez un peu vers le Ciel. Nos Pelerins firent ce qu'on leur disoit; & aiant élevé leur longue vûë, ils virent des choses auxquelles ils ne s'attendirent pas : ils aperçurent une infinité de fils fort déliez : il sembloit que les Cieux en tournant les devidassent, & il y en avoit autant que d'hommes sur la terre. Que le Ciel file fin! dit Andrenius. Chaque mortel a le sien, répondit le Courtisan; & c'est la mesure de nôtre vie. N'est-il pas surprenant de voir les hommes si fort attachez à la terre, ne penser qu'à se divertir, pendant qu'un seul mouvement du Ciel peut rompre le fil de leur vie, & leur laisser pour tout bien un drap mortuaire? On remarquoit des fils de soie, d'autres d'or ou d'argent; d'autres de lin; d'autres de chanvre. Sans doute que ces fils d'or ou d'argent sont ceux des gens riches, dit Andrenius. Vous vous trompez, répondit le Romain. Sont-ce donc ceux des Nobles? Non. Ceux des Princes? Nullement. Mais vous dites que ce sont les fils de la vie. C'est pour cela même, reprit-il, qu'ils sont conformes à la vie qu'on mene. Il y a des

No-

Nobles dont les Cieux ne devident que des fils de chanvre; & des païſans dont ils devident des fils d'or & d'argent. On voioit finir les fils des uns; ceux des autres être fort avancez; & quelques-uns qui ne faiſoient encore que commencer à être devidez; les Cieux devidant toujours, & nous abregeant nôtre courſe par leurs tours. Lors que les mortels ſe debauchent, lors qu'ils s'abandonnent à la volupté, c'eſt alors que le bout du fil de leur vie ſe trouve plutôt. Alors Critile ſoupirant s'écria; helas! que ce Philoſophe ſe trompoit groſſiérement, qui nous parloit de l'harmonie des Cieux; & qui pretendoit que leur mouvement formoit une Muſique charmante! Plût à Dieu que cela fût! ils nous tireroient de la ſecurité où nous ſommes: ils nous reveilleroient de nôtre ſommeil letargique. Ce ne ſeroit pas une Muſique pour divertir nos oreilles, mais un avertiſſement pour reformer nos mœurs, & pour nous deſabuſer. Nos Pelerins à ces reflexions rentrerent en eux-mêmes; & conſiderant comment le fil de leur vie étoit ſur le point d'être coupé, cette reflexion detacha Critile

de ce monde ; & plongea Andrenius dans une profonde melancolie. C'en est assez pour une fois, dit le Courtisan, allons dîner ; car si quelque simple lisoit vos avantures, & qu'il les prît à la lettre, il pourroit dire de quoi vivent ces gens-là ? on les entend toujours philosopher ; mais on ne les voit jamais faire leurs repas. Ils passerent par une place fort frequentée. C'étoit la place Navonne, où ils trouverent quantité de monde, qui s'amusoient à regarder les spectacles qu'on y represente ordinairement. Sur quoi le Guide Romain prit occasion de faire de bonnes reflexions morales, dont nos Voiageurs profiterent pour se détromper de plus en plus. Nous parlerons de ces spectacles dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

La Marâtre de la Vie.

L'Homme meurt dans le tems qu'il devroit commencer à vivre ; dans le tems où la prudence, la raison, &

l'experience l'aprochent de la perfection. Il meurt lors qu'il eſt le plus utile à ſa Patrie, & le plus eſtimé dans le Monde. Il naît bête, & il meurt raiſonnable. O rude loi, loi terrible à tous égards ! Loi unique, en ce qu'elle n'a point de ſemblable ; Loi génerale, puis qu'elle aſſujettit tous les hommes ſans exception ; Encore ſi les illuſtres, les Heros, les gens de merite, avec qui la vertu, la prudence, la valeur, & les Sciences meurent, étoient immortels ! Eux à qui il en a tant couté pour arriver à la gloire ! Mais au contraire ceux qui ne font que nombre dans le monde, vivent plus que les autres ; & ceux qui ſont les plus utiles dans la vie, en ſortent les premiers. J'ai toujours admiré les ſentimens du Roi *Neſtor* : on conte de ce Prince, qu'aiant conſulté l'Oracle pour ſavoir combien il devoit vivre, & l'Oracle lui aiant répondu qu'il vivroit mille ans : il m'eſt donc inutile, dit-il, de me faire bâtir une maiſon. Ses amis ne comprenant rien à cette conſequence, s'en moquoient, l'exhortant non ſeulement à ſe faire bâtir une maiſon, mais un Palais, & pluſieurs lieux de plai-

ſance, où il pût joüir de toutes ſortes de delices. Voudriez-vous donc, leur répondit-il, que je m'établiſſe ſur la terre pour un ſi petit eſpace de tems? mille ans valent-ils qu'on bâtiſſe des demeures? Une tente me ſuffira: je ne ſuis que voiageur; & il ne me faut qu'un endroit pour me repoſer en paſſant. Bonne leçon contre l'horrible abus de nos jours! La vie de l'homme eſt infiniment plus courte que celle de Neſtor ne devoit être; puis que rarement les plus vigoureux parviennent à cent ans: & cependant les hommes qui ne ſont pas ſûrs d'un moment, ſe font bâtir de beaux édifices comme s'ils ne devoient jamais mourir. Helas! que la mort ſe moque de ces fous! elle leur creuſe un petit tombeau pendant qu'ils ſe font faire de ſuperbes maiſons. Ils s'accommodent, & elle les derange: la fin de leur vie, & la fin de leur bâtiment arrivent très-ſouvent en même tems. Les ſept colomnes de l'édifice le plus ſomptueux ſe changent en ſept pieds de terre, ou en un tombeau de marbre: autre folle vanité des grands Seigneurs! car quelle difference de pourrir dans le marbre & dans le porphre,

phire, ou dans la terre? C'étoient là les reflexions que le Moralifte Romain faifoit, en revenant après dîné à la place Navonne avec nos Pelerins. Ils y trouverent une infinité de peuple qui étoit venu de toute la Ville pour avoir le plaifir de quelque fpectacle. A quoi aboutira tout ceci? dit Andrenius. Peu de tems après ils virent paroitre un homme (je l'apellerai plutôt un Monftre) fautant & danfant fur la corde. On l'auroit pris pour un oifeau, tant il voltigeoit legerement; & fa témérité le faifoit regarder comme un fou. Les fpectateurs étoient effraiez de fon intrepidité: ils trembloient pour lui; mais il continuoit à danfer pour s'attirer des aplaudiffemens. O quelle folle gloire! s'écria Andrenius, fi les gens de cette profeffion-là avoient tant foit peu de Jugement, ils ne feroient pas fi hardis. Nous pouvons mourir à chaque pas que nous faifons fur la terre ferme & ftable; & celui-ci ne craint pas de perdre la vie en fautant fur une corde tendue fur un précipice; Cela vous furprend, dit le Conducteur, eh pourquoi ne vous étonnez-vous pas de vous-même; vous

qui êtes actuellement sur le bord d'un précipice bien plus affreux. Celui-ci saute sur une corde dont la grosseur est capable de le soutenir; mais vous, vous sautez sur le fil de la vie, qui est plus mince qu'un fil de toile d'araignée. C'est sur ce filet que vous vous reposez, que vous bûvez, & que vous mangez, &c. C'est sur ce cheveu que vous fondez vos esperances; en un mot vous vous y fiez entierement. C'est sur ce fil que les hommes ont la témérité de bâtir des édifices & des Châteaux en l'air; aussi les voit-on tomber comme des danseurs de corde; avec cette difference que les uns tombent aujourd'hui, & les autres demain. Etonnez vous donc de cette imprudence & de cette hardiesse, plutôt que de celle de ce baladin. Partons, partons d'ici, dit Andrenius. Helas! répondit Critile, il ne suffit pas de détourner nos yeux du danger des autres, si nous mêmes ne prenons soin d'éviter le peril. Ils retournerent à leur auberge, qu'on appelloit *la Maison de la vie*. Leur Conducteur leur dit adieu jusqu'au lendemain, pourvû ajouta-t-il, que vous soiez encore en vie L'hôtesse les reçût fort civilement,

ment, & ce bon accueil leur donna lieu de croire qu'ils ſeroient bien traitez. Elle les invita à ſouper, diſant, que quoi qu'on ne vive pas pour manger, il faut pourtant manger pour vivre. Après le repas, comme il étoit tard, ils penſerent à ſe coucher & à dormir. C'eſt dans ces deux occupations, manger & dormir, qu'on paſſe aveuglément la meilleure partie de la vie: & quoi qu'on diſe communement que le ſommeil eſt l'image de la mort, je ſoutiens que c'eſt plutôt un oubli qu'on en fait. Ils ſe diſpoſoient déja à ſe plonger dans le ſommeil, lors qu'un autre Voiageur, qui logeoit dans la même hôtellerie, vint les troubler S'aprochant d'eux, il leur dit tout bas: Oh Pelerins inconſiderez! on voit bien que vous ne conoiſſez pas vôtre malheur, & que vous ignorez le danger où vous êtes. Comment eſt-il poſſible qu'étant dans une priſon, vous vous laiſſiez aller tranquillement au ſommeil? Ne fermez pas les yeux; ouvrez les plutôt au peril qui vous menace. Il faut que vous ſoiez un ſomnambule, un de ces gens qui rêvent & qui marchent en dormant, répondit

Andrenius: Nous ne ſerions-nous pas en ſûreté dans la Maiſon de la vie? pourroit-on ſe défier de trahiſon dans un lieu ſi frequenté? & puis nôtre hôteſſe toute bonne & toute charmante ſeroit-elle capable de nous trahir? Hé bien; ſachez pourtant, reprit l'autre, que nôtre hôteſſe, toute belle qu'elle vous paroit, eſt *Triglodite* de Nation, fille d'un Carribien des plus cruels; de ceux qui égorgent leurs enfans pour en boire le ſang. Encore une fois, vous rêvez, repliqua Andrenius: dans Rome des Troglodites? Eſt-ce une nouveauté, dit le *paſſager*, de voir en cette Ville, qui eſt la Capitale du Monde, toutes ſortes de Nations? Je vous le repeterai juſques à la fin, repartit Andrenius, aſſurément vous dormez en parlant; nôtre hôteſſe ne peut être ce que vous dites: elle n'a d'autre ſoin que de nous bien traiter. Oh que vous vous trompez, dit l'autre: n'avez-vous jamais vû engraiſſer les moutons pour la tuërie? C'eſt ainſi que cette ennemie du genre humain traite tous ceux qui viennent loger chez elle; regardez la de près, & vous verrez bien qu'elle n'eſt pas telle que vous vous la figu-

figurez; au contraire vous lui remarquerez des traits hideux, & l'air tout-à-fait traitre. N'avez-vous pas remarqué depuis que vous êtes ici que les passagers y disparoissent? Qu'est devenu ce jeune homme si beau, si enjoué, si riche, si galant? on ne le voit plus; on n'entend plus parler de lui. Cette beauté qui attiroit les yeux de tout le monde, où est-elle? Je vous demande encore une fois ce que sont devenus tant de Voiageurs, qui sont entrez dans cette maison? Les uns arrivent le matin; & on ne les trouve plus le soir; les autres viennent le soir, & n'y sont plus le matin: Tous disparoissent sans aucune exception; le Noble & le Roturier; le Maitre & le Valet; le Roi & le Courtisan: le pouvoir & la grandeur du Prince ne servent ici de rien; l'érudition est inutile au savant; toute la valeur du Heros est comptée pour rien; & les riches ne peuvent se racheter avec tous leurs tresors. Enfin il n'y a de Sauvegarde pour personne. Je l'avois déja remarqué, dit Critile, & j'en étois surpris & inquiet. Le Voiageur haussant les épaules, continua ainsi: Mû d'un juste soupçon, j'ai

cherché dans tous les coins de cette maison perfide, & à la fin j'ai découvert le piége. Nous sommes perdus, mes amis, un subtil & mortel poison nous consume peu à peu: nous vivons sans inquietude, & cependant nous aprochons de nôtre perte: mais pour vous convaincre, suivez moi, je veux que vous soiez témoins oculaires de ce que je vous dis: sur tout ne faites point de bruit, de peur que nous ne soions découverts. Aiant dit cela, il leva une pierre, qui étoit immediatement au dessous du chevet de leur lit; & cette pierre levée fit voir une ouverture affreuse: il faut descendre par ce trou-là, dit l'Inconu, c'est une entrée qui fait horreur, comme vous voiez; mais pour vous assurer je passerai le premier, & je vous éclairerai avec cette lanterne sourde. Nos gens ainsi encouragez suivirent leur guide, & celui-ci les mena dans des fosses si profondes, & dans des lieux si horribles, qu'on peut dire sans exageration que c'étoient de vrais abîmes. Ce fut là qu'il leur montra un spectacle affreux, épouventable, barbare, cruel, & dont la seule idée fait herisser les cheveux. Ce fût là où

Ils

ils trouvérent & où ils reconurent ceux qui avoient diſparu : mais ils les trouvérent tout défigurez, couchez par terre, ſans mouvement & ſans vie. La fraieur ſaiſit alors Critile & Andrenius ; & ils furent long-tems auſſi morts que ceux qu'ils voioient. Quelle tuërie! s'écria Andrenius en ſoupirant ; quelle cataſtrophe, quelle cruauté ! Voila ſans doute ce Prince que nous vîmes il n'y a que quatre jours, ce Prince ſi beau, ſi bien fait, & même ſi bon qu'on l'apelloit les delices du genre humain : celui qui avoit une nombreuſe Cour, une ſi belle ſuite, & celui que chacun adoroit, le voila dans l'oubli. Et cet autre, dit Critile, eſt ce fameux Général qui a gagné tant de batailles ; le voila par terre : celui qui faiſoit trembler tout le monde fait à preſent fremir d'horreur ; & celui qui a triomphé de tant d'ennemis, eſt vaincu par la mort, & rongé des vers. Regardez, reprit le paſſager, cette femme qui étoit la beauté même, elle eſt à preſent un objet d'horreur. Combien de jeunes gens ont renoncé à voir la face de Dieu pour voir ſon viſage ? Mon ami, dites-nous, je vous prie, demanda Andrenius, qui

ſont ceux qui commettent tous ces meurtres? ce ne ſont pas des voleurs, car ils ne ſeroient pas aſſez cruels pour ronger les entrailles, & pour dechirer la chair comme on a fait à ceux-ci. Peut-être y a t-il dans cette maiſon une Medée qui ſe plait à mettre en piéces ſes propres freres, ou quelque Furie; car il ne ſuffit pas de la nommer une Triglodite. Ne vous l'avois-je pas dit, reprit le paſſager, loüez-vous à preſent du bon accueil de vôtre belle & douce hôteſſe. Nonobſtant tout ce que je voi, dit Andrenius, je ne ſaurois croire qu'une ſi jolie femme ſoit ſi cruelle, & qu'une hôteſſe, qui eſt la complaiſance même, eut voulu nous trahir. Ceci ſe paſſe pourtant dans ſa maiſon, repliqua l'Inconu, & vous m'avouerez qu'on paie bien cher ſes chambres tapiſſées, ſon ſervice d'argent, ſes lits ſuperbes, & ſes grands repas.

Ils oüirent alors un grand ſon de cloches, accompagné d'un autre bruit auſſi lugubre; c'étoient des gens qui ſoupiroient, qui ſanglotoient, qui pleuroient, qui crioient; ce qui cauſa tant de fraieur à nos Pelerins qu'ils penſerent à ſe mettre en ſureté; mais ils

ne

ne purent le faire assez tôt ; & dans le moment ils virent entrer dans ce lieu la parente de la mort vêtuë de deuil, & le visage couvert d'un voile. Elle portoit une torche à la main, moins pour conduire les morts à leurs tombeaux, que pour éclairer les vivans, & que pour les détromper. Nos Pelerins tout effraiez se retirerent dans un coin sans oser rien dire, fort attentifs à tout ce qui se passoit, & prétant l'oreille à tout. Ils entendirent qu'on se disoit l'un l'autre : qu'elle est cruelle ! qu'elle est barbare ! C'est une femme, cela suffit. C'est pour cela que les Peintres expriment la Peste, la Guerre, & la Famine ; les Harpies, les Sirenes, les Furies, & les Parques sous la figure de femme. Tout cela est vrai, reprit le Voiageur, mais nôtre hôtesse est bien plus cruelle que toutes celles qu'on vient de nommer ; car si une disgrace nous emporte nos biens, elle nous laisse la santé, si une fiévre nous prive de la santé, elle ne nous tuë pas : si on perd ses charges, on trouve au moins des amis pour se consoler : si on est dans l'esclavage on a l'esperance d'en sortir ; de sorte qu'on trouve remède à tous les

maux : il n'y a que la mort ſeule qui ſoit un mal ſans remède & ſans exception. Elle nous arrache tout à la fois nos biens, nos parens, nos amis, nos freres, nos peres, nos plaiſirs, la ſanté & la vie : ennemie implacable du genre humain ; meurtriére générale ; & pour dire tout en une ſillabe, *Mort*. Elle qui s'entendit nommer ne tarda pas à venir : mais auparavant on vit entrer ſon eſcorte, dont les uns la précédent & les autres la ſuivent. Nos Pelerins étoient fort ſurpris ; & ſur tout de voir qu'au lieu d'une troupe de monſtres & de fantômes auxquels ils s'attendoient, ils voioient des gens bien faits, gais, ſautans & dançans. Ces Miniſtres de la mort ſe partagerent & ſe placerent tout au tour de ce lieu ſouterrain. Andrenius aiant repris courage s'aprocha de l'un d'eux, qui lui parut d'un air ouvert & obligeant, & il le pria de lui dire qui étoient ces gens-là. Lui le regardant fiérement, & voiant bien qu'il avoit peur, courage, lui dit-il, il ne faut pas manquer de fermeté dans le Palais de la Mort ; au contraire on y a beſoin de toute ſa hardieſſe. Vous ſaurez que cette Troupe

eſt

est le cortege de la Mort; nôtre Maitresse, & la Reine de tout le Monde: elle nous suit, & nous sommes ses plus cruels executeurs. Vous Ministres & executeurs de la Mort? repliqua Andrenius; eh qui vous prendroit pour tels? à vous voir rire & danser, on vous croiroit de bons vivans. Je m'étois toujours figuré que vous étiez cruels, assassins, fiers & intraitables, & que vôtre mine répondoit à vôtre ferocité. A quoi il répondit, tels étoient les executeurs de Mort dans le vieux tems: mais à present ce n'est plus cela; on meurt en riant. Et qui êtes-vous? lui demanda Andrenius. Je suis, vous ne le croiriez pas, répondit-il, je suis *le Rassasiement*: cet autre qui est à côté de moi est *la bonne chere*; celui que j'ai à ma droite est *le Dejeuné*: l'autre qui vient après est *la Colation*: l'autre *le Dessert*; ceux qui les suivent sont *les bons Soupers*, qui ont tué tant de monde: celui que vous voiez si galant & si poli est *le Mal François*. Par là vous pouvez remarquer que les choses, pour lesquelles les hommes ont le plus de passion, sont celles qui leur causent la mort. Dans l'ancien tems un homme

mou-

mouroit de déplaiſir, de fatigues; mais à preſent on ne meurt plus de chagrin ni de laſſitude. Croiriez-vous que cet executeur que vous voiez là ſi agréable & ſi doux eſt un Amandé? A combien de gens il a avancé la mort! Je puis pourtant vous aſſurer que tous Miniſtres de la Mort que nous ſoions, nous ne faiſons pas tant de deſordre que les hommes en font eux-mêmes. Ce ſont eux qui ſe tuent le plus ſouvent. Tenez, voila les *Debauches*; ce ſont elles qui aſſaſſinent la jeuneſſe. Cet autre qui vous paroit ſi complaiſant, eſt le *Verre d'eau froide*; ceux-ci qui vous ſemblent ſi beaux & ſi brillans, ſont le *Soleil d'Eſpagne*; le *Serain d'Italie*, le *Clair de Lune de Valence*, les *Douleurs de France*. Ils ſont tous d'une aparence fort trompeuſe comme vous voiez. Andrenius remarqua que le nombre des executeurs de la Mort augmentoit à tout moment; & qu'on ne pouvoit abſolument voir par où ils entroient, quoi qu'ils abordaſſent par tous les endroits. Il s'informa donc au *Raſſaſiement* comment ils faiſoient pour entrer: C'eſt là le ſecret de la Mort, répondit-il, elle a mille moiens imperceptibles

pour

pour faire paſſer ſes executeurs. Mais attendez, voici la Mort elle-même ; ſi ce n'eſt en perſonne, c'eſt au moins ſous la figure d'un ſquelete. A quoi conoiſſez-vous que la Mort eſt à la porte ? C'eſt ; dit-il, que je voi ſes avant-coureurs : j'aperçois les Medecins, ils la precedent toujours : ce ſont ſes Miniſtres les plus intimes, toujours prêts à peupler ſon Empire. Ah ! ne m'abandonnez point, je vous prie, s'écria Andrenius, je fremis déja, & je ne ſai comment je reſiſterai à la vûë de ſon viſage aftreux. Viſage ? dit *la Repletion*, elle n'en a point. Parlons bas, je vous en conjure, repliqua Andrenius, de peur qu'elle ne nous entende. Il n'y a rien à craindre, dit l'autre ; car elle n'écoute perſonne ; elle n'entend ni plaintes ni raiſons. Enfin on vit entrer cette cruelle Reine avec ſon viſage double, dont une moitié étoit agréable, & l'autre affreuſe : une moitié de chair, & l'autre de ſimples oſſemens. Andrenius qui la vit du mauvais côté s'écria ; oh l'horrible choſe ! Critile qui l'enviſagea par la bonne moitié, dit : qu'elle eſt belle ! Quel monſtre, reprit Andrenius, quelle marâtre !

qu'el-

qu'elle eſt funeſte ! qu'elle eſt affligeante! Quelle eſt rejouiſſante! repetoit Critile, qu'elle eſt aimable! Un des executeurs de la mort qui ſe trouvoit entre ces deux amis, leur dit, c'eſt que vous la regardez dans deux differens points de vûë, & voila ce qui cauſe la difference de vos mouvemens & de vos penſées. Cela arrive ordinairement, les riches craignent la mort, & n'oſent y penſer ſans horreur; elle eſt pour eux une deſtructrice inſuportable; les pauvres au contraire la regardent comme une liberatrice, qui vient mettre fin à leurs miſéres: les gens de bien trouvent en elle l'acompliſſement de leurs deſirs, elle eſt la porte de leur felicité; au lieu que les méchans en font l'objet de leur deſeſpoir. Il n'y a rien de plus triſte pour ceux qui ſont élevez en dignité, qui ſont dans la fortune; & rien de plus rejouiſſant pour les malheureux. N'avez-vous jamais vû certaines peintures faites de maniere, que ſi on les regarde d'un côté on voit la figure d'un Ange, & ſi on les enviſage de l'autre, on voit un Diable. Telle eſt la mort. Mais je vous conſeille de vous accoutumer à la regarder de ſon côté hideux, car je

vous

vous aſſure qu'à force de l'examiner par-là, vous vous familiariſerez avec elle, & qu'elle ne vous fera pas la moindre peur. Helas, qu'il me faudroit d'années, s'écria Andrenius, pour m'accoutumer à ſa laideur.

La Mort étant arrivée au milieu du ſouterrain s'aſſit ſur un Trône fait de cadavres, dont le ſiége étoit d'oſſemens; les couſſins de cranes, & le dais de trois ou quatre draps mortuaires. C'eſt de deſſus ce Trone qu'elle triomphe des Rois & des Princes; des riches & des pauvres; des Heros, des grands génies, de la beauté; enfin de tout ce qu'on eſtime dans le Monde.

Dès qu'elle fut aſſiſe, elle commença par écouter ſes Miniſtres. Critile & Andrenius s'étoient imaginez lui voir prendre un ton menaçant, & propre à jetter la terreur par tout; mais au contraire ils lui trouverent la voix douce, attirante, agréable; & au lieu qu'ils s'attendoient à avoir le cœur glacé dès qu'elle ouvriroit la bouche; ils furent fort ſurpris de ce que ſa parole les rejoüiſſoit, & de ce qu'ils ſe faiſoient un plaiſir de l'écouter. Voici comment cette Reine debita. Sombres

cha-

chagrins, noires inquietudes venez ici; mais ne vous aprochez pas trop. Dites moi de loin quels effets vous avez produits; avez-vous fait fortune chez le Vulgaire? répondez, avez-vous tué quantité de ſimples & d'ignorans? Non, grande Souveraine, répondirent-ils il n'y a plus de ſimples, ni d'innocens, comment en aurions-nous conduit au ſepulcre? on ne meurt plus par innocence; c'eſt à preſent une fineſſe de ſavoir mourir, Retirez-vous donc meurtriers des ſimples, dit la Reine, & que les tueurs des fous comparoiſſent. *D'abord la Guerre* ſe preſenta devant le Trone avec ſes aſſauts & ſes batailles. Mon amie, dit la Mort, tu m'as donc fait preſent de cent mille François en Eſpagne, & d'autant d'Eſpagnols en France; car toutes les Relations de part & d'autre nous aſſurent de 26. ou 30. mille hommes demeurez ſur la place. Madame, répondit la Guerre, on en impoſe à Votre Majeſté; car je puis lui dire certainement, que pendant toute la Campagne dans l'un & dans l'autre parti, tout mon butin n'a pas monté à dix mille têtes, y compris ceux qui ſont morts de leurs bleſ-

blessures ; les Relations & les Gasettes sont ordinairement très-fausse. Comment cela se peut-il? reprit la Mort, puisque presque tous ceux qui vont à la guerre y demeurent, & qu'on en voit très-peu retourner chez eux. C'est, répondit la Guerre, qu'ils meurent de faim, de maladie, de chagrin, de misere, & d'être exposez tout nuds aux injures de l'air. C'est la même chose pour moi, dit la Reine, & pourvû que ceux qui se donnent à vous perissent, il m'importe fort peu par quel genre de mort ils soient enlevez. Oh que ce Prince qui assembla vingt mille hommes dans une place pour les affamer, & les faire mourir sans combattre, entendoit bien mes intérêts ! Que ce Général Espagnol, qui fit perir de faim & de misere toutes ses Troupes à la vûë de l'ennemi étoit bien de mes gens. Si cela n'arrivoit pas aux Troupes Espagnoles elles battroient toujours les François; car les Soldats Espagnols se battent comme des lions ; mais si elles meurent sans tirer l'épée, c'est faute de bons Généraux. Ote toi de devant moi, dit la mort, n'as-tu point de honte de tuer les hommes sans

les

les faire combattre? C'est moi, Madame, dit un autre, qui fait mourir tout le monde; qui détruit & qui desole tous les païs. Tu es donc la Peste, répondit la Mort. Oui, j'emporte tout, je dépeuple tout, je n'épagne personne dans toute l'Europe, sans même pardonner à l'Espagne, quoi qu'affligée déja par la guerre & par tant d'autres fleaux: car un malheur entraine necessairement mille autres malheurs avec lui: & cependant, qui le croiroit! toutes ses disgraces ne suffisent pas pour moderer l'orgueil des Espagnols. Dans le moment une troupe d'autres executeurs faisant grand bruit crioit tout à la fois: eh qu'est-ce que tu dis? ne sais-tu pas que toute cette tuerie dont tu parles vient de nous? Qui étes-vous? demanda la Souveraine. Nous sommes les Contagions. En quoi differez-vous de la Peste? Il faut le demander aux Medecins. Ce que nous savons, répondit un Medecin, c'est que pendant que nous disputons, pour decider en quoi la peste differe de la contagion, le mal augmente; la moitié d'une Ville est enlevée; & à la fin toute nôtre dispute se termine à con-

clurre que ce qui n'étoit d'abord que ſimple contagion devient dans la ſuite une peſte dans toutes les formes. Peſte, Contagions, & toute autre canaille comme vous, ſortez de ma preſence, reprit la Mort: il n'y a pas de juſtice dans vôtre procedé; vous déchargez toute votre fureur ſur les pauvres, ſur les malheureux, & vous craignez d'attaquer les riches; vous les laiſſez échaper, vous leur donnez le tems de ſe retirer des lieux peſtiferez; ſi bien que vous avez des égards & des exceptions, en quoi vous n'êtes pas Miniſtres fidéles de la Juſtice Divine. C'eſt moi, Madame, s'écria un autre executeur, c'eſt moi qui ſuis le bourreau des riches, & qui ne pardonne point aux plus grands Seigneurs: je ſuis la Goute, comme V. M. ſait, & depuis que j'ai l'honneur d'être à ſon ſervice, je n'ai fait grace à quelque fortuné que ce ſoit, & je me jette ſur les Monarques comme ſur les particuliers. Toi à mon ſervice, répondit la Mort, toi qui au lieu de tuer les hommes, leur allonges la vie, tu ne te loges chez eux que pour les faire durer plus long-tems; que pour leur donner une raiſon d'uſer

de regime ; que pour les plonger dans la paresse & dans l'oisiveté. Or sus, dit la Reine d'un ton majestueux, qu'on m'écoute, & qu'on sache que je veux faire une reforme de mes mauvais Ministres : je les bannis à perpetuité de tous les endroits où il y a des Medecins. je commencerai par toi Fiévre quarte qui ne tues presque jamais personne, & qui au contraire fournis un specieux pretexte aux gens que tu attaques, pour vivre plus delicatement, & sur tout pour boire le meilleur vin. Hipocrite est-ce ainsi que tu executes mes ordres? comment oses-tu te presenter devant moi ? Hola ! où êtes-vous braves meurtriers : accourez tous ; Pleuresies, Pourpres, Retentions d'urine, serviteurs zélez & diligens, allez executer ces grands Seigneurs qui se moquent de la peste, de la Goute, & de la Fiévre quarte. Ces executeurs paroissoient reculer au lieu d'obéir. Qu'est-ce que c'est donc que cela ? dit la Mort ; vous balancez ? où est vôtre respect ordinaire pour mes ordres ? il semble que vous aiez peur. Madame, répondirent-ils, commandez-nous plutôt de tuer cent pauvres qu'un seul riche ;

riche; plutôt deux cens malheureux, qu'un ſeul homme fortuné ; car outre qu'il nous eſt bien difficile d'aborder ces mignons de la Fortune, quand nous avons le bonheur de les terraſſer tout le monde crie contre nous. Adieu mon Empire, dit la Mort, ſi on y prend garde de ſi près, & ſi on en vient aux précautions.

A propos de cela, continua la Reine, je veux vous raconter un fait qui merite d'être ſû. Donnons cependant quelque trêve aux mortels ; & permettons leur de vivre quelques momens ſans me craindre. Vous ſaurez donc, que lors que je commençois à régner dans le Monde (je parle du commencement des tems) quoi que j'y fuſſe entrée avec le titre & l'autorité de Plenipotentiaire de la Divine Juſtice, j'avois de la repugnance à tuer: je reflechis long-tems ſur la maniére dont je devois m'y prendre, j'examinai avec attention ſur qui je devois faire mon aprentiſſage: j'étois en balance ſi le premier ſujet de ma puiſſance ſeroit un riche ou un pauvre; un homme ou une femme; un jeune homme ou un vieillard; mais enfin je pris ma reſolution,

& je la pris contre mon cœur, quoi qu'on dise que je n'en ai point; je me determinai à commencer par un beau garçon, bien fait, & fort vigoureux; par un de ces jeunes gens qui se moquent ordinairement de moi. La raison qui me porta, à en faire mon chef d'œuvre, & à l'expedier, c'est qu'il me sembla qu'il n'étoit pas si necessaire au monde, ni à la Republique, comme auroit été un pere de famille. Je bandai donc mon arc contre lui; car en ce tems-là je n'avois point encore de faux: j'avoüe que le bras me trembloit; & je ne sai comment je ne manquai pas mon coup: je visai juste pourtant; le garçon tomba roide sans respiration & sans vie. Après cette premiere expedition tout le monde s'éleve contre moi. Oh mort cruelle & barbare! disent-ils, avoir fait perir une si aimable fleur au printems de son âge; que d'esperances perduës! traitresse mort! pourquoi n'attendre pas au moins que ce fruit fut mûr avant de le cueillir? avoir arraché ce bouton? O deplorable jeunesse! ses parens le pleuroient; ses amis le regrettoient; plusieurs belles soupiroient; toute la contrée étoit en deüil; en-

enfin la consternation & la douleur furent si générales, que je me repentis plus d'une fois d'avoir fait de ce jeune homme le premier sujet de mon Empire. J'en avois tant de chagrin, que je me cachai pendant quelques jours, sans penser à tirer sur personne & sans paroitre en public. Mais enfin je dressai mon arc contre un vieillard de cent ans. Pour celui-ci, disois-je en moi-même, on ne s'avisera point de le regretter: tant s'en faut, on sera bien content d'en être débarassé ; car qui ne s'ennuieroit pas de l'entendre gronder tout le monde, ou donner sans cesse des conseils pour la reformation du genre humain: lui-même devoit me souhaiter ; puis que sa vie n'est qu'une langueur ; Car si la mort est un naufrage pour la jeunesse, ce doit être un port desiré pour la vieillesse. Je le frape donc d'une bonne fluxion ; & en deux jours j'emporte mon homme, mais il m'arrive tout le contraire de ce que j'avois crû. Je m'étois imaginé que bien loin de condamner mon action, chacun la trouveroit très-juste. Mais, tout comme l'autre fois, on m'accable de reproches. Un homme si necessaire

au public, diſoit-on, dont les conſeils étoient ſeuls capables de maintenir la Republique, dont les vertus étoient en exemple, dont l'experience étoit d'un ſi grand ſecours: un homme mort dans le tems qu'il commençoit à vivre pour ſa Patrie? quelle cruauté! quelle barbarie! Ce nouveau murmure me mit au deſeſpoir; je ne ſavois plus quel parti prendre: ſi je tuois un jeune homme, je faiſois mal: ſi j'abatois un vieux, c'étoit encore pis. Dans cette perplexité je tourne mon arc contre une jeune & belle fille. Oh pour ce coup-ci, diſois-je, perſonne ne ſe plaindra; c'étoit une beauté coquete qui tenoit ſes parens dans une inquietude continuelle: elle aimoit qu'on lui en contât, elle prenoit goût à la fleurete, elle mettoit le voiſinage en allarme par les frequentes querelles qu'elle cauſoit entre ſes amans. De plus n'étoit-ce pas lui faire grace de l'emporter avant qu'elle fut devenuë vieille & laide, ce que les femmes regardent comme le plus grand de tous les malheurs. Je la frapai donc de la petite verole, & joignant à ce mal une inflammation de gorge & de poitrine, la voila depêchée en quatre jours.

Que de maledictions ne reçûs-je pas! ah mort indiscrete! me disoit-on, pouvois-tu pis faire? nous n'avons qu'un beau visage dans nôtre Ville, & tu l'emportes? eh que ne prenois-tu toutes les laides pour celle-là, tu aurois rendu un grand service à nos yeux! Ses parens pleuroient nuit & jour; & chacun regrettoit non seulement ses charmes, mais même sa bonté & sa douceur. Quant aux amans, si au lieu d'être mort j'avois été mortelle, ils m'auroient brulé à petit feu. Qui a pû obscurcir les étoiles de ses beaux yeux, & flêtrir les roses de ses belles joües? disoient-ils, oh envie! oh tirannie! je fus si surprise de toutes ces clameurs, que je pensai mille fois rompre mon arc pour jamais, ce qui n'étant pas en mon pouvoir, puis que la Divine Providence m'a établie pour détruire, & que ma vocation est de tuer continuellement, je m'attaquai donc à une laide, bien persuadée que pour cette fois là je serois aplaudie. Que je me mécomptois! ce fut tout le même train. N'étoit-ce pas assez que cette femme fût disgraciée de la Nature? faloit-il encore l'ôter du Monde? ses proches se desoloient & re-

grettoient en elle une bonne ménagere, car, disoient-ils ? les belles passent toute leur vie à se mirer & à s'ajuster : celle-ci au contraire faisoit tout, vaquoit à tout dans sa maison. Ses amans, car ne croiez pas qu'elle en manquât, vantoient sa sagesse, & ses autres bonnes qualitez d'esprit & de cœur. J'avoüe que je ne savois plus comment faire, si je tuois un gueux pour le délivrer de son infortune, on se plaignoit de ce que je ne m'adressois pas plutôt à un riche, rassasié des plaisirs du Monde, & on ajoutoit que ce pauvre pouvoit un jour devenir heureux. Si c'étoit un riche, une infinité de parens, d'amis, & de domestiques qui perdoient leur suport, m'accabloient de maledictions : si j'emportois un savant, les Satires fulminoient contre ma conduite : avois-je délivré le monde d'un petit génie ou d'un malhonnête homme; pour recompense de mon bon office, tous leurs semblables, dont le nombre est infini, s'acharnoient sur moi. Quelle fin aura donc tout ceci, disois-je, quel parti prendrai-je ? qui donc tuer ? Dans cette incertitude je resolus de ne tuer personne

ne qu'après l'avoir consulté. Je laissois donc chacun maitre de sa fin ; j'accordois à tout le monde la liberté de choisir le tems & la maniére de mourir. Mais je ne gagnois rien par ma complaisauce ; personne ne se trouvoit jamais en commodité pour le tems ; tous les momens étoient remplis ; il n'y en avoit pas un qu'on pût me donner. Chaque jour étoit destiné aux plaisirs de la vie ; il n'en restoit aucun pour penser à la mort. L'un me disoit, laissez moi achever ce compte ; l'autre, je suis à present trop occupé ; celui-là, le tems n'est pas encore venu, je voudrois voir mes enfans établis, & mes affaires en ordre : celui-ci, il faut que j'acheve mes ouvrages. Voila que ni dans là vieillesse ni dans la jeunesse, ni dans l'abondance ni dans la misere, on n'étoit jamais disposé à quitter le Monde. Je m'adressai à un vieillard qui n'en pouvoit plus, vouté, & tout courbé sous le poids des années ; il me remit à l'année suivante. Un autre en fit de même ; car il n'y a point de vieux, si âgé & si caduc qu'il soit, qui ne croie vivre encore un an. Voiant que je ne réüssissois point par cet expedient-là, je

pris le parti de ne tuer que ceux qui m'appelleroient, & qui seroient las de vivre; mais personne n'avoit besoin de mon service, personne n'avoit la curiosité de m'emploier. Un seul homme m'envoia chercher trois ou quatre fois; & ce qui m'obligea à n'y point aller si-tôt, c'est que je voulois me faire souhaiter davantage, & augmenter par là le desir qu'il avoit de me voir. J'y allai enfin, mais dès qu'il me vit, il me jura qu'il m'avoit fait venir pour sa femme. Celle-ci l'aiant entendu, répondit en colére, je l'apellerai bien moi-même quand je voudrai; qui vous a donné cette commission? voiez que mon mari est charitable! Ainsi chacun m'apelloit pour un autre, & me renvoioit pour soi. La belle fille me demandoit pour sa belle mere; l'épouse pour son époux; l'héritier pour celui qu'il souhaitoit en terre: l'ambitieux pour celui qui avoit la Charge après laquelle il soupiroit. On se moquoit de moi, me faisant aller & venir infructueusement. Enfin me voiant ainsi crainte & haie de tous les hommes, & ne pouvant m'accorder avec eux: maudite race, leur dis-je, à qui donc

faut-

faut-il que je m'adresse ? vous êtes mortels de naissance, & je suis meurtriére de profession, sur qui exercerai-je mon ministére. Alors je jettai mon arc, & je resolus de me servir de la faux à tors & à travers sans aucun égard. Depuis ce tems-là je ferme les yeux, je fauche tout ce qui se presente, toute herbe seche ou verte; tout fruit aigre ou meur; toute fleur & tout grain. Je n'épargne ni âge ni condition: je visite également les Maisons des Rois, les cabanes des bergers: voila comment j'ai amené les hommes à la raison; car ils conoissent bien à present que c'est une necessité indispensable, que tous doivent passer par mes mains, & qu'il y auroit de la folie à pretendre de m'éviter.

Usez en de même, mes executeurs, & profitez de mon exemple. Elle appella ensuite un de ses plus cruels Ministres, & lui ordonna d'assassiner un de ces Grands qui ne craignent rien. Il parut embarassé, & il sembloit reculer à la commission. Que crains-tu? lui dit la Mort, l'entreprise est-elle difficile? Madame, répondit-il, je n'aurai point de peine à le soumettre à vôtre Empire; ce n'est pas ce qui m'embarasse, car si

ces Seigneurs tombent un certain jour malades, & que le lendemain ils se portent mieux, jusques-là même que dès le troisiéme jour on les dise hors de danger le quatriéme ils ne laissent pas de mourir. Sont-ce donc les remédes qu'on leur ordonne qui te font peur? Au contraire, Madame ce sont les remédes qui m'aident, par la raison qu'on les fait prendre fort vîte. Avant que le premier ait pû faire son effet on donne le second, & à ces deux-là succede promptement un troisiéme, qui ne manque pas de guerir le pauvre malade de tous maux. Crains-tu donc les priéres publiques qu'on fera dans les Eglises pour le retablissement de sa santé? Moins encore, car ces grands Seigneurs ne sont pas ordinairement trop bien avec le Ciel, & quoi qu'ils ordonnent qu'on les enterre avec un habit benit, le Diable ne laisse pas de les reconnoitre. Que crains-tu donc? de t'attirer la haine & la persecution de sa famille puissante, & de ses amis qui sont en credit? Tout au contraire, il en est d'un riche comme des cochons, on fait festin le jour qu'on le tuë. Ce jour-là les proches héritent, les Prêtres ont

ont des retributions ; les Marchands vendent l'étoffe du deüil; les Tailleurs font les habits, & trouvent de quoi voler ſelon leur coutume ; les Domeſtiques ſont habillez ; on paie les dettes ; on fait des aumônes ; de ſorte que cette mort eſt utile à quantité de gens ; on pleure pour la forme, & on rit tout de bon. Seroit-ce, dit la Reine, que ce coup-là te feroit perdre ton credit ? Point du tout, repondit l'executeur : on ne m'en accuſera ſeulement pas, chacun dira que c'eſt ſa propre faute, & qu'il ne ſe ſera pas bien gouverné dans ſon mal, ou qu'il s'eſt tué par ſes débauches. Dis donc ce qui te retient. C'eſt, répondit-il, que nous cauſons bien du deſordre en tuant, & que malheureuſement les hommes n'en profitent point ; & n'en deviennent pas plus ſages : l'exemple de tant & tant de morts devroit engager les vivans à regler leurs mœurs, & une fâcheuſe experience nous fait voir tous les jours, qu'après une Peſte, une Guerre, &c. il ſe commet plus de crimes qu'auparavant : les hommes meurent par milliers, ceux qui reſtent n'en valent pas mieux. Si un jeune homme meurt, le

vieillard dit; c'étoit un jeune debauché qui se fioit sur ses forces, & il ne faut pas s'étonner s'il a peri; on voit tous les jours les jeunes gens passer avant les vieux; la grande difficulté est de passer 30. ans, a-t-on franchi ce pas-là, on ne sauroit mourir. Les jeunes gens raisonnent autrement, lors qu'ils voient mourir un vieillard: Faloit-il s'attendre à autre chose, disent-ils, il étoit assez usé: je serois bien content de vivre autant que lui. Le pauvre se console dans la mort du riche: c'étoit un glouton qui ne faisoit que manger, dit-il; il ne faisoit point d'exercice, les mauvaises humeurs amassées de longue main par le trop de bonne chere l'ont étouffé: il ne travailloit ni ne suoit comme nous; c'étoit bien la raison qu'il mourut; comment n'a-t-il pas crevé plutôt! Si c'est un pauvre qui meurt, les riches disent à leur tour, qu'il n'avoit pas de quoi se faire soigner; & qu'il est mort de misere. L'homme qui est en charge meurt de trop d'occupation, le Prince, de poison, le savant, d'épuisement d'esprit, l'Avocat de trop de procès en tête: l'étudiant, de trop d'aplication à l'étude, le sol-

ſoldat, de s'être trop hazardé, celui qui ſe portoit bien, d'avoir trop preſumé de ſes forces, d'avoir trop compté ſur ſon temperament; celui qui étoit languiſſant, d'avoir été confiſqué depuis pluſieurs années. Voila comment chacun ſe perſuade qu'il eſt fort éloigné de la mort; qu'il ne tient qu'à lui de vivre long-tems; & quoi qu'on voie tous les jours tant de morts, peu s'en faut qu'on ne ſe croie immortel. Eh dit la Mort, puiſque cela eſt, il faut tuer ſans exception ſains & malades, jeunes & vieux, pauvres & riches, afin que perſonne ne s'endorme dans la ſecurité, & que tous vivent comme s'ils devoient mourir à toute heure. Madame, je ne ſai comment m'y prendre pour achever de tuer un homme qu'il y a long-tems que j'ai entrepris, reprit un executeur des plus cruels: il ne ſe met jamais en peine de rien: il ſe moque de tout: il s'eſt mis au deſſus de l'inquietude & du chagrin: il eſt inſenſible à la perte de ſes biens, de ſes enfans, enfin il ne ſonge qu'à vivre. Si cela eſt, répondit la Mort, tu n'en pourras jamais venir à bout; c'eſt peut-être un Italien. Pardonnez moi, Ma-

dame, s'il étoit Italien en vain persiste-rois-je dans le dessein de vous le soumettre. Est-ce donc quelque simple? car avec eux il n'y a rien à gagner. Je ne le croi pas; puis qu'il a trouvé le moien de vivre comme il fait, on ne peut pas avec justice le taxer de simplicité: c'est un homme qui ne pense qu'à se donner du bon tems; il n'y a partie de plaisir où il n'entre, point de joie dont il n'ait sa part: les promenades, les spectacles, les jeux, les grands repas, enfin tout ce qu'on cherche dans le monde pour passer la vie agréablement, il en est. *Vous voiez donc bien qu'il n'est pas simple.* Qu'il soit ce qu'il voudra, répondit la Mort, tu n'as qu'à lui envoier deux ou trois Medecins, & foi de Mort, il n'en rechapera pas. Ne vous allarmez jamais, mes executeurs, pour voir un homme sain & robuste; car la trop bonne opinion qu'il a de ses forces lui procurera quelque maladie imprevûë qui l'emportera en peu de jours. Ceux sur qui vous devez redoubler vos soins & vos efforts sont sur les infirmes, sur un rateleur, sur un homme detenu dans un lit depuis long-tems, ces gens-la meurent

tou-

toujours, & n'expirent point: pendant qu'ils se croient à l'extremité une centaine de sains passent devant eux.

Ensuite la Reine appella la Repletion d'estomac pour aller tuer un pauvre; & la Faim pour achever un riche: l'un & l'autre furent fort étonnez d'un tel ordre, & crurent qu'on se moquoit d'eux. Vous ne savez pas encore vôtre métier, reprit la Mort, lors qu'un pauvre est malade, tout le monde s'imagine que son mal vient d'abstinence & d'inanition: sur cela chacun lui envoïe de la nourriture; on lui en fait prendre tant & plus, on lui entasse manger sur manger, & on le fait mourir de repletion. Tout le contraire lors qu'un riche est au lit; on trouve d'abord la source de sa maladie; il fait trop bonne chere, dit-on, il faut degager cet estomac, vuider ses entrailles, & là-dessus on le condamne à un jeûne qui le fait mourir de faim. On voioit venir de tous côtez les executeurs de la cruelle Reine rendre compte de leurs commissions. Comme elle en a un si prodigieux nombre qu'elle ne peut les conoitre tous; d'où-venez-vous, & qui êtes-vous?

vous ? leur demandoit-elle. Nous ſommes, répondirent-ils, *les Changemens d'air de Rome*, *les Letargies d'Eſpagne*, *les Apoplexies d'Allemagne*, *les Diſſenteries de France*, *les Maux de poitrine d'Angleterre*, *les Rumatiſmes de Suede*, *les Peſtes de Conſtantinople*, & *la Gale de Pampelone.* Et qui de vous a été dans *l'Ile Peſtiferée ?* demanda la Mort. Nous n'y avons pas été, répondirent-ils, parce que nous avons ouï dire que ce ſont les Crimes des habitans, plutôt que la malignité de l'air, qui a donné le nom de Peſtiferée à cette Ile. Hola, dit la Mort, allez promptement tous enſemble dans cette Ile, & nettoiez la moi de tous ceux qui y ſont. N'épargnerons-nous point les Prêtres, ni les Evêques? Non, répondit la Mort, ils ne valent pas mieux que les autres.

Nos Pelerins furent témoins de tout ceci : ce n'étoit point un ſonge; la choſe étoit fort réelle. Mais quoi qu'ils ne dormiſſent pas ils ne penſoient pourtant point à eux-mêmes, lors que la Mort appella l'extrême Vieilleſſe & lui dit: Aproche toi hardiment & à face découverte; non point par ſurpriſe & par

par trahiſon, comme font tous mes Miniſtres qui tuent les jeunes gens : aproche toi, dis-je, & délivre ces deux Pelerins de la vie ; ils ſont rebutez & fatiguez de leur long pelerinage. Andrenius vouloit ſe plaindre de ſon malheur ; mais la fraieur lui défendit de parler, & les larmes lui coulerent en abondance. Il embraſſa étroitement ſon Conducteur étranger, qui lui dit ; point de foibleſſe : vous craignez dans le tems que vous avez beſoin de tout vôtre courage & de toutes vos forces. Ne vous deſeſperez donc point ; il y a du reméde. Comment du reméde ? répondit Andrenius, on dit qu'il y en a à tout hors à la mort. Ceux qui parlent de même ſe trompent fort, réprit l'Inconu, j'en ſai un infaillible, & vous allez en profiter. Qu'eſt-ce que ce reméde ? demanda Critile ; c'eſt peut-être de ne rien valoir, d'être beau pere, d'être ſimple, ou d'être de ceux à qui on ſouhaite la mort pour hériter plutôt de leurs biens ; car on dit que ces ſortes de gens ſont immortels. Dites nous donc, je vous prie, quel eſt ce reméde, car je meurs d'envie de le ſavoir, & de m'en ſervir. Nous aurons

rons tout le tems de l'éprouver, répondit l'Etranger : les vieillards ne meurent pas si promptement qu'on se l'imagine. Ce remede unique & infaillible contre la mort sera le sujet de nôtre dernier Chapitre.

CHAPITRE XII.

L'Ile de l'Immortalité.

ON dit que Xerxés, monté sur une éminence d'où il pouvoit voir *le* grand nombre de ses Troupes, au lieu de se rejoüir de la force de son Armée, versa des larmes. Ses Courtisans surpris de sa douleur lui en demanderent la cause: Ce Monarque répondit en soupirant, je pleure parce que je fais reflexion que tant de milliers de braves hommes ne seront peut-être plus en vie demain. La vie n'est qu'un soufle; & le même vent qui emporte nos soupirs, peut nous emporter aussi. Je pleure lors que je pense, que quand même ce nombre innombrable de soldats vivroient encore après demain, il est toujours très-sûr qu'il n'y en aura pas un seul

ſeul ſur la terre après un certain eſpace de tems. Pluſieurs Ecrivans ont raporté ce trait d'Hiſtoire, & tous ont admiré en cela le bon naturel de Xerxés. Pour moi je me moque de ſa complaiſance, & j'aurois demandé à ce grand Monarque d'Aſie; ces hommes, dont vous deplorez la mort infaillible, ſont-ils du vulgaire, ou s'ils ont du merite? s'ils ont du merite, ils ne mourront jamais: s'ils n'en ont pas, pour quoi les pleurer? Les grands hommes ſont éterniſez dans le Temple de Memoire; & quant a ceux qui ne font que nombre dans le Monde, ne ſont-ils pas enſevelis même pendant leur vie par le m'épris qu'on fait d'eux, & par le prompt oubli où on les met après leur mort?

C'eſt ce que diſoit l'Inconu à nos deux Voiageurs, & tirant ſa conſequence, tombez donc d'accord, ajouta-t-il, que les Heros ſont immortels, & que ceux qui ſe diſtinguent par leur merite, ſont ſûrs d'une éternité. Voila l'infaillible reméde contre la mort. Cet Etranger étoit un Pelerin de la vie auſſi bien que Critile & Andrenius: mais avec cette difference qu'il n'étoit

ſujet

ſujet ni à la vieilleſſe ni à la mort. Suivez moi, leur dit-il, je vous ferai paſſer aujourd'hui de la Maiſon de la mort au Palais de la vie; des horreurs de l'oubli aux honneurs de la Renommée. N'avez-vous jamais ouï parler de la célébre Ile, où dès qu'on eſt entré on devient immortel? Ouï, répondit Critile, mais j'en ai ouï parler comme d'un païs qui n'eſt pas dans nôtre hemiſphére, & qu'on peut nommer nos Antipodes; & comme je ſai que lors qu'on veut faire paſſer des fables pour des veritez, on ſupoſe ordinairement que les faits ſont arrivez dans des lieux fort éloignez & inconus, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'éclaircir les choſes; J'ai crû qu'il en étoit de même de l'Ile dont vous me parlez. C'eſt en quoi vous vous trompiez groſſiérement, reprit le Pelerin; rien n'eſt plus vrai, qu'il y a une Ile de l'Immortalité, & même elle n'eſt pas fort loin d'ici, puis qu'on y paſſe immediatement de la Maiſon de la Mort: & c'eſt pourquoi vous voiez qu'on eſt bien plus eſtimé après ſa mort que pendant ſa vie. Titien, ſi célébre par ſes peintures, *Bonorote* par ſes ſculptures, Gongon pour ſes Poëſies,

Que-

Quevedo pour ſa Proſe inimitable, n'ont été bien illuſtrez qu'après leur mort; ainſi il n'y a proprement que le vulgaire qui meure, les grands hommes ne finiſſent point, & leur mort eſt une veritable vie. Je me ſuis promené pluſieurs fois par cette Ile avec plaiſir, & on m'y a honoré de la charge de Conducteur des hommes illuſtres. Eſt-il poſſible, s'écria Andrenius, qu'il y ait ſi proche de nous un lieu où l'on ſoit à couvert de la mort! Y eſt-on auſſi exempt de la fraieur & de la crainte, qui ſont mille fois pires que l'extinction de la vie? On n'y conoit point l'effroi, repliqua le Guide: on n'y vieillit jamais, on n'y ſouffre ni maux ni langueurs; point de goute, point de rhumatiſme, point de cheveux blancs. Oh merveille! s'écria Andrenius, j'y rajeunirai ſans doute; j'y reprendrai cette bonne & vigoureuſe diſpoſition que j'avois à l'âge de vingt ans: je n'aurai plus beſoin de bâton, quelle joie! mais dites moi, y a-t-il des horloges dans cette Ile? point du tout; car les jours des hommes illuſtres ne paſſent jamais. Ah la belle choſe! cela ſeul me donne envie d'y aller: car je

vous

vous assure que ces horloges me tuent à chaque quart qu'elles sonnent : je ne sai comment on peut se resoudre à porter des Montres sur soi ; ces mauvaises petites machines semblent n'avoir été inventées que pour nous annoncer la mort à chaque minute. Mais, s'il vous plait, mon cher immortel, mange-t-on & boit-on dans ce lieu-là ? J'ai bien des choses à vous aprendre là-dessus, répondit-il, mais il faut du tems pour y penser. Pensez y donc bien, repliqua Andrenius, car voiez-vous la chose est très-essentielle. On dit, répondit l'immortel, que les Heros s'y nourrissent de foie de Phenix, & que les Braves y vivent de mouelle de Lion. Mais d'autres mieux instruits assurent qu'on s'y repait à peu près comme les habitans du *Mont - Aman*, de l'air pur, odoriferant, delicieux, qui sort de la Trompette de la Renommée. Par exemple, n'a-t on pas fait un bon repas quand on entend dire ; il n'y a pas de meilleure épée que celle de *Don Juan d'Autriche*, pas de plus grand Général que *Monsieur de Caracene* ; pas de meilleure tête que celle du *Comte d'Ognati* ; pas de plus belle éloquence que

que celle de *Saintillian*! C'eſt un grand Viceroi; c'eſt un habile Ambaſſadeur; c'eſt un excellent Gouverneur: O le bel eſprit! ô le ſavant homme! quel Miniſtre pour être conſommé! quel Inquiſiteur pour être ſage! l'admirable Pontife que le Pape d'aujourd'hui! Ce ſont de pareils aplaudiſſemens qui ſont la nourriture des grands hommes. Je ne voudrois pas, dit Critile, que l'envie de nous éterniſer nous cauſât un ſort pareil, à celui qu'eut cet homme qui ſe vantoit d'avoir trouvé le ſecret d'empêcher la fragilité du verre: l'Empereur d'alors le fit aſſaſſiner, de peur que ſi une fois ce ſecret réüſſiſſoit on n'eſtimât plus l'or ni l'argent: car, diſoit ce Prince, puiſque les Indiens s'étonnent de ce que les Européens preferent l'or au verre, quelque fragile qu'il ſoit, que ſeroit-ce ſi le verre ne ſe caſſoit plus? les Européens même l'eſtimeroient beaucoup plus que l'or, & negligeroient ce precieux metal. La vie de l'homme & le verre étant également fragiles; ſi on l'aime tant, quoi que peu durable; combien s'y attacheroit-on davantage ſi elle étoit éternelle?

Sui-

Suivez moi ſans crainte, répondit l'immortel, je veux vous faire promener aujourd'hui dans la grande place de l'Ile de l'Immortalité. Il les y conduiſit par un chemin ſouterrain qui menoit tout droit de la mort à l'éternité; de l'oubli à la Renommée. Les aiant fait paſſer par le Temple du travail, il leur dit en cet endroit-là, courage, nous voici proche de l'Immortalité. Enfin étant ſortis de ce chemin obſcur & couvert, ils ſe trouverent ſur les bords d'une mer dont les eaux étoient ſi noires qu'ils ſe crurent perdus. Je croi, dit Critile au Conducteur, que nous ſommes ſur le rivage du fleuve de l'oubli. Au contraire, répondit-il, nous ſommes plutôt proche le Golfe de la memoire. C'eſt ici que l'Helicon décharge les ſueurs des Heros, ſueurs odoriferantes, comme étoient celles d'Alexandre : c'eſt ici où ſe viennent rendre les pleurs des Cliades, & les larmes de la chaſte Diane. Et pourquoi donc ces eaux ſont-elles ſi noires? demanderent nos Voiageurs. Cette noirceur, répondit-il, eſt une teinture que les Auteurs leur donnent lors qu'ils y trempent leurs plumes. C'eſt dans

dans ces eaux qu'Homere prit de l'ancre pour éterniser Achile; Virgile pour chanter Auguste, Pline pour célébrer Trajan; Quinte-Curce pour illustrer Alexandre; Xenophon pour vanter Cirus; Comines pour écrire les exploits du Grand Charles de Bourgogne; pierre Mathieu pour vanter Henri Quatre; & Jules Cesar pour s'immortaliser soi-même, tous Auteurs illustres & d'une reputation distinguée. Cette liqueur a tant de vertu, qu'une seule goute suffit pour éterniser un homme. D'un seul trait de plume Martial n'a-t-il pas immortalisé les noms de Partene & de Lician? où *Lionan*, comme d'autres lisent: n'est-elle pas, perie parce que ce Poëte ne s'est pas souvenu d'eux dans ses écrits? L'Ile de l'Immortalité est située au milieu de cette mer, apellée la mer de la Renommée. Et comment se rend-on dans cette Ile? demanda Andrenius. Les Aigles y passent en volant, répondit-il, les Cignes en nageant, & tous les autres en ramant à force de bras, comme il faut que nous fassions. Sur cela nos gens prirent une chaloupe construite d'un cedre creusé,

bois incorruptible & de bonne odeur ; elle étoit enjolivée d'Inſcripitions, d'Emblêmes, & de Deviſes tirées de *Sorius*, de *Savedra*, d'*Alciat*, & de *Solarcane*. Le Patron de la Chaloupe fit remarquer que les planches dont elle étoit formée, avoient ſervi à la couverture de pluſieurs Livres, ſes rames dorées paroiſſoient être des plumes, & ſes voiles étoient faits des toiles des peintures de l'ancien Timante, & de Velaſques le premier Peintre de nos jours. Etant entrez dans cette chaloupe, ils prirent le large ſur cette mer qui retentiſſoit du chant des Cignes ; car les Cignes du Parnaſſe chantent en effet. On voioit là les Alcions de l'Hiſtoire ſe promener, & les Dauphins danſer autour de la Chaloupe. Nos Paſſagers voguoient fort vîte, parce qu'ils avoient le vent de l'aplaudiſſement en poupe: le vent ſe renforçoit de moment en moment, & afin que les Pelerins trouvaſſent la navigation plus agréable, leur conducteur les entretenoit de bonnes choſes, & de matieres d'érudition. En effet, il n'y a point de plaiſir plus ſolide que la compagnie des perſonnes éclairées, & que la converſa-

versation de trois ou quatre savans. On rejoüit l'ouïe par la Musique; les yeux par les beaux spectacles; l'odorat par les bonnes senteurs, & le goût par des mets delicieux: mais l'esprit goute un plaisir inexprimable, dans le commerce intime & familier avec des gens de merite & de bon sens, il ne faut pas avoir beaucoup de ces amis; car ordinairement le grand nombre cause de la confusion; mais il faut les choisir bien. Une telle societé fait les delices du cœur & la nourriture de l'esprit, & un homme sage doit s'attacher principalement à se faire des amis avec qui il puisse s'instruire & s'éclairer.

Sachez, poursuivit l'Etranger, mes chers Candidats de la Renommée, vous qui aspirez à l'immortalité, sachez que la folie de l'homme est montée au point d'envier le sort d'un oiseau, & de vouloir troquer de nature avec lui: devinez cet oiseau. C'est aparemment l'Aigle, dirent nos Pelerins, à cause de son oeuil perçant, à cause de son empire sur tous les autres oiseaux; & à cause de son vol également rapide & sublime. Non, ce n'est pas l'Aigle, dit l'Immortel; car elle soutient mal

l'élevation de ſon vol ; puis qu'après s'être élevée ſi près du Soleil, elle deſcend auſſi bas que les plus petits inſectes. Eſt-ce donc le Cigne par la melodie de ſon chant ? Moins encore, car il ne chante que dans les derniers momans de ſa vie. Eſt-ce la Pie, à cauſe de ſa demarche ſi haute ? Tout le contraire ; il y a de l'imprudence dans cette demarche & a cauſe de cela, ce n'eſt pas elle. Il faut donc que ce ſoit le Phenix. Vous n'y étes pas non plus, car outre qu'il eſt incertain s'il y a un Phenix, cet oiſeau n'aiant point de ſemblable eſt condamné à une ſolitude éternelle, & conſequemment il ne peut pas être heureux : ſi c'eſt un mâle, il n'a pas de femelle ; ſi c'eſt une femelle, elle n'a point de mâle. Quel oiſeau donc peut être celui dont l'homme ſouhaite la condition ? Je vous l'avois bien dit, reprit l'Immortel, que vous auriez de la peine à le deviner, & bien ; c'eſt le corbeau. Comment le corbeau ? s'écria Andrenius : l'homme a le goût bien mauvais. Son gout eſt fort bon. Eh qu'a donc le corbeau de ſouhaitable ? ſa laideur, ſon plumage, ſa deſagréable voix, ſa chair noire & dure?

re? enfin il n'eſt bon à rien. Vous ſemble t-il, répondit le Conducteur, que ce ſoit ſi peu de choſe de vivre trois cens ans, & davantage? Sans doute, dit Critile, qu'il vit plus que les autres, parce que c'eſt un oiſeau de mauvais augure : car le mal dure longtems, les miſeres n'ont jamais de fin, & les diſgraces ſont éternelles. Cela, ou autre choſe, repliqua l'Immortel, il eſt toujours vrai que le corbeau vit plus que l'aigle, plus que le cigne, & plus que tous les autres oiſeaux. Pourquoi un vil oiſeau a-t-il l'avantage de vivre des ſiecles entiers, pendant qu'un ſavant, qu'un brave, qu'une belle & ſage femme ne ſauroient atteindre quatre-vingt ans? Que la vie de l'homme eſt courte, & que ſes jours ſont mauvais! Il fut ſi jaloux de cette difference, & il en eut tant de chagrin qu'il en porta ſes plaintes au ſuprême Createur. On écouta les raiſons mal fondées de ſon mécontentement, & on lui fit cette réponſe : Tu devrois mieux profiter de ton bonheur, & de tes priviléges. Qui t'a dit que ta vie ne pourroit pas être auſſi longue que celle du corbeau? n'eſt-il pas en ton pouvoir de vivre

 éter-

éternellement ? Rends toi célébre dans ton paſſage par tes belles actions, cherche à te diſtinguer, ſoit dans les armes, ſoit dans les lettres, ſoit dans le Gouvernement, & ſur tout illuſtre toi par la pratique des vertus, c'eſt ainſi que tu ſeras immortel. Tu ne dois faire aucun compte de la vie corporelle, en cela certaines brutes ont plus d'avantage que toi. Eſtime la vie de l'honneur, & de la Renommée, cette vie-là eſt en ton pouvoir, & penſe continuellement à cette verité, que les grands hommes ne meurent point.

Les deux amis découvrant de loin des bâtimens magnifiques, Andrenius transporté de joie s'écria, *Terre ! Terre !* mais l'Immortel reprit, *Ciel ! Ciel!* Voici ſans doute, dit Critile, les Obeliſques de Corinthe, les Coliſées de Rome, les Tours de Babilone, & les Palais des Rois de Perſe. C'eſt bien plus, répondit le Pilote : tout ce que vous nommez là n'eſt rien au prix de ce que vous voiez. Lors qu'ils furent plus près, ils aperçurent que ces édifices étoient d'une matiére noirâtre & tres-commune, bâtis ſans art & ſans aucune ſimmetrie. Sur quoi Andrenius

nius fort étonné s'écria, que tout ceci eſt mal conſtruit, & que ces bâtimens ſont vilains ! mais pourquoi ſont-ils tous ſituez ainſi ſur des éminences. Il eſt pourtant vrai, répondit l'Immortel, que ce ſont là les plus célébres édifices de l'Univers. Que la matiere en ſoit commune, il n'importe : ils ſont merveilleux en eux-mêmes; leur exiſtence & leur reputation ne dependent que de leur propre beauté. Les Amphithéatres & les Coliſées ne ſubſiſtent plus, & tout ceci eſt encore entier & durera éternellement. Ces vieilles murailles qui ſemblent menacer ruïne, ſont plus admirées que les façades des Palais les plus ſomptueux. Ce ſont les vieilles murailles de Saroſe, où Alphonſe Pere de Guſman combatit du tems de Don Sanche Quatriéme. Ces autres murs ſont ceux du Chateau, où une illuſtre Heroïne éleva un rare Trophée à ſa gloire, voiant d'un courage intrepide couper la tête à ſon fils. Cette Caverne que vous voiez remarquable pas ſes dehors affreux, eſt la Caverne Donge de l'immortel Don Pelage; Caverne plus illuſtre que toutes les Maiſons Roiales de ſes Prédéceſſeurs.

Voiez-vous cette tranchée comblée à demi ? Ce fut là où le Comte d'Harcourt perdit le ſurnom d'Invincible, aiant été battu par le brave Duc de l'Infantado, deſcendant du Cid & héritier de ſa valeur. Ce fut par ces trois brêches que trois grands Capitaines, l'heureux Don Jean d'Autriche, le Prince de Condé, l'unique François qu'on ait vû d'une conſtance inébranlable, & les Marquis de Caraçen, le Mars de l'Eſpagne, introduiſirent le ſecours dans Valencienne. Pourquoi, demanda Critile, ne voit-on pas auſſi parmi ces édifices les Piramides d'Egipte, dont tous les Voiageurs & les Dictionnaires Geographiques parlent comme d'une des merveilles du Monde? C'eſt, répondit l'Immortel, que les Rois qui les bâtirent ne furent pas célébres par leurs actions heroïques, mais ſeulement par leur vanité; & c'eſt pour cela qu'on ignore juſqu'à leur nom. Vous n'y verrez pas non plus les palais de Neron, ni d'Eliogabale: auroit-on veneré la memoire des cruautez de ces indignes tirans! Pourquoi ne voit-on pas ici tant de ſuperbes Mauſolées avec leurs inſcriptions magni-

gni-

gnifiques ? demanda Andrenius. Et pourquoi les verroit-on ? répondit le Conducteur ; on consume par vanité des trésors immenses, en marbre, en porphire ; & cela pourquoi ? pour éterniser le souvenir des gens qui n'étoient bons qu'à oublier. On admire la sculpture du tombeau, on exalte sa magnificence, mais on ne parle point des exploits du mort qui y est renfermé, & dont quelquefois même on ignore le nom : n'est-ce pas être extravagant de pretendre à l'immortalité par le moien d'un Mausolée, lors qu'on n'a point travaillé à s'éterniser par ses actions ? Ces autres Chateaux qui vous paroissent tomber en ruïne, aprenez que les tuiles communes & grossiéres dont ils sont couverts, sont plus estimées que le marbre & le porphire. Si on les regardoit de près ces tuiles rouges, on les verroit encore teintes de sang. Voici le Chateau de Saintelme de Malte, un des plus beaux Amphithéatres du Monde, sur lequel se signalerent par une belle & invincible défense, les braves Chevaliers Croisez, Medine, Mirande, Berraganes, Santguerre, & Guaralez. Ces autres là

ſont ceux que Charles-Quint, d'immortelle memoire, fit élever pour la défenſe de ſa vaſte Monarchie, en y emploiant ſagement les millions de ſes Flottes. Ce fut lui qui fit bâtir le parc en forme de Château, pour ne pas oublier la valeur au milieu de ſes amuſemens. Andrenius remarqua parmi ces Monumens de gloire un petit batiment, qu'on ne pouvoit pas même appeller maiſonnette ni cabane. Quelle diſproportion, diſoit-il, une méchante chaumiere parmi tous ces grands édifices! Ce trou, ce nid, répondit l'Immortel, eſt bien plus eſtimé que tous les batimens qui l'environnent. Sa matiere eſt de nulle reſiſtance, ce n'eſt rien; mais elle n'en brave pas moins tous les tems, & elle durera malgré le cours des ſiécles. Vous la prenez pour une cabane, c'eſt lui faire trop d'honneur; ce n'eſt que la moitié d'un tonneau; cette celébre demeure de Diogéne, enviée par Alexandre même, qui entreprit un long voiage pour la voir. Comment ce Philoſophe le reçût-il? Otez-vous de devant moi, lui dit-il, & ne me privez pas de la clarté du Soleil, puiſque vous ne ſauriez me la donner.

ner. Tel fut le compliment de Diogene au Conquerant de l'Asie. Alexandre fit dresser sa tente à côté de ce tonneau, & c'est pourquoi vous la voiez ici. Vous voulez dire qu'Alexandre fit bâtir un Palais, & non pas une tente, proche le tonneau de Diogene. Alexandre n'a jamais fait bâtir de Palais, reprit l'Immortel: il demeuroit toujours dans sa tente; les Palais, quelque vastes qu'ils pûssent être, auroient été toujours trop petits pour contenir son grand cœur. Tout le Monde étoit sa maison; & en mourant il voulut qu'on l'enterrât au milieu de la grande Place de Babilone, à la vûë de ses Troupes victorieuses. Je ne voi point ici, dit Critile, beaucoup de ces édifices superbes qui ont fait tant d'éclat dans le Monde. Je vous l'ai déja dit, répondit le Conducteur, la seule vanité les a fait construire, & à cause de cela ils n'occupent point de place dans cette Ile. Par la raison contraire vous trouverez ici le Pont de bois de Cesar, & non le Pont de pierre de Trajan. N'allez pas non plus vous fatiguer à chercher ici des jardins: on n'y fait aucun cas des fleurs, on n'y estime que les

fruits. Ces drapeaux que vous voiez apendus aux murailles du Temple de la Renommée, ſont les pavillons des Vaiſſeaux ſur leſquels le Duc d'Albur-querque, par un prodige de valeur, porta le ſecours à la fidéle Tortoſe, action également vaillante & difficile.

La Chaloupe étoit déja arrivée au pied des rochers inacceſſibles qui environnent l'Ile de l'Immortalité : rochers eſcarpez, & ſi hauts que leur cime touche les Cieux. L'accès en étoit difficile de toutes parts : Pluſieurs gros Vaiſſeaux avoient fait naufrage à ce Port ; & heurtant contre des écueils dangereux, ils s'étoient briſez & abîmez dans un perpetuel oubli. Pluſieurs qui avoient commencé heureuſement leur voiage, au ſoufle favorable du vent de la Renommée & de la Fortune, avoient fini en ſe fracaſſant contre le rocher du vice, & ils avoient coulé dans l'abime d'une éternelle infamie. Il en arriva ainſi à un Vaiſſeau Anglois, nommé *le Roial Henri Huit*, après avoir vogué à pluſieurs voiles au vent de l'aplaudiſſement ; après avoir obtenu le ſurnom glorieux de défenſeur de l'Egliſe, il donna dans les de-

bauches,

bauches, & s'enfonça dans l'hérésie avec tout son malheureux Roiaume. Presque tous les Vaisseaux de sa Flotte eurent le même sort. Mais le plus malheureux de tous, fut le Vaisseau de Charles Stuard, monstre de l'hérésie, qui fut decapité par ses propres Sujets : sur quoi la question n'est pas encore decidée, lequel de ces deux points est le plus detestable, ou la barbare perfidie des Sujets qui ont coupé la tête à leur Roi ; ou l'endurcissement du Roi, de n'avoir pas voulu se confesser, & mourir Catholique. Il aima mieux finir dans l'hérésie qui étoit la cause de tous ces malheurs : il perdit deux vies & deux Couronnes ; les temporelles & les éternelles ; enfin il mourut de toute maniére, lors qu'il pouvoit s'immortaliser doublement ; les Hérétiques l'immolerent, & les Catholiques eurent du mépris pour lui. Neron se brisa contre le rocher de la cruauté : car aiant commencé son Regne de la maniére du monde la plus douce & la plus humaine, il le finit par la tirannie & par la ferocité.

L'Immortel, homme très-habile, reconoissant la difficulté qu'il y avoit

d'arriver au Port, se servit de toute son experience pour y conduire la Chaloupe. Il réüssit, car ils aborderent enfin ; ils jetterent l'ancre, & passant sur la planche de la mort, ils mirent pied à terre. La plus grande peine fut de pouvoir entrer dans l'Ile. Nos gens étoient à une des portes : ils la trouverent très-magnifique, faite en forme d'Arc de triomphe, d'une architecture admirable, & embellie de Devises & d'Inscriptions. Cette porte étoit de bronse, elle étoit fermée de cadenats de Diamans, afin que personne n'y pût entrer sans l'avoir merité. On y demandoit les noms de ceux qui vouloient entrer, comme on fait dans les Villes de guerre les plus exposées ; & quoi que plusieurs se parassant des grands noms, qui leur avoient été donnez par des adulateurs, comme sont ceux de *Grand Seigneur*, *d'Empereur du Nord*, de *Prince de la Mer & de la Terre*, on ne leur ouvroit pas pour cela, & on ne s'empressoit pas plus de les mettre au nombre des habitans de l'Ile de l'Immortalité. Il y avoit un Portier inexorable, qui n'ouvroit qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes. Ce n'étoit

toit pas un des Portiers de ce monde-ci qui ſe laiſſent corrompre avec de l'argent: ni les promeſſes, ni les preſens ne l'ébranloient. Il avoit la vûë très-longue, & il conoiſſoit ſon homme d'une lieüe loin. Belle qualité pour un Miniſtre d'Etat? Tel étoit le Vice-Chancelier d'Arragon, il découvroit tout, il conoiſſoit tout, & il ne ſe trompoit jamais; n'aiant d'ailleurs aucun égard aux Princes ni aux Favoris.

Preuve de l'integrité éclairée du Portier; au même tems que nos Pelerins s'aprochoient pour entrer, il arriva un Perſonnage de diſtinction qui commandoit qu'on lui ouvrît la porte: le Portier le regarda; & conoiſſant d'abord qu'il n'étoit pas de ceux qu'il devoit recevoir; retirez-vous, lui dit-il, & paſſez vôtre chemin. A pluſieurs autres qui demandoient auſſi à entrer, il répondoit, qui vous a donné le nom de grand Prelat, de ſavant, de charitable, de vigilant? Vos domeſtiques? vos amis? il vaudroit mieux que vos ennemis vous l'euſſent donné: effacez ces flateries du nombre des veritez: retirez-vous, l'immortalité n'eſt pas reſervée aux fous, ni la Renommée aux

ſim-

ſimples. Que ce Portier eſt rigide! dit Andrenius, je le croi incorruptible; il n'eſt pas de ceux qui ſe laiſſent perſuader à force de piſtoles: il n'a jamais été Portier du Serail, ni du Louvre: en verité il ne reſſemble gueres à ceux que j'ai conus dans le Monde. Le Portier qui les entendoit raiſonner, leur dit; je ſuis *le Merite*, c'eſt là mon nom. Oh je ne m'étonne donc plus, reprit Andrenius, mais d'un autre côté, je crains que nous n'aions bien de la peine à pouvoir entrer.

On voioit arriver en foule les pretendans au Roiaume de l'Immortalité; & le Merite leur demandoit à tous ſeparément les Patentes ſignées *du Travail continuel, de la Valeur Heroïque, & ſellées par la Vertu*. Lors qu'il leur reconoiſſoit toute cette authenticité, il les recevoit, & pour leur faire honneur il les mettoit ſur ſa tête: enſuite il ouvrit la porte à ceux qui en étoient munis; mais s'il en trouvoit quelqu'une tàchée par quelque crime, il regardoit ceux qui les preſentoient comme des malheureux; & il les renvoioit bruſquement. L'écriture de cette Patente paroit une écriture de femme, dit-il à

un de ces pretendans : les lettre pour l'immortalité ne doivent pas être d'un si mauvais caractére. Ce papier sent l'ambre, dit-il à un autre, quelle delicatesse ! il vaudroit bien mieux qu'il sentit la poudre à canon. Ces écrits ne sentent point l'huile ; c'est qu'on n'y a pas travaillé la nuit. Que tout le monde se desabuse, & qu'on sache que si on ne m'aporte pas des Certificats signez par le Travail même, je n'ouvrirai à personne.

Ce qui surprit beaucoup nos Pelerins, ce fut de voir Francois Premier Roi de France refusé d'être admis à l'immortalité, quoi qu'on l'eut mis toujours au nombre des Heros : il representa que non seulement les François ses Sujets lui avoient donné le titre de *Grand* ; mais que les Italiens même l'avoient jugé digne de ce beau surnom. Mais le Merite lui répondit, faites voir premierement en vertu de quoi vous avez accepté cette glorieuse épithete : a-ce été parce que vous avez été vendu en France, vaincu en Italie, prisonnier en Espagne, & toujours malheureux ? L'on peut assurément bien vous apliquer à juste titre la même énigme qu'on

qu'on apliquoit à Pompée, *plus on s'éloigne de moi, & plus je parois Grand.* Le Merite lui ouvrit pourtant enfin la porte, & lui dit; on vous fait grace, parce que vous avez toujours protegé les grands hommes, entrez. A propos de cela, on raporta à nos Pelerins l'histoire du Roi Don Alphonse. Ce Prince avoit été sur le point d'être refusé, nonobstant sa grande reputation de science, parce que, disoit-on, les hommes savans sont trop communs en Espagne: on ajoutoit que la gloire d'un grand Roi ne consiste point à être brave soldat, bon Capitaine, grand Astrologue, habile Jurisconsulte, &c. mais de savoir gouverner ses Sujets, & commander également aux gens de lettres, & d'épée; à ses Ministres, & à tout le monde, comme faisoit Philippe Second. Après une assez longue contestation, le Merite l'admit, disant que la science étoit si rare dans les Rois, que quand ils ne sauroient qu'un peu de Latin, il les faloit recevoir dans le Roiaume de la Renommée.

Les deux amis furent bien autrement étonnez, quand on leur conta que les Arragonnois même s'étoient oposez

ſez fortement a l'immortalité de Ferdinand le Catholique, & qu'ils demandoient hautement qu'on lui refuſât l'entrée de l'Ile : ce fut pourtant le plus grand Roi de ſon ſiécle; & ce fut lui qui fonda la plus grande Monarchie qu'il y aura peut-être jamais dans l'Univers. Les Arragonnois ſe plaignoient de leur Monarque, en ce que, quoique né chez eux, quoi que leur compatriote, il avoit deux fois abandonné ſon païs pour la Caſtille. Le Roi répondit très-bien à cela, que c'étoient eux-mêmes qui lui avoient enſeigné le Chemin de Caſtille, lors qu'aiant tant de grands hommes en Arragon, parmi leſquels ils pouvoient ſe choiſir un Roi, ils allerent chercher en Caſtille ſon Aieul l'Infant d'Antequera; qu'eux-mêmes avoient plus eſtimé le grand cœur d'un Caſtillan, que le petit genie d'un Arragonnois; ce qui fait que les plus grandes Maiſons d'Arragon ſe tranſportent tous les jours en Caſtille; & qu'on dit en Proverbe, *Le fumier de Caſtille eſt l'Ambre d'Arragon.*

Aiez égard, diſoit un autre, que tous mes Ancêtres ſont entrez dans le

Roiau-

Roiaume de l'Immortalité; & même qu'ils y occupent les plus beaux postes: ne puis-je donc y entrer aussi? C'est en quoi, lui répondit-on, vous aviez un motif particulier & pressant pour vous illustrer : vous ne deviez point degenerer de la vertu de vos Peres, afin d'être placé ici auprès d'eux. On n'a point d'égard dans cette Ile aux titres des autres ; mais aux belles & bonnes actions de chacun. C'est le sort ordinaire & funeste des familles ; le fils d'un illustre Pere est souvent un fripon, un étourdi, un debauché. Ne voit-on pas tous les *jours* un Geant engendrer un Nain? Le Souverain d'un grand Etat disoit pour se faire ouvrir la porte, qu'il étoit très-puissant, très-riche, que sa Monarchie étoit vaste & florissante; enfin qu'il n'étoit pas de ceux à qui on pût avec justice refuser une place dans le Roiaume de l'Immortalité. On n'a point ici d'égard, lui répondit le Merite, aux Sceptres, ni aux Couronnes : on n'y fait point d'attention à la grandeur des Etats, mais seulement à la vertu; on n'y considere point les biens de la fortune, mais uniquement le merite. Dès que le Portier

tier voioit aprocher quelqu'un, il lui crioit; d'où venez-vous ? Du pas de la Valeur, de la Science, de l'Humanité, &c. entrez. Du païs de l'Oisiveté, du Vice, des Delices, des Passe-tems: vous vous égarez, mon ami, vous quittez vôtre chemin; allez, allez à la Caverne du Nèant: c'est là où vôtre voiage doit se terminer. Ceux qui vivent comme s'ils étoient morts ne peuvent pas être immortels après leur mort.

Il y avoit un bon nombre de gens qui pestoient de se voir exclus, & de ce qu'on leur perferoit des hommes de fortune; tels qu'étoient un *Julien Romero*, un *Villamajor*, un Capitaine *Calderon*, &c. tous honorez par leurs ennemis même. Peut-on, disoient-ils, tendre les bras à un petit compagnon de néant; & fermer la porte à un Duc, à un Prince, à un Monarque, & les laisser dans l'oubli?

Plusieurs Auteurs modernes presenterent au lieu de Patentes de gros Ouvrages: mais ces grands Livres étoient des corps sans ame. Le *Merite*, loin de les admettre à l'immortalité, apella un Portefaix pour se débarasser de tout

ce fatras. Ce ſont, dit-il, de méchans écrits qui ne valent rien: ce n'eſt pas la groſſeur du Livre qui en fait la bonté. Les huit feüilles de Perſé ſont immortelles, on les lira toujours; mais qu'eſt devenu toute *l'Amazonide* de Martus? il n'en reſte que la Cenſure qu'en a fait Horace dans ſon Art Poëtique & immortel. Voiez-vous ce petit Ouvrage? il durera autant que les ſiécles, c'eſt la *Cour Champêtre de Lobe Portugais*. Cet autre Livre contient les inſtructions que Don Jean de Vega donna à ſon fils: elles ſont commentées & enrichies par le Comte de Portalegre. Celui-ci eſt la vie du Roi de Portugal Jean Second, écrite par Auguſtin Manuël, Auteur digne d'une plus grande fortune que ne fut la ſienne. La plus grande partie des Auteurs Portugais ont parfaitement bien écrit.

Il y avoit dans l'Ile de l'Immortalité un Echo qui repetoit les loüanges de tous ces bienheureux habitans: ce merveilleux Echo retentiſſoit dans tous les coins du Monde; il paſſoit de ſiecle en ſiécle pour publier les exploits glorieux & les actions heroïques; il repetoit auſſi les penſées des beaux eſprits,

prits, les ſentences des ſavans, & leurs réponſes judicieuſes ; maïs il gardoit un profond ſilence ſur tout ce qui n'étoit pas digne d'une Renommée immortelle.

Tout d'un coup il s'éleva un grand bruit à la porte : nos Pelerins y accoururent : & voiant que c'étoit une avanture curieuſe, ils voulurent en être témoins, & ſe donner le plaiſir d'en voir le denoûment. Qui eſt-ce qui heurte d'une ſi grande force ? demanda le Portier ſévére : es-tu Eſpagnol, ou Portugais, ou le Diable ? Je ſuis encore pire que tout cela, répondit celui qui frapoit, car je ſuis un ſoldat de fortune. Montre ton Certificat. Le voici, dit-il, & en même tems il preſenta ſon épée. Le *Merite* la regarda, & voiant qu'elle n'étoit point enſanglantée, il la lui rendit, diſant : à la Caverne, mon ami, tu n'es pas des nôtres. Comment, répondit-il en colére, on me refuſe l'entrée ? vous ne me conoiſſez pas peut-être. Non aſſurément, car ſi je te connoiſſois, tu ſerois déja entré. Je ſuis un nouveau Général d'Armée. Nouveau ? Oui, car on en change tous les ans. Puiſque vous ne faites que d'ar-

d'arriver de la Guerre, vôtre épée devroit être encore teinte de ſang. Oh, c'eſt ce qui vous trompe, ce n'eſt plus la mode à preſent que les Généraux enſanglantent leurs épée: cela étoit bon du tems d'Alexandre; cela étoit encore en uſage du tems des Rois d'Arragon, qui portoient ſur leurs armes les marques des cinq doigts enſanglantez, ce qui ſignifioit qu'un de ces Rois revenant victorieux du combat, s'eſſuia à ſon bouclier les mains qu'il avoit trampez dans le ſang des ennemis, & y laiſſa l'impreſſion de ſes doigts. Cela étoit bon pour un temeraire de Don Sebaſtien de Portugal, pour un determiné de Guſtave Adolphe de Suede; mais s'ils avoient combattu ſur le pied de ſimples Généraux, ils n'auroient jamais paru à la tête de leurs Armées: car ils ſe battirent comme Rois pour leur propre cauſe, pour l'intérêt de leur puiſſance & de leur dignité, mais ils ne combattoient pas pour le bien commun. J'ai conu en très-peu de tems plus de vingt Généraux pendant le cours d'une guerre; & je n'ai jamais oüi dire qu'ils aient perdu une goute de ſang. Mais laiſſons les diſputes aux

Bacheliers : venons au fait. Hola ! ouvrez moi. Je vous le dis encore une fois, répondit le Merite, je ne sai qui vous étes, je ne vous conois point. Lui de colére redoubla ses coups, & frapoit d'une maniere à enfoncer les portes ; toute l'Ile de l'Immortalité en étant émuë accourut au bruit. Alexandre fendant la presse, cria le premier, laissez moi faire, je saurai bien le mettre à la raison : Monsieur le Général, lui dit-il, vous étes bien hardi de pretendre à la Renommée sans vous être distingué en aucune Campagne : retournez à la guerre pour vôtre honneur, & quand vous aurez fait cinq ou six actions d'éclat (car une seule passeroit pour un effet du hazard) quand vous aurez fait, dis-je, cinq ou six beaux exploits, vous vous serez aquis alors la reputation de grand Capitaine, & vous entrerez ici : assiegez deux places fortes, & tâchez de les prendre : savez-vous qu'il en a couté à moi qui vous parle plus de cinquante Batailles gagnées, plus de deux cens Provinces conquises, sans compter je ne sai combien d'Actions heroïques. Vous étes donc, dit le Général, ce fameux Cid

qu'on dit avoir été un prodige de valeur. Non, répondit-il, mais je suis Alexandre le Grand. Tout le monde crut que ce seul nom l'étourdiroit : ce fut tout le contraire ; nôtre homme relevant la moustache & le chapeau, frape du pied comme un furieux : c'est donc Alexandre, s'écrie-t-il, qui veut se mettre en comparaison avec moi, qui suis *Soldat de Flandre*? lui qui n'eut à faire que contre des ennemis qui combattoient avec des lames d'ivoire dans la Perse, ou avec des pierres dans la Scitie : je voudrois le voir à present attendre une décharge de coups de mousquetons Biscaiens, une attaque de piques Italiennes, & une grêle de canonnades de Flandre. Je suis bien sur que dans tout le tems de sa vie il ne prendroit pas Ostende. Alexandre qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle réponse, en fut étourdi, lui-même, & n'aiant pas le mot à dire, il tourna le dos pour la premiére fois de sa vie. Annibal qui étoit present, n'osa ouvrir la bouche, il avoit peur qu'on ne lui reprochât les delices de Capoüe : & Pompée même garda le silence, craignant qu'on ne lui dit, qu'il ne fût jamais

mais profiter de la Victoire. Ainsi tous les anciens Capitaines s'étant retirez, le Merite appella les Champions à la mode. Il s'en presenta un fort célébre, qui dit, Monsieur le Général, si vous vous étiez servi aussi bien de l'épée, que vous vous servez de la langue, on n'eut fait aucune difficulté de vous ouvrir la porte. Faites comme moi; allez aprendre le chemin du Temple de Memoire; obtenez vôtre Patente, comme j'ai obtenu la mienne, & puis vous serez recevable. Le soldat lui demanda son nom; & l'autre aiant eu l'imprudence de le dire; l'habile homme! s'écrie le Général, qui fait sonner si haut sa valeur, lui que je sai de science certaine n'avoir fait toutes ses conquêtes qu'à beaux deniers contens. Le Heros moderne entendant ceci baissa la tête & se retira. Je vai bien le renvoier, reprit un autre. Seigneur Général, lui dit-il, comme aparemment vous étes muni de bons Certificats de Venus & de Bachus, vous devriez aussi vous precautionner d'un Passeport de Mars. Pour moi, je puis assurer que ce que les autres n'osoient entreprendre avec vingt mille

hommes, je l'executois avec quatre mille, je sortois victorieux des entreprises les plus difficiles; & pourtant j'ai eu de la peine à me faire recevoir dans cette Ile. Ah, je vous conois, reprit le Général, vous étes un tel: je ne m'étonne pas, Monsieur le Heros, si vous avez accompli quelques projets; c'est que l'ennemi n'avoit pas de forces à vous oposer: il ne faut point être surpris de ce que vous avez fait; mais ce de quoi on ne peut assez s'étonner, c'est qu'avec toute la facilité que vous aviez, vous n'aiez point terminé la guerre, *& qu'au contraire* vous n'aiez fait que tailler de la besoigne, que susciter de nouveaux embarras à vos Successeurs: ce qu'entendant il se retira comme les précédens. Un autre aiant pris la place parla d'un ton civil & radouci: Monsieur le Pretendant, dit-il, ne voiez-vous pas que ce que vous demandez est sans exemple, & qu'on n'entre point ici sans montrer en vertu de quoi on l'a merité: suivez mon conseil, & retournez en Campagne: souffrez que je vous propose mon exemple: qu'ai-je fait à vôtre avis pour aquerir la place que je posse-

possede? j'ai vieilli sous le harnois; je me suis trouvé dans plusieurs occasions d'éclat, en un mot je me suis toujours signalé. Oüi, repliqua le Général, vous avez gagné des batailles; mais vous en avez toute l'obligation à de bonnes Têtes qui vous conduisoient, & qui faisoient toute vôtre merite; car depuis leur mort vous avez toujours été batu. Ensuite parut sur les rangs un Guerrir des plus hardis, & des plus entreprenans; sa reputation de valeur ne souffroit point d'équivoque; on l'avoit presque autant redouté que toute une Armée; enfin c'étoit un foudre de guerre: celui-ci dit fierement, Général-, toi qui t'es desisté de tant d'entreprises, desiste toi encore de celle-ci; songe à te retirer en bon ordre & sans confusion; & ne pretens point à l'immortalité, toi qui as échoüé par tout, & qui n'es jamais sorti de rien avec honneur. Tout beau, répondit le Général, personne n'ignore que toutes vos entreprises ont été téméraires, sans prudence, sans conseil, & que si vous vous étes fait craindre, ç'a été par vôtre brutalité, & nullement par vôtre valeur. Le *Merite* voiant

 qu'il

qu'il avoit de si mauvais Avocats, commanda à tous ces Heros de se retirer, jugeant bien qu'il ne s'en trouveroit aucun de parfait, & qu'on pourroit leur faire à tous quelque reproche; aux uns la fuite, aux autres le pillage, à ceux-là l'imprudence, à ceux-ci la cruauté, &c. Tous se retirent donc, & le *Merite* se trouvant seul, ne voulut plus exposer la reputation de personne; il composa avec le Général, & il fut arrêté que ce dernier retourneroit dans le Monde accompagné de deux célébres Critiques, nommez pour examiner les Auteurs qui avoient exalté ses proüesses; ces Secretaires de la Renommée qui avoient écrit de lui comme d'un nouveau Cid, & comme du Mars de ce siécle-là. Que si les deux Critiques reconoissoient que ces Ecrivains s'étoient attachez à la verité, & à la justice de l'Histoire, sans donner rien à la flaterie, les portes lui seroient ouvertes; qu'au reste il ne devoit point trouver cela mauvais, puis qu'on avoit emploié le même expedient dans des cas semblables au sien. Le Général étant donc convenu de tout cela, retourna dans le Monde accompagné

pagné des deux Critiques. Ceux-ci s'étant adressez d'abord à un certain Auteur, plus Panageriste qu'Historien, lui demanderent si les éloges qu'il avoit donnez à ce Général, lui étoient dûs. Très-dûs, répondit l'Ecrivain, car il les a achetez & fort bien paiez. Plusieurs Poëtes interrogez firent la même réponse. Voiez, s'écrierent alors les deux Critiques, quel fonds on doit faire sur ces plumes venales qui mettent la loüange à l'encan; & qui par un vil intérêt vendent à la vanité le fond & le propre du Merite. Que la Verité est peu à la mode! Ils s'adresserent à un autre Auteur, & lui demanderent pourquoi il taxoit si haut un si mediocre, pour ne pas dire un si pauvre General. Parce que, répondit-il, j'ai trouvé mon compte à lui dedier mes Ouvrages. Un autre se défendoit de cette maniere; la difference, disoit-il, qu'il y a entre nous, qui donnons des loüanges aux Princes, & ceux qui meritent d'être loüez, c'est que nous recevons une recompense réelle de nos éloges, & que ceux qui en sont dignes sont paiez par un aplaudissement qui n'est que de la fu-

 mée.

mée. Ce General donc voiant bien qu'il avoit perdu ſa cauſe, n'oſa plus paroître aux portes de l'Ile de l'immortalité.

Nos Pelerins remarquoient, & même ils en étoient ſurpris, que les ſoldats y entroient en foule & avec grand bruit, au lieu que les gens de robe entroient en fort petit nombre & avec un grand ſilence. Nos Voiageurs prierent leur Guide de leur aprendre la cauſe de cette difference. C'eſt, dit l'Immortel, que les Soldats vont parmi les Trompetes & les Tambours; mais un habile Miniſtre d'Etat, un ſage Conſeiller ſauve la Republique à petit bruit: on ne parle point de lui; à peine le conoit-on; à peine ſait-on ſon nom: un General au contraire eſt toujours dans le bruit du canon, de la mouſqueterie, du ſalpetre.

On ouvrit la porte à un grand genie, en ſon vivant premier Miniſtre d'Etat, & qui pendant ſon adminiſtration avoit été chargé de la haine publique, quoi que ſes actions meritaſſent un aplaudiſſement general; mais ſa prudence & ſa douceur, ſon procedé pacifique & patient, l'avoient fait triom-

triompher tellement de la prevention, qu'après avoir été même dans une espece d'horreur, on en vint enfin a l'aimer, à en dire mille biens, & à le regreter amerement après sa mort. En entrant ce grand homme repandit une odeur si douce, que nos Pelerins en furent frapez jusques au fond du cœur. Ce fut comme une essence qui les fortifia contre la timidité, & qui leur donna la hardiesse & le courage de demander à être admis dans la demeure des Heros. D'où pensez-vous, leur dit l'Immortel, que vienne une odeur si agréable? ce n'est pas des jardins de Cipre & de Babilone: ce n'est pas des grands ambrez des Courtisans, ni l'huile de jasmin qui sort de leur chevelure: c'est l'odeur de la sueur des Heros; c'est la senteur de l'huile des lampes qui éclairent pendant la nuit le travail des Auteurs. On ne publie pas une fable lors qu'on dit que la sueur d'Alexandre sentoit bon. Quelques-uns ont pretendu qu'il suffisoit de laisser dans le monde une renommée bonne ou mauvaise; que pourvû qu'on parlât d'eux il importoit fort peu que ce fut en bien ou en mal: la chose mise

en deliberation, le bon ſens prononça qu'il y avoit une extrême difference entre une belle reputation, & une éternelle infamie. Le *Merite* s'écrioit ſouvent ſur ce ſujet, qu'on ne s'y trompe point; il n'entre rien de mediocrement parfait dans ce Roiaume: il n'y entre que les grands hommes; ceux dont les actions ont eu la vertu pour principe & pour fondement. Le Vice ne peut rien faire de grand, rien qui ſoit digne d'un aplaudiſſement éternel. Encore une fois, non ſeulement rien de mauvais, mais même rien de mediocre n'entre dans le Roiaume de l'Immortalité; tout y eſt ſublime, tout y eſt extraordinaire, tout y eſt diſtingué.

Quand on ouvroit la porte de l'Ile de l'Immortalité, on pouvoit découvrir certains grands & illuſtres Heros, qui de peur d'être reconus, ſe tournoient vers la porte opoſée, ou ſe cachoient le viſage avec les mains. Ce ſpectacle cauſa le dernier étonnement à nos Pelerins: ils ne pouvoient ajuſter la honte & la confuſion avec la recompenſe du merite & de la vertu. Qui ſont donc ces Seigneurs, dit Andrenius,

nius, qui ne veulent pas qu'on les voie, & qui ſe cachent comme s'ils avoient fait un crime? je croiois que ce Roiaume étoit exempt de tout repentir, comme il l'eſt de tout mal. Ce ſont, répondit le Conducteur, le Cid Eſpagnol, le Roland François, & le Pereira Portugais: ils ſe cachent de la honte qu'ils ont d'entendre comment leurs Compatriotes parlent d'eux, & des contes qu'ils en font.

Enfin l'Immortel s'aprocha de la porte, & demanda l'entrée pour lui & pour ſes deux compagnons. Le Merite demanda les Patentes, & s'informa ſi elles étoient ſignées par la Vertu & par la belle Reputation. Nos Pelerins qui étoient bien munis, les preſenterent: on examina ces piéces à la rigueur, & on les trouva en très-bonne forme: elles étoient autoriſées de pluſieurs Maximes Philoſophiques qui ſe liſent ſur le grand Théatre de l'Univers: par la raiſon & ſes lumieres ſur les illuſions de la vie: par l'attention ſur la premiere entrée dans le Monde: par la conoiſſance de ſoi-même dans l'anatomie morale de l'homme;

me ; par l'innocence parmi la corruption du siécle ; par la circonspection, lors qu'ils se trouverent à la fontaine de la Tromperie ; par la prevoiance, lors qu'ils navigoient dans le golfe de la Cour ; par la sagesse avec laquelle ils surent éviter les charmes de Falsirene ; par la sagacité avec laquelle ils éviterent d'être trompez dans la foire de tout le Monde : par la prudence, dans la reforme generale ; par la curiosité, dans la Maison de Salastane ; par la generosité, dans la Prison d'or ; par la science, dans le Cabinet de l'homme savant ; par la singularité, dans la Place du Vulgaire : par le bonheur, dans les échelles de la Fortune : par la sincerité, dans l'Hermitage d'Hipocrinde : par la valeur, dans son Arsenal ; par la vertu, dans son Palais enchanté : par la bonne reputation, dans la Ville dont les toits des maisons étoient de glace : par la Dignité, sur le Trône de l'Empire : par le bon sens, dans la Cage de tout le Monde : par l'autorité, dans les horreurs & les honneurs de la Vieillesse ; par la temperance, dans le Lac des Vices : par la Verité en travail d'enfant ; par le desabusement, dans le Monde déchifré ;

chifré ; par la precaution, dans le Palais ſans portes ; par la Science ſur ſon Thrône ; par l'humilité , dans la Maiſon de la fille ſans pere : par l'eſtime, dans la Caverne du Néant ; par la veritable felicité : par la conſtance dans la roüe du tems ; par la vie dans la mort ; enfin par Renommée, dans l'Ile de l'Immortalité. Les portes s'ouvrirent de côté & d'autre, & nos gens paſſerent ſous l'Arc de triomphe pour être introduits dans l'Eternité. Qui ſouhaite ſavoir ce qu'ils y virent , & joüir des mêmes felicitez , peut prendre la même route qui les y a conduits ; c'eſt-à-dire, la route de la Vertu & de la Valeur. Ce fut par là qu'ils arriverent au Théatre de la Renommée, au Thrône de la Gloire, & au centre de l'Immortalité.

Fin de la troiſiéme & derniére Partie.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Livre.

CHAP.

FIN.

TOM. III.

plus mépriſables y paroiſſoient comme ſi elles avoient eu beaucoup de gran-deur & de dignité. Il y avoit ſur cette

heroïque de la juſtice; d'enfoncer le poi-gnard dans le cœur de ſon Prince lors